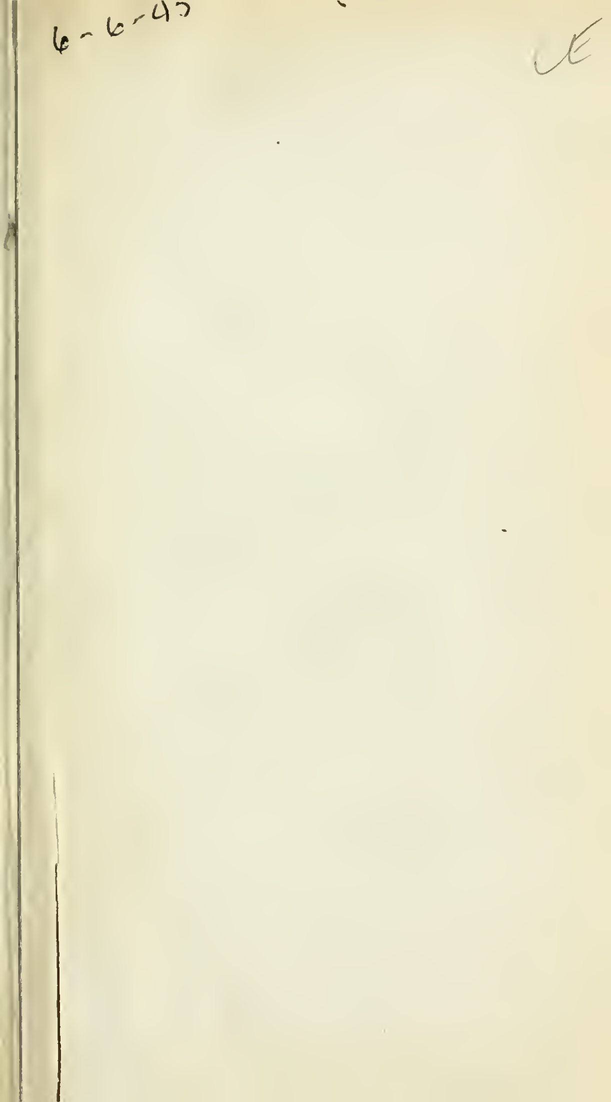

U d'/of OTTAWA
39003002548328


6-6-45

THÉATRE

DE

FRANÇOIS COPPÉE

1873 — 1878

Le Rendez-vous. — Prologue d'ouverture.
Le Luthier de Crémone. — La Guerre de cent ans.



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXIX

15-6-42



THÉATRE

DE

FRANÇOIS COPPÉE

1873 — 1878

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

60	exemplaires sur papier		de Hollande.
25	—		Whatman.
25	—	—	de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

THÉATRE

DE

FRANÇOIS COPPÉE

1873 — 1878

Le Rendez-vous. — Prologue d'ouverture.
Luthier de Crémone. — La Guerre de cent ans.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXIX

LE RENDEZ-VOUS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon,
le 11 septembre 1872.

PERSONNAGES

RAYMOND. . . . . . M. PIERRE BERTON.
LA COMTESSE. . . Mlle MARIE COLOMBIER.

A Paris, de nos jours.



LE RENDEZ-VOUS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Un atelier de paysagiste. — L'ameublement d'un artiste qui commence à réussir. Des objets de luxe auprès de meubles simples. Un dressoir sculpté, flanqué de deux chaises de paille. Aux murailles, des esquisses, des plâtres, des bibelots. Sur une crédence, un vase de fleurs. — Le chevalet, avec un tableau commencé et tout l'outillage du peintre, à gauche. — A droite, un canapé.—Porte au fond.—Un des pans du mur, peint en gris clair, est couvert de dessins au fusain et à la craie. Dans un coin, une tapisserie, fanée et déchirée, dissimule à demi un cabinet noir. Un gros poêle allumé. Pas de fenêtre. L'atelier est éclairé par un châssis.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, *seul.*

Au lever du rideau, il est assis nonchalamment sur le canapé, à droite. Tout à coup, il jette la cigarette qu'il fumait et se lève, après avoir regardé l'heure.

Cinq heures! C'est trop tard. Elle ne viendra pas.
Ce n'est qu'une coquette, allons!... Un bruit de pas,

Il me semble ?... On arrive à la porte, on s'arrête...
Non, on passe. — Fumons une autre cigarette.

Il fait une cigarette et se promène de long en large avec impatience.

Oh ! l'attente !... souffrir d'un bruit dans l'escalier !
— Elle m'a dit : « Je veux connaître un atelier.
J'irai chez vous. Ce sont des choses qu'on nous cache.
Mais il faut que personne au monde ne le sache.
Samedi, si je peux. » Elle me parlait bas,
A mon bras, dans le bal. — Elle ne viendra pas !

Après un silence.

Celui qui m'aurait vu, l'autre automne, à Marlotte,
Avec mes gais amis, manger la matelotte,
Boire le vin du cru, chanter à pleine voix,
Et, tout le jour, épris d'air libre et de grands bois,
Courir en blouse bleue et la pipe à la bouche,
Aurait-il supposé que cet être farouche,
Ce faune, ce rapin aux cheveux d'Absalon,
Après quelques tableaux remarqués au Salon,
Connaîtrait l'habit noir, l'étiquette incommode,
Ferait valser un jour une femme à la mode,
Et, séduit par l'exquis bijou parisien,
Tomberait amoureux comme un collégien ?

—C'est ainsi, cependant... j'adore une comtesse.
J'ai mes soirs d'élégance et de délicatesse
Où, parlant doucement, sentant bon, bien ganté,
Je reçois son sourire et sa tasse de thé.
Et je fais tout cela sans trop de ridicule.
Je connais le mari, — c'est même mon scrupule! —
Un grand, très distingué, qui me parle chevaux.
— Bah! Elle a fait pour moi bien plus que je ne vaux.
M'accueillir, me traiter d'une façon si franche,
M'offrir si gentiment sa petite main blanche,
Me parler du métier et trouver de son goût,
— Elle, une grande dame! — un pauvre rien du tout,
C'était beaucoup déjà. Faut-il que je la blâme
Parce qu'elle s'est dit : « Je suis honnête femme? »
Elle ne viendra pas! — Tant pis! et puisque j'ai
Justement là ce ciel trop longtemps négligé,
Au travail!

Il prend sa palette et son appuie-main, et va se mettre à son chevalet, puis, soudain attentif:

Mais ce bruit de soie et de dentelle,
Ces petits pas pressés?... Cette fois-ci, c'est elle!

Il va vers la porte au fond, par laquelle entre vivement la Comtesse.

SCÈNE II.

RAYMOND, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

C'est moi.

RAYMOND.

C'est vous, bien vous!

LA COMTESSE.

Oh! ne me parlez pas.
Je voulais me sauver, lorsque j'étais en bas.
Sortir seule, en cachette, à pied,... quelle aventure!
A cent pas de l'hôtel, j'ai pris une voiture,
Un fiacre, vous savez! C'est la première fois.
Et cet affreux cocher a compris à ma voix
Ma peur, car il m'a dit, d'une façon narquoise :
« Au galop, n'est-ce pas? la petite bourgeoise! »

RAYMOND, *à part.*

Le manant!

LA COMTESSE.

Je tenais baissé mon voile noir,

Et je riais de voir passer sur le trottoir,
Tout près de moi, des gens dont je suis très connue.

RAYMOND.

Oh ! que vous êtes donc bonne d'être venue !
Je désespérais.

LA COMTESSE.

Quoi ? puisque j'avais promis.
D'abord je tiens toujours parole à mes amis.

RAYMOND.

J'en suis donc un pour vous ?

LA COMTESSE.

Vous l'ignoriez ?

RAYMOND.

Madame,
J'ai vingt-huit ans passés, mais je garde dans l'âme
La crainte de moi-même et la timidité.
Tout à l'heure, — ne m'en veuillez pas ! — j'ai douté.
Je songeais : « C'est peut-être un caprice d'une heure.
Qu'ont de si curieux ce coin où je demeure,
Ce simple intérieur, ce travail commencé ?

Viendrait-elle pour moi tout seul? C'est insensé!
Elle m'a bien promis; mais le désir frivole
Du cœur, comme l'oiseau de la branche, s'envole. »
Si bien qu'avant d'avoir reconnu votre pas,
Je désirais beaucoup, mais je n'espérais pas.

LA COMTESSE.

Eh bien, c'était très mal de douter d'une amie!
Voilà tout.

RAYMOND.

Pardonnez-moi donc cette infamie.

LA COMTESSE.

Je pardonne, et demande un fauteuil.

RAYMOND.

Il est tel,
Le trouble où vous jetez un trop heureux mortel,
Que j'oubliais...

LA COMTESSE, *s'asseyant.*

C'est bien, je vous pardonne encore.
Est-ce assez de bonté?

RAYMOND.

Tenez, je vous adore!

LA COMTESSE.

Et vous êtes timide?

RAYMOND.

Hélas!

LA COMTESSE.

Il y paraît.

RAYMOND.

J'ai bien d'autres défauts.

LA COMTESSE.

Par exemple?

RAYMOND.

Indiscret.
Et je vais tout d'abord vous faire une demande.
Comment ai-je obtenu cette faveur si grande
De vous avoir une heure, à moi tout seul? Pourquoi,
Comtesse, avez-vous bien voulu venir chez moi?
Quel mérite ai-je donc?...

LA COMTESSE.

Vous voulez qu'on vous dise
Des choses!...

RAYMOND.

Allons! soit, j'ai fait une sottise.

LA COMTESSE.

Eh! non.

RAYMOND.

Alors, pourquoi?

LA COMTESSE.

Par amour du danger.

RAYMOND.

Seulement?

LA COMTESSE.

Je le dis pour vous faire enrager.
Mais je ne jouerai pas plus longtemps la coquette.
Je ne suis pas, mon cher Raymond, une conquête;
Et nul, pas plus que vous, ne peut, d'un air vainqueur,
Se vanter d'avoir fait battre ce petit cœur.
Ai-je un cœur, seulement? Plus d'une fois j'en doute.
Je l'entends bien qui bat faiblement, je l'écoute,
Et je me dis, rêveuse : « A quoi cela sert-il? »
Mon chagrin vous paraît, sans doute, bien subtil.
Je dois vous étonner, mon brave cœur sincère!

Mais je souffre l'exil d'une fleur dans la serre;
Sans regrets ni désirs, comme elle je languis.
Ce monde des heureux, ce monde où je naquis,
Que j'aimais autrefois et pour qui je suis faite,
Ce monde qui m'entoure, et m'admire, et me fête,
Il me semble à présent étroit comme un cachot.
La loge de velours, le boudoir sombre et chaud,
L'équipage élégant qu'un chiffre d'or blasonne,
La chasse que l'on suit, svelte et noire amazone,
Le grand bal où l'on traîne un cortège tremblant
De danseurs décorés du gardénia blanc,
Et les coins de salon où, s'écartant des danses,
Quelques femmes vous font leurs fausses confidences,
En vous tenant les mains et leurs yeux dans vos yeux,
Tout cela, mon ami, comme c'est ennuyeux!
D'un étrange souci je suis préoccupée.
J'étais femme, et l'on m'a transformée en poupée;
Je souris, je m'exprime en prose de roman,
Comme un joujou bien fait qui dit : « Papa,maman! »
Mais je sens bien au fond que cela n'est pas vivre.
Je suis captive et dors; je veux qu'on me délivre,
Je veux qu'on me réveille, et son rêve charmant
Commence à fatiguer la Belle au bois dormant.
En un mot, je m'ennuie et demande autre chose.

— Or, je vous ai toujours trouvé simple et sans pose,
J'aime vos mots d'enfant et votre air amical.
Vous ne m'avez jamais dit un seul madrigal,
Et — je n'écoute pas ce soupir hypocrite ! —
Vous ne m'avez pas fait la cour ; très grand mérite !
Maintenant, voulez-vous me laisser, s'il vous plaît,
Vous surprendre parfois à votre chevalet ?
Là, nous bavarderons, vous, tenant la palette,
Moi, libre d'arranger au miroir ma toilette
Et de fouiller partout, sauf les meubles fermés,
Sans que vous me disiez jamais que vous m'aimez.

RAYMOND, *après un moment de réflexion.*

Vous ne détestez pas ma franchise ?

LA COMTESSE.

Au contraire.

RAYMOND.

Est-ce bien vrai ?

LA COMTESSE.

Bien vrai.

RAYMOND.

Donc, c'est pour vous distraire,

Madame, et pour me faire un peu souffrir aussi,
Pour cela seulement, que vous venez ici?

LA COMTESSE.

Souffrir?

RAYMOND.

Oui! Vous venez, charmante et cordiale,
Offrir votre joli supplice de Tantale,
Et vous voulez qu'on vous réponde : « Avec plaisir. »
Mais, si je consentais, je mourrais de désir;
Mais vous me croyez donc tout à fait insensible?
Mais je vous aime!

LA COMTESSE.

Adieu donc, beau rêve impossible,
Fruit d'Éden, oiseau bleu, fleur trop rare, amitié!
Eh bien! cela révolte et cela fait pitié,
Qu'un homme n'ait jamais assez de modestie,
Lorsque nous lui montrons un peu de sympathie,
Pour ne pas, sur-le-champ, tomber à nos genoux,
Protestant qu'il nous aime et qu'il se meurt pour nous.
Mais c'est cet éternel mensonge qui nous pèse.
Nous tendons franchement la main; on nous la baise.
Fi! le vilain baiser d'une bouche qui ment!

RAYMOND.

Mais si le malheureux aime et souffre vraiment,
Que voulez-vous qu'il fasse?

LA COMTESSE.

Attendre qu'on devine.

RAYMOND.

C'est si long!

LA COMTESSE.

Pas toujours.

RAYMOND.

Ah! vous êtes divine!
Et je vais consentir à ce que vous voudrez;
Mais c'est bien dur.

LA COMTESSE.

Ainsi, voilà : vous ne serez
Pour moi qu'un compagnon tout franc, un camarade;
On causera, c'est tout. Pas la moindre tirade
Sur le bonheur à deux et l'union des cœurs!
D'ailleurs vous baisserez devant mes yeux moqueurs

Les vôtres, si jamais votre âme était tentée.
Est-ce conclu, mon cher Raymond?

RAYMOND.

Enfant gâtée!
Essayons. Je veux bien. Par où commençons-nous?

LA COMTESSE.

Faisons d'abord un tour d'atelier,... voulez-vous?

RAYMOND.

Oh! je n'ai presque rien. Cette unique folie:
Un vrai Donatello rapporté d'Italie;
Et puis le bric-à-brac chinois et marocain..

LA COMTESSE, *indiquant avec terreur le cabinet entr'ouvert.*

Ah! grand Dieu! là... quelqu'un!

RAYMOND, *soulevant la tapisserie.*

Ce n'est qu'un mannequin,
Regardez.

LA COMTESSE.

Quelle peur! — Vous le voyez: j'abuse,
Mais vous m'avez permis, j'inspecte et je m'amuse.

Et ces petits panneaux bleus, gris, roux, vermillons,
Comment appelez-vous tous ces échantillons?

RAYMOND.

Des études... ma foi! selon les bons principes,
En pleine pâte.

LA COMTESSE.

Pouah! les effroyables pipes!

RAYMOND.

Excusez...

LA COMTESSE.

C'est de vous?

RAYMOND.

Et de quelques amis.
Mais vous dire le temps et les soins qu'ils ont mis!...
Quand le jour est mauvais, il faut bien qu'on s'occupe.

LA COMTESSE.

Allons au chevalet! Ne suivez pas ma jupe.
Faites comme si vous receviez un voisin...
Ah! ce mur tout couvert de croquis au fusain!

Tiens! une adresse, un nom... *Mademoiselle Adèle*
A Montmartre... Pardon, monsieur!

RAYMOND.

C'est un modèle
Dont je me suis servi pour l'exposition.

LA COMTESSE.

N'importe, j'ai commis une indiscrétion,
J'ai regardé trop vite, et je crains qu'on m'en veuille.
Mais pourquoi prenez-vous le mur pour portefeuille?

RAYMOND.

Je vous dis que c'est un modèle.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?
N'insistez pas. Je dois vous demander pardon.
Vous avez votre mur, vous y mettez l'adresse
De votre blanchisseuse, ou de votre maîtresse,
Je vois, je lis, j'ai tort; et c'est bien votre droit.

RAYMOND.

Sur ma parole! c'est un modèle.

LA COMTESSE.

On vous croit.

RAYMOND.

Mon accent convaincrait la plus féroce épouse.

LA COMTESSE.

Permettez ! je n'ai pas le droit d'être jalouse.

RAYMOND.

Pourtant...

LA COMTESSE.

N'en parlons plus, vous voulez bien ? Merci !

RAYMOND.

Que vous êtes méchante !

LA COMTESSE, *s'approchant du chevalet.*

Et dans ce moment-ci,

Que faites-vous ?

RAYMOND.

Voyez l'ébauche.

LA COMTESSE.

Une marine !

Ah ! oui, la mer. Cela fatigue la poitrine.
J'ai passé quinze jours à Deauville. On portait
Le chapeau Louis seize et la canne. C'était
Lorsque Gladiateur eut le prix à la course.
Un monde très mêlé. Beaucoup de gens de bourse,
Avec des chaînes d'or et des airs bien portants.
Je me suis ennuyée... Il a plu tout le temps.
Mais oui, c'est bien cela. Le ciel, la marée haute,
La falaise...

RAYMOND.

Ah ! c'était si bon, ce coin de côte !
Vous auriez regretté votre monde étourneau.
C'est vrai ! pas de toilette et pas de Casino.
Mais moi, qui n'y tiens pas, sur ce brave rivage
J'ai vécu quatre mois tout seul, libre et sauvage.
Dès le matin, assis sur un vieux cabestan
Parmi les filets roux qui séchaient dans le tan,
Je respirais à pleins poumons le vent du large,
La lame arrivait : poumm ! et je faisais la charge
Du lourd paquet de mer tombant sur les galets.
Et les jolis tons fins !... des gris ! des violets !
Et les matins d'azur où blanchissent des voiles,
Et les soleils couchants, et les milliers d'étoiles,

Et les rochers où l'eau monte, court, parle et bout.
La mer! voyons! mais c'est amusant comme tout.

LA COMTESSE.

Vous dites bien cela. La nature?... peut-être...

RAYMOND.

Ah! tenez, je voudrais vous la faire connaître,
Elle nous aime tant, nous qui la connaissons!
Elle n'a pas assez de parfums, de chansons,
De caresses pour ceux qui lui donnent leur vie;
Car la fleur qui se cache et qu'on trouve est ravie;
Car le merle, sifflant dans les branches, l'été,
Quand il sait que quelqu'un l'écoute est enchanté;
Car il est bien heureux, l'humble ruisseau qui coule,
Qu'on s'y regarde, et l'herbe heureuse qu'on s'y roule.

LA COMTESSE.

Mais vous avez raison.

RAYMOND.

Ah! vous vous ennuyez!
Et vous avez la haie avec les peupliers
Où le vent fugitif dit son secret et passe;

Et vous avez le ciel immense et tout l'espace;
Vous avez les grands bois pleins d'ombre ; vous avez
Les gazons et les fleurs par le matin lavés
Où neige l'essaim d'or des papillons de soufre,
La nuit hospitalière et bonne pour qui souffre,
Le nuage avec qui l'on s'en va tout là-bas,
La nature...

LA COMTESSE.

C'est vrai, je ne la connais pas.
— Car le château d'automne avec la galopade
Dans le vieux parc, ou bien une quinzaine à Bade,
Ou le voyage fait dans la lune de miel,
Voilà mes souvenirs d'air pur et de plein ciel.
C'est triste. On n'aime pas les choses qu'on ignore.
Par exemple, je hais cette maussade aurore
Qu'on voit, dans un état de malaise bougon,
Après la nuit de bal ou la nuit de wagon.
Et pourtant ce doit être exquis !

RAYMOND.

C'est adorable!

LA COMTESSE.

Vraiment? — Et croyez-vous le mal irréparable?
Cet esprit qu'ont faussé le monde et le couvent.

Ce tout petit cerveau, cette tête à l'évent,
Qui rêve tout au plus de valse et de dentelle,
Cette âme si frivole enfin vous semble-t-elle
Capable de s'enfuir de sa chaude prison
Et, libre, de voler vers le vaste horizon,
Vers le soleil, vers les coteaux, vers le feuillage?

RAYMOND.

Le bruit de l'Océan tient dans un coquillage.
— Ah! si vous étiez libre, et si nous le pouvions!...

LA COMTESSE.

Oh! dites!

RAYMOND.

Voici mars et ses premiers rayons.

LA COMTESSE.

Eh bien?

RAYMOND.

Au diable soit le monde et ses usages!
Je sais, près de Paris, de frêles paysages,
Frileuse et maladive enfance du printemps.
Comme font les heureux étourdis de vingt ans,
Nous partirions, un jour, par les routes discrètes.

Et nous irions au bois cueillir les violettes.
Je sais un petit coin charmant...

LA COMTESSE.

Attention!
Je vois poindre d'ici la déclaration;
Et vous vous rappelez, j'espère, notre pacte?

RAYMOND.

Hélas! mais je me tiens sur la limite exacte.
Ai-je parlé d'amour? Et, puisque vous voulez
Connaître la nature et ses charmes voilés,
Je dois vous proposer d'aller au-devant d'elle.

LA COMTESSE.

Y conduisîtes-vous mademoiselle Adèle?

RAYMOND.

Railleuse!

LA COMTESSE.

Non, j'ai peur de votre petit coin.
Ajournons. Le printemps, d'ailleurs, est encor loin;
Et, par ce grand châssis, voyez, mon cher artiste,
Tomber le froid rayon du Nord, blafard et triste.

— Mais, au fait, pourquoi donc pas de fenêtre ici?
Je mourrais, si j'étais emprisonnée ainsi.
Est-ce que vous aimez autant la solitude?

RAYMOND.

Certe : il la faut pour l'art, le travail et l'étude.

LA COMTESSE.

Quels grands mots!

RAYMOND.

Oui, c'est vrai, je deviens sérieux.

LA COMTESSE.

Non! Vous savez, je suis un enfant curieux.
Je touche à tout. Voyons les tubes et les brosses;
Dites-moi comme on fait ces orages féroces
Ou ces matins d'avril pleins de petites fleurs.
Parlez, mon cher Raymond. Ce monde des couleurs
Et des formes, votre art, n'est-ce pas? la peinture,
C'est charmant!

RAYMOND.

Pas encore autant que la nature.
L'art est divin; pourtant elle vaut mieux que l'art.

Ici, c'est une actrice : elle se met du fard,
C'est sa loge, je suis sa caméariste adroite,
Et son rouge et son blanc sont là dans cette boîte.

LA COMTESSE.

Et faire un paysage, un petit seulement,
Est-ce très difficile?

RAYMOND.

Eh! mais... horriblement.

LA COMTESSE.

Mais alors ce doit être ennuyeux?

RAYMOND.

Hérésie!

LA COMTESSE.

En vérité?

RAYMOND.

Comment! Prendre, à sa fantaisie,
Son rêve le meilleur, son meilleur souvenir,
S'enfermer avec eux longtemps, et les unir,
A force de travail et d'âme, sur la toile,
Ah! malgré les instants où l'idéal se voile,

Malgré le doute obscur, notre éternel écueil,
C'est la suprême joie et le suprême orgueil!

LA COMTESSE.

Je ne viens donc ici que pour être étonnée?

RAYMOND.

Si vous saviez comme elle est courte, la journée
Où l'on s'est réveillé bien en verve et vaillant!
On charge sa palette, on chante en travaillant;
Lente comme une fleur, on voit son œuvre éclore,
On s'arrête, on revient, on se repose encore,
Puis, sautant du divan où l'on était assis,
Vite, paf! paf! on met une couche, un glacis;
Et, lorsque tombe alors le trop prompt crépuscule,
Pour jeter un dernier regard, on se recule.
Quel moment! On a peint l'été, le grand soleil,
On s'y croit! et l'on dit dans son demi-sommeil,
Oubliant le gros poêle et l'atelier tout sombre :
« Oh! quelle bonne pipe on fumerait à l'ombre! »
— Mais je vous importune avec ce que je dis...

LA COMTESSE, *songeuse.*

Non! Je vois : vous avez un petit paradis,

Votre art ! et vous vivez dans une autre atmosphère
Que la mienne !... En effet, c'est mal de ne rien faire.

RAYMOND.

Ah, çà ! je suis stupide, et je suis odieux.
Comment, c'est moi qui rends si tristes vos beaux yeux ?

LA COMTESSE.

Cet éternel ennui ! Voilà, j'en sais la cause.
Il faut que dès demain je fasse quelque chose.

RAYMOND.

Bien ! c'est dit, revenez, je vous apprends mon art.

LA COMTESSE.

Oh ! pas cela. D'ailleurs, je crois qu'il est trop tard.
Allons ! mon cher Raymond, s'il vous plaît, une idée,
Une inspiration ! car je suis décidée
Tout à fait à sortir de mon cercle mesquin.

RAYMOND, *après un moment de silence.*

Soit ! vous allez penser que je suis un taquin,
Mais tant pis ! car je crois que mon idée est bonne.

LA COMTESSE.

Parlez vite, bien vite.

RAYMOND.

Eh bien ! cette personne.
Qui demeure à Montmartre... Oui, cette Adèle...

LA COMTESSE.

Encor !

RAYMOND.

Madame, vous prenez demain deux louis d'or.
Vous vous faites mener, toute en noir et voilée,
A cette adresse. Au bout d'une très sombre allée,
Vous trouvez l'escalier. Suivez la corde à puits.
Montez, montez toujours, jusqu'au cinquième...

LA COMTESSE.

Et puis ?

RAYMOND.

Attendez !... Ce n'est pas bien gai, je dois vous dire.
Vos beaux yeux vont un peu pleurer, un peu sourire.
Celle qui m'a valu vos propos médisants,
C'est là qu'elle demeure. Elle n'a pas seize ans.
Et c'est une orpheline, avec son petit frère.
Ils sont dans ce grenier, et dans cette misère.
Elle pose pour vivre, et vit mal : le rapin
Est pauvre. Ces enfants souvent manquent de pain.

L'autre soir, quand je fus chez eux, il gelait ferme.
Allez les voir, car c'est bientôt le jour du terme.
Visitez le taudis, embrassez le gamin,
Consolez la petite en lui prenant la main,
Et laissez, au départ, l'or sur la cheminée.
Faites! Vous n'aurez pas perdu votre journée.

LA COMTESSE, *émue.*

Vous êtes le plus noble et le meilleur garçon...
Car je vous ai compris, et c'est une leçon
Que vous m'avez donnée avec tant d'indulgence.
Et moi qui vous raillais!

RAYMOND.

C'est toute ma vengeance.
Ainsi, vous irez voir ces malheureux?

LA COMTESSE.

Bien sûr,
Et — regardez — je prends l'adresse sur le mur.

RAYMOND, *à part.*

Ah, çà! quel dénoûment est-ce que je m'apprête?
Il est terriblement moral, le tête-à-tête!
Je me lance, je vais, et tout naïvement...

LA COMTESSE, *qui a copié l'adresse sur son calepin.*

Mon ami, serrons-nous la main loyalement.

RAYMOND, *voulant lui baiser la main.*

Tant pis ! je romps le pacte, et mes lèvres...

LA COMTESSE.

De grâce,
Ne me faites pas peur, reprenez votre place
A votre chevalet.

RAYMOND.

Elle est à vos genoux.

LA COMTESSE, *l'arrêtant d'un geste.*

Non.

Elle prend un album sur un guéridon.

Je vais feuilleter cet album... Voulez-vous ?

RAYMOND, *avec dépit.*

Oh ! timide !...

LA COMTESSE, *à part, feuilletant l'album.*

Voyons ! Ce que je fais se nomme
Une faute. Le comte est un vrai gentilhomme.

Il m'a donné son nom, il est parfait pour moi.
Puis voici que j'éprouve un tout nouvel émoi.
Cela trouble, d'entendre, en pareille aventure,
Ces mots : la charité, le travail, la nature.
— Ce que je fais est mal. Mon caprice léger
Pour ce loyal jeune homme est encore un danger.
Qui sait s'il n'est pas pris par mes coquetteries?

RAYMOND.

Vous rêvez?

LA COMTESSE.

Non! Je vois vos paysanneries.
C'est plein d'esprit. Voilà le charme campagnard.
Cette vieille en sabots qui plume son canard...
Quel naturel! Elle est superbe, la commère!

RAYMOND, *s'approchant.*

Laquelle donc? Ah! oui, celle-là..., c'est ma mère

LA COMTESSE.

Maudite soit ma langue, et mon esprit moqueur!
Je ne puis dire un mot sans vous blesser au cœur.

RAYMOND.

Pourquoi? La bonne vieille en eût ri la première.

Vous ne connaisssez pas maman. C'est la fermière
Hospitalière et gaie; et les Parisiens,
Mes amis, quand ils vont chez elle, sont les siens.
Toujours elle travaille et chante dès l'aurore;
Quant à monsieur son fils, l'artiste, elle l'adore,
Et lorsque j'ai voulu, moi, petit paysan,
Faire de la peinture, elle m'a dit : « Fais-en. »
Et c'est bien étonnant, allez! à la campagne.
Aussi voilà déjà deux Salons où je gagne
La médaille, et je vais vite la lui porter.
Elle est si fière alors! Elle court inviter
Le notaire, l'adjoint, tous les hommes de plume.

Il prend l'album.

La voilà! C'est pour eux le canard qu'elle plume.
Elle veut leur montrer son gars qu'elle éleva,
Son monsieur, son grand homme! Oh! bonne maman, va!

Il baise l'album avec un attendrissement brusque.

LA COMTESSE, *secouant sa rêverie.*

Oui, la famille! Encor!... Mais c'est là mon excuse.

RAYMOND, *surpris.*

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Depuis un moment je m'accuse.

RAYMOND.

Et de quoi?

LA COMTESSE.

Je me juge; et sans trop de rigueur.
Orpheline à dix ans, entrée au Sacré-Cœur,
Cent mille écus de dot, mariée à merveille,
Avec un vieux blason comtal dans la corbeille,
Puis le luxe, Paris, et tout le tourbillon...
Voilà!

RAYMOND.

Mais...

LA COMTESSE.

Mon ami, lorsqu'un beau papillon,
A l'heure où vous flânez en fumant un cigare,
Jusqu'en votre atelier par la vitre s'égare
Et se pose un moment sur un vase de fleurs,
Vous admirez l'éclat de ses vives couleurs,
Vous suivez le vol d'or et d'azur de votre hôte.
Tout à coup il s'en va! Ce n'est pas votre faute;
C'est son caprice. Il est ailleurs, il s'est enfui.

RAYMOND.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Oubliez-moi, cher Raymond, comme lui.

RAYMOND.

Vous partez! Qu'ai-je fait?

LA COMTESSE.

Non! je suis votre amie.
Mais nous avons failli commettre une infamie,
Et la tentation était dans notre sein.
Je suis venue ici sans coupable dessein...
Peut-être, je n'étais que folle, rien de pire;
Mais c'est comme un parfum d'honneur qu'on y respire.
Vous ne le vouliez pas, ami! Sans le vouloir,
Tout dans votre langage exprimait le devoir.
Près de vous on devient meilleure tout de suite,
Et c'est comme cela que vous m'avez séduite.

RAYMOND.

Comment! je convertis les femmes! C'est très mal.
Comtesse, je vous aime, et je suis immoral!

LA COMTESSE.

Ne vous faites donc pas plus mauvais que vous n'êtes.
Tout à l'heure — je lis dans vos bons yeux honnêtes —
Je vous plaisais bien moins que dans ce moment-ci.
Mais pourquoi m'avez-vous faite meilleure aussi ?

RAYMOND.

Madame !...

LA COMTESSE.

Je sais bien que je vous mécontente.
Mais sauver pour toujours une pauvre imprudente
Qu'allait perdre un moment d'ennui capricieux,
Cela ne vaut-il pas, mon ami, cent fois mieux
Qu'un gros vilain remords dont le cœur s'importune,
Voyons ! et n'est-ce pas une bonne fortune?

RAYMOND.

Non ! vous convaincriez le Diable...

LA COMTESSE.

Bravement
Laissez-moi m'en aller dans mon bon mouvement.

RAYMOND.

Rien qu'un instant !...

LA COMTESSE.

Je sais le danger, si je reste;
Et l'attendrissement peut devenir funeste.

RAYMOND.

Croyez-vous m'apaiser avec ces mots trop doux?...

LA COMTESSE.

Non... Et je pars, le cœur mieux disposé pour vous
Et plus reconnaissant que je ne puis vous dire.
Votre main! — Quittons-nous, ami, sur un sourire.

Raymond saisit la main de la Comtesse et la couvre de baisers. La Comtesse dégage doucement sa main et sort lentement en faisant à Raymond un signe qui le supplie d'être calme.

SCÈNE III.

RAYMOND, *seul, après un silence*

Si le monde avait vu la chose, il rirait bien...
Bah! Je reste honnête homme... Et l'on n'en saura rien.



PROLOGUE
D'OUVERTURE

POUR LES

MATINÉES LITTÉRAIRES ET MUSICALES

DE LA GAITÉ

Dit, pour la première fois, par M. POREL
le 6 décembre 1874



PROLOGUE
D'OUVERTURE

Rassurez-vous! Ce n'est pas une conférence,
Messieurs, et vous voyez déjà la différence,
Puisque je parle en vers, langage harmonieux
Duquel les confiseurs ont hérité des dieux.
Si l'on attend un long discours, qu'on y renonce !
Je suis le régisseur et viens faire une annonce,
Voilà tout. Pour le reste, ami public, je crois
Que vous applaudirez tout seul les beaux endroits
Et qu'il n'est pas besoin de prévenir la foule
Pour qu'un franc rire éclate ou qu'une larme coule.
J'ajoute — mais ceci, je vous le dis tout bas, —
Qu'on parle beaucoup trop en France, n'est-ce pas?

Nous revoyons Babel et le trouble des langues,
Et pouvons souhaiter un peu moins de harangues :
Ne parlons pas, causons, comme de vieux amis.
Au théâtre, après tout, quelques vers sont permis ;
Et je prétends, pendant que chaque camarade
Rajuste sa perruque et relit sa tirade,
Vous expliquer notre œuvre et la mettre en relief.
Puis, comme un avocat dirait, je serai bref.
Je goûte l'eau sucrée, et relève ma manche.

Jouer la comédie, en plein jour, le dimanche !
Ne vous dites-vous pas, mesdames et messieurs,
Que ce simple projet est bien audacieux ?
Pour ces heures de fête, au repos destinées,
Notre hiver a souvent de belles matinées :
Vieil ami de Paris et de ses habitants,
Il coquette avec eux et ressemble au printemps ;
Et dès qu'un clair rayon lui fait une parure,
La foule, où se répand un parfum de fourrure,
La foule, où tous les gens sont joyeux et bavards,
Inonde en un instant nos quais, nos boulevards ;
Les deux mains au manchon, les yeux sous la voilette
Elle achète un petit bouquet de violette,
S'assied dans les jardins, ou fait le tour du bois ;

Et même le soleil est si gai quelquefois
Et la limpidité du vieil azur est telle
Que l'œil, se méprenant, y cherche une hirondelle.

Eh bien! l'hiver fût-il très clément et très doux,
Nous prétendons pourtant vous attirer chez nous.
D'ailleurs, nous sommes loin du nouvel équinoxe;
Le mauvais temps n'est pas, en somme, un paradoxe,
Et quand sera le ciel humide ou refroidi,
Comme il faut, après tout, passer l'après-midi,
Nous comptons qu'on viendra nous demander asile.
Mais ce que nous tentons est bien plus difficile.
Notre effort serait vain et notre temps perdu
Si nous ne formions pas un public assidu,
Qui prenne une habitude, enfin, et se souvienne.
Nous croyons qu'on viendra, nous voulons qu'on revienne;
Et je vais adresser à présent mon discours
A ceux que je voudrais revoir tous les huit jours.

C'est vous, les écoliers, c'est vous, les jeunes filles,
Qui, retenus autour des lampes de familles,
Pendant les soirs d'hiver, regardez flamboyer
Les bûches de Noël brûlant dans le foyer,
Et qui, par vos parents gardés auprès de l'âtre,

Ignorez les plaisirs capiteux du théâtre;
C'est vous, jeunes esprits, avides de savoir,
Vous d'abord, vous surtout, que nous voulons avoir.
Car nous écarterons toujours de cette scène
Tout spectacle mauvais et toute œuvre malsaine,
Et nous ne montrerons jamais devant vos yeux
Que ce que l'art français a de plus précieux,
Et que ce grand foyer de pensée où s'enflamme
L'idéal de l'esprit ou la vertu de l'âme!
Et de même qu'aux jours des soleils renaissants
Vous cueillez des bouquets de fleurs, parmi les champs
Où mai vient de verser sa jeunesse éternelle,
Et que vous en ornez la maison paternelle,
Ainsi nous voudrions que votre souvenir,
A ce repas du soir qui vous voit revenir,
Rapportât, fleurs de l'âme en glanant amassées,
Des gerbes de beaux vers et de nobles pensées.

Pour notre œuvre, où l'étude est auprès du plaisir,
Dans le trésor de l'art nous n'avions qu'à choisir;
Et nous t'avons élu le premier, ô Molière,
Dont l'inspiration profonde et familière
Au niveau du génie éleva la raison.
Nous, humbles serviteurs de ta vieille maison

Où, depuis deux cents ans, ô grand Français, ta Muse
Jette des vérités à la foule et l'amuse,
Et sur nos passions, en sublimes essors,
Fait planer le bon sens du peuple dont tu sors,
Nous voulons faire encore éclater, ô poète,
Le retentissement de ton grand rire honnête!
Vous viendrez après lui, vous tenant par la main,
Racine, doux Français, Corneille, fier Romain;
Car l'admiration à jamais vous contemple
Comme trois dieux égaux réunis dans un temple.
Ils vous suivront, vos fils, et parfois vos rivaux,
Qui se nomment Regnard, Beaumarchais, Marivaux.
Et, pour qu'aux yeux du peuple assemblé devant elle
Grandisse encor l'éclat de leur œuvre immortelle,
Sur laquelle le temps destructeur passe en vain,
Nous décidons qu'un art exquis, qu'un art divin,
Que la chère musique à leurs drames s'allie.
Mendelsohn gémira dans les chœurs d'Athalie;
Et quand, sur les carreaux de velours, Chérubin
Vers sa belle marraine, en robe de satin,
Lancera son soupir dans sa chanson câline,
Mozart habitera la douce mandoline;
Et lorsque, sous la toge et le bonnet carré,
Argan implorera le *Dignus intrare,*

Priant, ô Faculté, qu'enfin tu te distingues,
L'art triomphal géant que lui font les seringues
Entourera son front, par les drogues pâli,
Au son des violons chevrotants de Lulli;
Et, plaisir de l'esprit joint au charme physique,
Nous vous enivrerons de vers et de musique!

Mais, comme les petits sont conduits par les grands,
Si nous avons les fils, nous aurons les parents.
Ceux-ci connaissent bien, du moins j'aime à le croire,
Les classiques beautés de l'ancien répertoire.
Nos rôles, ils pourraient les réciter tout bas.
Donnerons-nous du neuf à ce public? Non pas.
Nous avons beaucoup mieux. Nous voulons qu'il connaisse
Le théâtre applaudi du temps de sa jeunesse.
Donnons-lui donc du vieux, si vieux... qu'il soit tout neuf!
Et nous remonterons avant quatre-vingt-neuf.
Nous irons demander pour eux au bon Sedaine
Sa fine émotion et sa larme soudaine;
Et Collé, laissant là ses vers de chansonnier,
Va conduire Henri quatre au toit du charbonnier.
Pour leur goût suranné réclamant l'indulgence,
Les amoureux naïfs de Wafflart et Fulgence,
En style troubadour, diront des madrigaux

Aux ingénuités en manches à gigots;
Le mauvais Philibert, dont Picard fit un type,
Va jouer au billard et rallumer sa pipe;
Et Scribe — mais l'ancien, le traditionnel! —
Joindra la jeune veuve au jeune colonel.

Que dis-je? Pour charmer votre oreille attentive,
Notre musique aussi sera rétrospective,
Et le vieil opéra-comique d'autrefois
Va surgir, précédé d'un trille de hautbois.
Place, bouffons du jour! Il faut qu'on se souvienne
Des airs de Dalayrac, de Grétry, de Devienne.
Nous fêtons le seigneur du village voisin.
Les bergères, avec des roses dans le sein,
Laisseront les bergers, brûlants d'amour pour elles,
S'agenouiller en leur offrant des tourterelles;
Sa grande canne en main, le bailli du canton
Aux niaises d'alentour va prendre le menton.
Nous allons, s'il vous plaît, présenter nos hommages
A notre tante Aurore en sa robe à ramages,
Et laisser défiler, sur des airs de rondos,
Beaucoup de Turcs avec des lunes dans le dos.

Et vous serez surpris, messieurs, très étonnées,
Mesdames, que cet art, malgré bien des années,

Conserve encor sa grâce et son esprit premier,
Que la fleur soit toujours fraîche dans son herbier,
Et que le papillon séché, mesdemoiselles,
Garde la poudre d'or et d'azur de ses ailes.

Pourtant ne croyez pas que nous ayons pensé
A nous tenir toujours ainsi dans le passé.
Nous ne l'ignorons pas : le présent a ses gloires;
Et nous pouvons d'avance annoncer deux victoires,
Deux drames consacrés par un ferme succès :
Le Ruy-Blas, du premier des lyriques français,
Dont l'œuvre radieuse, où l'idéal respire,
Donne à notre patrie un égal de Shakspeare,
Et dont, simple écuyer servant sous son pennon,
Tout poète est heureux de saluer le nom;
Et, charme exquis auprès de la force infinie,
Le Champi, que signa la femme de génie
Qui chez nos paysans retrouve les échos
Notés par Théocrite aux rivages de Cos,
Et donne, en son idylle adorable et fragile,
Au patois du Berry la grâce de Virgile.

Nous ferons encor plus; car nous voulons unir
Aux trésors du passé l'effort de l'avenir.

Place aux jeunes! dit-on. Pour ceux qu'ainsi l'on nomme,
Nous ouvrons un concours loyal ; et le jeune homme
Dont sera couronné le drame ou l'opéra,
Est accueilli par nous, et sûr qu'on le jouera.
Comment ? Nous n'avons pas à faire notre éloge,
Mais regardez. Voici le souffleur dans sa loge,
Voici tous les décors et costumes voulus,
Des acteurs, des chanteurs, un théâtre, et, de plus,
Là, derrière le chef d'orchestre à son pupitre,
Un public, le vrai juge et le suprême arbitre.
Notre aide, aux lauréats nous l'offrons de bon cœur;
Mais seuls, vous donnerez une palme au vainqueur.

Maintenant je devrais finir, mais il me semble,
En voyant réunis tant de Français ensemble
Venus pour acclamer les gloires du pays,
Que par l'émotion nos cœurs sont envahis,
Que nous chérissons plus, en ces heures amères,
Le doux langage appris des lèvres de nos mères,
Et que nous en trouvons les chefs-d'œuvre plus beaux,
Quand un crêpe funèbre entoure nos drapeaux.

Oui, divin langage de France,
Aux jours de deuil et de souffrance,

Nous devons te comprendre mieux,
Et nous t'aimons bien davantage,
Cher et précieux héritage
Que nous ont laissé nos aïeux.

O France, l'époque est passée
Où par ton glaive et ta pensée
L'univers était présidé;
Et tu ne peux plus, ô merveille!
Voir, pour les vers du grand Corneille,
Couler les pleurs du grand Condé.

Mais des chefs-d'œuvre qu'elle enfante
Dans les jours de paix triomphante,
Nous voulons choisir les plus beaux
De cette langue inspiratrice
Dont nous berça notre nourrice
Et qu'on grave sur nos tombeaux.

Car ces magnifiques ouvrages,
Où l'admiration des âges
Revient toujours sans s'assouvir,
Ces fiers témoins de notre histoire,
Ne sont pas comme un territoire:
On ne peut pas nous les ravir!

O seule langue universelle,
Toi que bégayait la Pucelle
Sous les fers des Anglais bourreaux,
Parle à nos âmes toujours prêtes
Et, par la voix de tes poètes,
Rends-nous le cœur de tes héros.

Cher langage avec qui l'on aime,
Apaise en ce péril suprême
Nos discordes et nos excès,
Et, vainqueur des partis contraires,
Donne des sentiments de frères
A tous ceux qui parlent français!

Cher langage avec qui l'on prie,
Dieu, sévère pour la patrie,
Ne t'a pas naguère écouté;
Mais il faudra qu'il te réponde,
A toi qui fis le tour du monde
En y semant la liberté!

Cher langage avec qui l'on pleure,
Si devait pourtant sonner l'heure
Où l'invasion reparût,

O langage de notre race,
Toi qu'a parlé le vieil Horace,
Rappelle-nous son : Qu'il mourût!

Ton passé nous défend de craindre;
Mais si ton verbe doit s'éteindre
Dans une funèbre clameur,
Laisse-nous, dernière espérance,
Tomber en criant : Vive France!
Cher langage avec qui l'on meurt!



LE LUTHIER
DE CRÉMONE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois à la Comédie française
le 23 mai 1876.

A

CONSTANT COQUELIN

Son ami reconnaissant

F. C.

PERSONNAGES

TADDEO FERRARI, Maître luthier.	MM. Thiron.
FILIPPO, son élève. . .	Coquelin.
SANDRO, id. . . .	Laroche.
GIANNINA.	Mlle Bl. Barretta.

La Corporation des Luthiers.

A Crémone, vers 1750.



LE LUTHIER
DE CRÉMONE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Un atelier de lutherie au XVIII[e] *siècle. Au fond, une vitrine avec une grande porte s'ouvrant sur une rue de la ville, dont on aperçoit les maisons. — Des violons, des violoncelles, des basses et d'autres instruments de musique sont épars dans l'atelier. — A gauche, un comptoir, bien en vue. — A droite, un grand fauteuil près d'une table. — Au fond, à droite, un pupitre. — Deux portes latérales.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE FERRARI, GIANNINA.

MAÎTRE FERRARI, *légèrement pris de vin.*

Non, Giannina, j'ai fait un serment d'honnête homme
Et je veux le tenir. Aussi vrai qu'on me nomme

Taddeo Ferrari, maître et patron luthier
A Crémone et syndic des gens de mon métier
Dont aux processions je porte la bannière.
Tu seras mariée et de cette manière...

GIANNINA.

Mais, mon père...

MAÎTRE FERRARI.

J'agis très raisonnablement.
Notre vieux Podestat, décédé récemment,
— Que Jésus le reçoive en ses miséricordes ! —
Voulant que le renom des instruments à cordes
Sortis de notre vieille et fameuse cité
Reste dans l'avenir toujours plus mérité,
Vient de léguer sa chaîne en or à l'homme habile
Qui ferait le meilleur violon de la ville.
Le concours est ouvert et se juge aujourd'hui.
Et moi, simple artisan, mais m'inspirant de lui,
Aux compagnons luthiers assemblés en famille,
J'ai promis de donner ma maison et ma fille
A celui qui, par son talent dans notre état,
Aurait la chaîne d'or du défunt Podestat.
C'est convenu, conclu, réglé ! Donc, point d'affaire !

GIANNINA.

Je vous ai dit que j'ai quelqu'un que je préfère.

MAÎTRE FERRARI.

Sandro! Tu l'oublîras. Le voilà prévenu.

GIANNINA.

Mais, enfin, si c'était, cet artiste inconnu,
Un méchant gars et point digne de vous, en somme?

MAÎTRE FERRARI.

Un habile ouvrier est toujours honnête homme.

GIANNINA.

... Un paresseux, n'ayant de l'avenir nuls soins?

MAÎTRE FERRARI.

Etant payé plus cher, il peut travailler moins.

GIANNINA.

... Un brutal qui battrait les femmes? Il s'en trouve.

MAÎTRE FERRARI.

S'il n'a pas le repos au logis, je l'approuve.

GIANNINA.

... Un buveur, par le vin le dimanche alourdi?

MAÎTRE FERRARI.

Et comment suis-je donc, ma fille, le lundi?
Respect aux amateurs des vendanges d'octobre!
Un bon musicien ne doit pas être sobre.
On ne fait pas mentir un dicton. C'est très mal.

GIANNINA.

Mais, enfin, si c'était un tel original
Qu'il refusât ma main?... Ah!

MAÎTRE FERRARI.

Par sainte Cécile.
Ce drôle-là serait, vraiment, bien difficile.
Non! non! Un bon parti comme toi, Giannina,
Vois-tu bien, ce n'est pas tous les jours qu'on en a.
Deux mille écus lombards ne sont point bagatelle,
Et c'est ta dot, ma fille, avec ma clientèle,
A moi, l'élève aimé de Stradivarius.
D'ailleurs, j'ai fait serment... Ainsi, n'en parlons plus.
Rendu par l'âge, auquel il n'est point de remède,

Moins habile, je veux un successeur qui m'aide.
Le lauréat aura ma fille et ma maison.

GIANNINA.

Mon bon père, pourtant...

MAÎTRE FERRARI.

C'est assez de raison!

GIANNINA.

Si le vainqueur, — je ris lorsque je fais ce rêve, —
Mais, pourtant, si c'était votre petit élève
Filippo?

MAÎTRE FERRARI.

Filippo?

GIANNINA.

S'il obtenait le prix?

MAÎTRE FERRARI.

Mais je n'en serais pas extrêmement surpris.
Et si du Podestat il m'apportait la chaîne,
Vous vous épouseriez la semaine prochaine.

GIANNINA.

Épouser Filippo!

MAÎTRE FERRARI.

Pourquoi pas?

GIANNINA.

Un bossu!

MAÎTRE FERRARI.

J'ai les yeux assez bons pour m'en être aperçu;
Mais, le fût-il deux fois, — que cela ne me trouble.
Il m'apparaît souvent ainsi, quand j'y vois double, —
Il serait ton mari.

GIANNINA.

Sainte Vierge!

MAÎTRE FERRARI.

D'ailleurs,
Filippo n'est-il pas un garçon des meilleurs,
Bon, serviable, honnête?... Il a l'air un peu triste.
Il est bossu, c'est vrai; mais c'est un grand artiste.
Il est musicien comme Palestrina.
Dans le petit concert qu'un jour il nous donna,
— Et je suis cependant un critique sévère, —
Comme je l'écoutais, en regardant mon verre
Plein de vieux vin d'Asti, — tu sais, le bon cachet! —

Il fit si bien gémir les cordes sous l'archet
Et mit dans son jeu tant de douleur et de charmes,
Que je me suis senti venir deux grosses larmes.
Ah! je les ai voulu retenir, mais en vain,
Et j'ai, pour une fois, mis de l'eau dans mon vin.

GIANNINA.

J'estime Filippo tout comme vous, mon père,
Je le plains, et j'ai fait de mon mieux, je l'espère,
Pour lui faire oublier, à force de bonté,
Son chagrin, sa misère et sa difformité
Qu'avec tant de douceur le pauvre être supporte,
Depuis le jour d'hiver où, devant notre porte,
En mendiant son pain, Filippo s'arrêta ..
Mais pourrais-je l'aimer? Voyons!

MAÎTRE FERRARI.

Ta, ra, ta, ta.
Si tu ne prétends rien m'objecter de plus grave,
Restons-en là. Je vais faire un tour à ma cave.
Il faut, pour ce grand jour, quelques flacons poudreux ..

GIANNINA.

Si j'allais... L'escalier est raide et dangereux,
On y peut trébucher, et je serai plus prompte...

MAÎTRE FERRARI.

Je ne m'en aperçois que lorsque je remonte.
Non. Laisse-moi, vois-tu! car le plus grand plaisir,
Avant de boire un vin, c'est d'aller le choisir.

Il sort à gauche.

SCÈNE II.

GIANNINA, SANDRO.

Seule un instant, Giannina pousse un soupir; puis Sandro entre à gauche, portant un violon dans un étui en bois noir, qu'il pose sur le comptoir à gauche.

SANDRO.

Eh bien, signorina?

GIANNINA.

Sandro!

SANDRO, *lui prenant les mains.*

Quelle nouvelle?
Le maître garde-t-il toujours dans sa cervelle
Sa résolution de ne vous marier
Qu'à celui qui sera le meilleur ouvrier?

GIANNINA.

Hélas! plus que jamais.

SANDRO

Quelle folie extrême!
Mais a-t-il su de vous à quel point je vous aime,
Et que, si je n'ai pas votre main, j'en mourrai?
Qu'a-t-il donc répondu?

GIANNINA.

Que je vous oublîrai.

SANDRO.

Le cruel!

GIANNINA, *montrant l'étui à violon.*

Avez-vous fini votre chef-d'œuvre?

SANDRO.

Fussé-je paresseux autant qu'une couleuvre,
J'eusse été toujours prêt; car, hélas! c'est en lui
Qu'est mon dernier espoir, et l'on doit aujourd'hui,
Par la voix des experts, à la maison commune,
Décider de ma bonne ou mauvaise fortune.

GIANNINA.

Au moins, en êtes-vous satisfait?

SANDRO.

C'est selon.
Je sais bien mon métier. J'ai fait un violon
Dans les règles de l'art, juste en ses quatre octaves,
Pur dans les tons aigus, profond dans les tons graves.
J'ai mis là tout mon temps et des soins infinis;
J'ai bien choisi mon bois, mes cordes, mon vernis,
Et c'est un instrument, je crois, digne d'un maître.

GIANNINA, *avec joie.*

Mais alors vous aurez le prix, Sandro.

SANDRO.

Peut-être!

GIANNINA.

Mais vous aurez le prix. Voyons! Pourquoi douter?
Quel concurrent fameux pouvez-vous redouter?
Et pourquoi faut-il donc que toujours je sermonne?
Mon père est le premier artiste de Crémone,
Et c'est chez lui, Sandro, que vous avez appris...
Et puis, d'abord, je veux que vous ayez le prix.

SANDRO.

Aucun rival sorti d'un atelier d'un autre
Ne me fait peur.

GIANNINA.

Eh bien ?

SANDRO.

Mais j'en ai dans le nôtre.

GIANNINA.

Quoi ! Dans notre atelier ?...

SANDRO.

Eh bien, oui, le bossu !
Et maudit soit le jour où vous l'avez reçu !

GIANNINA.

Filippo concourrait ?

SANDRO.

La petite vipère
Devant moi l'annonçait hier à votre père.

GIANNINA.

Mon père qui disait tantôt en plaisantant

Que, s'il avait le prix, je devrais bien pourtant
Accepter le bossu pour mari!

SANDRO.

Que disais-je?

GIANNINA, *riant.*

Que ma sainte patronne en ce cas nous protège!

SANDRO.

Il vous croit libre; il peut espérer.

GIANNINA.

Ce soupçon
Ne peut pas me venir sur le pauvre garçon.
Il veut la chaîne d'or et le titre de maître.
Qu'il soit ambitieux, nous devons le permettre;
Mais il se connaît trop pour prétendre à ma main.

SANDRO.

Eh! n'importe, s'il sort vainqueur de l'examen.
Tenez! je n'ai jamais tant souffert de ma vie.
J'éprouve un sentiment affreux.

GIANNINA.

Lequel?

SANDRO.

L'envie!

GIANNINA.

Envieux, vous, Sandro! C'est impossible. Vous!

SANDRO.

Oui, moi! car je connais son œuvre, et suis jaloux;
Et bientôt ils vont tous, comme moi, la connaître.
— Ah!.. C'était l'autre nuit. J'étais à ma fenêtre,
Et je pensais à vous devant le ciel d'été.
Dans le jardin, parmi la fraîche obscurité,
Un rossignol chantait, et ses notes perlées
Montaient éperdument aux voûtes étoilées.
Tout à coup j'entendis dans l'ombre un autre chant
Aussi divin, aussi sublime, aussi touchant
Que celui de l'oiseau. Je me penche et regarde,
Et je vois le bossu tout seul dans sa mansarde,
Assis à son pupitre et l'archet à la main.
Son violon, avec un accent presque humain,
Exprimant un amour où la douleur se mêle,
Égalait en douceur la voix de Philomèle.
Le plaintif instrument, l'oiseau sentimental,
Alternaient dans la nuit leurs trilles de cristal.
Et moi-même, écoutant l'harmonieuse lutte,

Je ne distinguais plus, au bout d'une minute,
Lequel de ces deux chants, prenant ainsi leur vol,
Venait du violon ou bien du rossignol.

GIANNINA.

Le succès d'un rival vous rendrait aussi triste?

SANDRO.

Ah! c'est un sentiment indigne d'un artiste.
Mais si dans votre père il trouve tant d'appui,
S'il est vainqueur...

GIANNINA.

C'est vous que j'aime, et non pas lui.
Je promets d'être à vous, ou sinon à personne.

SANDRO.

Bien sûr?

GIANNINA.

Bien sûr.

SANDRO.

Mon Dieu! comme vous êtes bonne!

GIANNINA.

Pour gage du serment, voici ma main.

SANDRO, *lui baisant la main.*

Merci !

Tumulte au dehors.

GIANNINA.

Mais quel est ce tapage ?

SCÈNE III.

FILIPPO, SANDRO, GIANNINA.

Filippo entre vivement au fond, referme brusquement la porte derrière lui, puis, tout essoufflé.

FILIPPO.

Ouf ! Enfin, m'y voici !
Les petits gueux ! J'ai bien cru qu'ils allaient m'atteindre.

GIANNINA.

Qu'est-ce donc, Filippo ? qui donc semblez-vous craindre ?
Et qui donc vous poursuit ?

FILIPPO.

De méchants polissons

Qui, s'armant de cailloux fort durs et de tessons,
Ont voulu m'assommer.

GIANNINA.

Vous?

FILIPPO, *se touchant la tête.*

A telles enseignes
Que, là, je sens au front...

Montrant sa main.

Voyez plutôt.

SANDRO.

Tu saignes!

GIANNINA.

De l'eau!... vite!

Elle va chercher sur une crédence un vase et une aiguière.

SANDRO.

Dis-nous comment ceci t'advint.

FILIPPO.

Ah! parbleu, c'est bien simple. Ils étaient quinze ou vingt.
Gâte-sauce, écoliers, un tas de rien qui vaille,

A lapider un chien au pied d'une muraille,
Un pauvre chien, aux yeux éteints, aux poils pendants,
Ayant la force au plus de leur montrer les dents,
Infirme et se traînant sur sa patte brisée.
En voyant cette bête ainsi martyrisée,
J'eus le cœur soulevé d'un douloureux émoi :
Je croyais voir souffrir un humble comme moi.
Bravement je m'élance au sein du populaire;
En demandant pitié, j'excite la colère.
Ah! l'on ne songe plus à la bête, à présent.
Lapider un bossu, c'est bien plus amusant!
Je me mets à courir, les traînant à ma suite,
J'enfile une ruelle, une autre ; et, sans ma fuite,
On m'eût assassiné, cela n'est pas douteux...
Mais j'ai sauvé la vie au pauvre chien boiteux!

Il tombe épuisé sur un fauteuil.

GIANNINA, *posant son mouchoir trempé d'eau sur le front de Filippo.*

Ces vagabonds! Vit-on jamais tant de malice?
Pauvre garçon!

FILIPPO, *à part.*

Sa main sur mon front! ô délice!

GIANNINA.

Êtes-vous mieux ?

FILIPPO, *se levant, et d'une voix très émue.*

Merci ! Je n'ai plus mal.

SANDRO, *à part.*

Vraiment,
C'est trop d'émotion pour un remercîment !
Je ne me trompe pas. Il l'aime !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAITRE FERRARI.

MAÎTRE FERRARI, *un peu plus gris que d'abord et portant un panier à bouteilles.*

C'est étrange !
Voilà plus de vingt ans, mes amis, que je range
Mes deux sortes de vins en un lieu bien couvert :
A droite, cachet rouge ; à gauche, cachet vert.
Personne n'entre là, j'ai la clef dans ma poche.
Eh bien ! je viens de voir, soit dit sans nul reproche,
Que mes vins, qui sont là de toute éternité,

M'ont fait le mauvais tour de changer de côté.
Hein! Mes flacons entre eux font-ils donc la débauche,
Ou ne connais-je plus ma droite de ma gauche?

GIANNINA.

Mon père!...

MAÎTRE FERRARI.

Toi, fillette!... Eh bien! je te cherchais.
Tantôt, quand on aura fait grincer les archets
Et qu'enfin nous saurons à qui je te marie,
Je reçois à dîner toute la confrérie.
Viens donc m'aider à mettre, afin que je sois beau,
Ma perruque de fête et mon habit barbeau.
En manquant de tenue, un homme se dégrade.
Viens!

Il sort à droite, suivi de Giannina.

SCÈNE V.

FILIPPO, SANDRO.

SANDRO.

L'instant décisif approche.

FILIPPO.

Oui, camarade

SANDRO.

Ton violon est prêt?

FILIPPO.

Il l'est.

SANDRO.

Es-tu content?

FILIPPO.

Oui, bien sincèrement. Et toi?

SANDRO.

Moi! pas autant.

FILIPPO.

Tant pis. Dans la courtoise et fraternelle lutte,
Ce qui m'aurait le mieux consolé d'une chute,
C'eût été ton succès, à toi, mon compagnon.
Voyons! Sandro, veux-tu me donner la main?

SANDRO, *après un silence.*

Non!

Il sort brusquement.

SCÈNE VI.

FILIPPO, *seul.*

Un envieux!... Voilà que le chagrin commence!
Il souffre. Pardonnons. Mais, parbleu! c'est démence
De croire qu'à l'ami pauvre et déshérité,
Qui n'envia jamais sa force et sa beauté,
Un homme trouve un jour le plus mince mérite,
Sans que son amour-propre aussitôt s'en irrite.
Ce serait bien pourtant : être amis et rivaux.
Celui-là ne sait pas non plus ce que tu vaux,
O cœur plein de tendresse et que le monde isole!
Mais mon chef-d'œuvre est là qui de tout me console.
Pauvre cher violon! Je suis pareil à lui :
Instrument délicat dans un informe étui.

Il va prendre, dans une armoire, son violon qui est renfermé dans un étui rouge, et le pose sur la table à droite.

Viens! je veux te revoir encore, ô mon ouvrage,
Chère création sur qui j'eus le courage,
Moi, l'ouvrier débile et dévoré d'ennuis,

De passer au travail tant de jours et de nuits!
Viens! de ton sein profond va jaillir tout à l'heure
Le scherzo qui babille et le lento qui pleure.
Sur le monde tu vas répandre, ô mon ami,
Le sublime concert dans ton sein endormi.
Viens! je veux te revoir et te toucher encore!
Je n'éveillerai pas ton haleine sonore,
Mais je veux seulement voir mon regard miré
Une dernière fois dans ton beau bois doré;
Car il faut nous quitter pour ta gloire et la mienne.
Mais, dans ta vie, ami, noble ou bohémienne,
Que tu fasses danser le peuple des faubourgs
Ou que devant les grands du monde et dans les cours
Tu frémisses aux doigts des puissants virtuoses,
Moi qui, naïvement, crois à l'esprit des choses,
En te disant adieu je viens te supplier,
Noble et cher instrument, de ne pas oublier
Celui qui t'a donné tes beaux accents de flamme
Et le pauvre bossu qui t'a soufflé son âme!

Il remet le violon dans son étui.

Mais quel enfant je suis! Et puis, non, je me mens
A moi-même et j'étouffe en vain mes sentiments.
Pauvre fou! Ce n'est pas seulement pour la gloire

Que j'ai voulu sur tous gagner cette victoire
Et que sur ce travail mon effort s'obstina;
C'est pour elle, la douce et belle Giannina!
Car seule elle eut pitié de ma peine en ce monde,
Et lorsque mon enfance errante et vagabonde
S'arrêta sur le seuil de maître Ferrari,
Si bonne en m'accueillant, seule, elle n'a pas ri.
Non, ce muet amour de son ami d'enfance,
Giannina ne peut pas le prendre pour offense,
Ni m'en vouloir du grand désir que j'ai formé
D'être assez glorieux un jour pour être aimé.
Oh! certes, si j'obtiens le succès que j'espère,
Je ne m'armerai pas du serment de son père...
Mais peut-être... qui sait?... son cœur est libre encor...
Quand je lui donnerai la belle chaîne d'or,
Quand elle sentira que de ce corps si frêle
La flamme du génie a pu jaillir pour elle,
Elle est fille d'artiste, elle aura la grandeur,
En songeant au talent, d'oublier la laideur,
Et par tant de raisons son âme combattue
Pourrait bien... Oh! je fais un rêve qui me tue!

SCÈNE VII.

FILIPPO, GIANNINA.

GIANNINA, *entrant.*

Il est seul... Ah! je veux lui parler et savoir
Si Sandro peut encor conserver quelque espoir.

Haut.

Filippo!

FILIPPO, *sortant de sa rêverie.*

Dieu! C'est elle!

GIANNINA.

Il faut que je vous gronde,
Car seule j'ignorais ce que sait tout le monde,
Et ce n'est pas par vous que je l'ai même appris.

FILIPPO.

Quoi donc?

GIANNINA.

Que vous allez concourir pour le prix.

FILIPPO.

A vous il eût fallu d'abord que je l'apprisse,
C'est vrai. Mais quand j'ai su le singulier caprice
Du maître et le serment qu'il avait prononcé,
Pardon, signorina! mais je n'ai plus osé.

GIANNINA.

Oui! mais laissons cela. Mon vieux père qui m'aime
Ne voudra pas ainsi disposer de moi-même
Ni charger le hasard du soin de mon bonheur.
Quant à la chaîne d'or, quant au brevet d'honneur,
C'est différent, chacun a le droit d'y prétendre,
Et vous surtout, d'après ce que je viens d'apprendre.

FILIPPO.

Comment?

GIANNINA.

Mais vous avez construit un instrument
Qui, dit-on, doit avoir le prix, certainement.
Un chef-d'œuvre...

FILIPPO.

J'ai fait de mon mieux, je l'avoue;
Mais que dans le concours je triomphe ou j'échoue,

Qui donc, signorina, s'en préoccuperait?

GIANNINA.

Qui?... Mais bien des amis vous portent intérêt,
Vous l'ont même prouvé.

FILIPPO.

Pardon! je suis stupide.
On paraît méfiant quand on n'est que timide,
Et de tous mes secrets je vous dois la moitié.
Quand j'avais du chagrin, vous avez eu pitié;
Vous vous réjouirez d'un bonheur, s'il m'arrive.
Mais je suis devenu comme la sensitive,
Et quand on vient vers moi, d'un geste machinal
Je recule et je crois qu'on veut me faire mal.
Pardonnez!

GIANNINA.

S'il en est ainsi, je me retire.

FILIPPO.

Non! par grâce, restez! Non! je veux tout vous dire,
Car j'étais un ingrat et je vous offensais.
Sachez-le donc, je suis presque sûr du succès.
Je juge mon travail sans aucune indulgence,

Est-ce talent ou bien seulement bonne chance?
Je l'ignore, mais j'ai tout à fait réussi.

Montrant son violon.

Lorsque j'ai commencé mon œuvre que voici,
J'ai bien construit, avec tout le soin désirable,
La boîte en vieux sapin et le manche en érable,
Bref, j'ai fait de mon mieux... mais cela n'était rien ;
Les autres violons peuvent être aussi bien...
Non, voyez-vous ! mon coup de maître, ma merveille,
C'est que j'ai retrouvé, dans une heure de veille,
Le vernis d'autrefois, le secret envolé...

GIANNINA.

Quoi ! le fameux vernis des vieux maîtres?....

FILIPPO, *s'animant.*

Je l'ai.

Et je veux dès demain, en généreux émule,
A tous mes concurrents en donner la formule.
Allez ! j'ai comparé mon œuvre d'apprenti
Avec un violon de l'illustre Amati ;
C'était le même son. Cela tient du prodige!
Juste le même son, oui, le même, vous dis-je!
J'en suis sûr, et, pareil aux maîtres d'autrefois,

Je fais jaillir de ces quatre planches de bois
Une note profonde, immense, magistrale
Et sonore à remplir toute une cathédrale.

GIANNINA, *à part.*

Hélas! pauvre Sandro!

FILIPPO.

Depuis ce jour heureux,
Je cache mon bonheur ainsi qu'un amoureux.
Que j'aie ou non le prix, puisque mon œuvre est faite,
Que m'importe à présent? ma vie est une fête.
Je jouis, en avare et seul, de mon trésor.
Tous les matins, avant qu'il fasse jour encor,
Je traverse Crémone endormie et je gagne
Un endroit que je sais, là-bas, dans la campagne,
Avec mon violon caché sous mon manteau.
Là, je m'assieds, tout seul, au versant d'un coteau,
Dans le gazon trempé de rosée, et je rêve
Jusqu'à l'heure sublime où le soleil se lève.
Enfin, quand l'horizon s'emplit de diamants,
Lorsque s'annonce, avec de longs frémissements,
Autour de moi le grand réveil de la nature,
Lorsque l'herbe frissonne et que le bois murmure,

Et que des buissons verts par la nuit rajeunis
S'échappe le concert éblouissant des nids,
Je prends mon violon, joyeux, et j'improvise!
Ah! voyez-vous, c'est là la récompense exquise!
Et j'accompagne alors d'un archet triomphant
Tous ces bruits glorieux dans le soleil levant,
Ces longs soupirs du vent à travers la feuillée
Et ces gazouillements de volière éveillée.
Je joue avec ivresse, et l'instrument vainqueur
Que je sens tressaillir là, tout près de mon cœur,
Mêle à ces chants d'aurore où mon âme se noie
Un hymne merveilleux de jeunesse et de joie!

GIANNINA, *à part.*

Pauvre, pauvre Sandro!

Haut.

C'est si beau que cela?

FILIPPO, *mettant son violon à l'épaule.*

Écoutez seulement comme il donne le *la.*

GIANNINA.

Oh! jouez donc un air! Je voudrais mieux l'entendre.

FILIPPO, *à part.*

En me priant ainsi, sa voix est presque tendre.
Mon Dieu! pour mon succès ferait-elle des vœux?

Haut.

Vraiment, signorina, vous voulez?

GIANNINA.

Oui, je veux.

A part.

C'est l'unique moyen de savoir s'il se flatte
Ou s'il dit vrai.

FILIPPO.

Je prends, s'il vous plait, la sonate
En sol, de Corelli?

GIANNINA.

Tout ce que vous voudrez.

FILIPPO, *derrière le pupitre.*

Écoutez bien cela.

Scène muette. Filippo exécute les premières mesures d'un thème majestueux et grave sur son violon qui est d'une sonorité merveilleuse. Le visage de Giannina, qui l'écoute attentivement, ne tarde pas à exprimer

une admiration douloureuse; puis elle laisse tomber sa tête dans ses mains et fond en larmes. Filippo s'en aperçoit enfin et s'écrie :

Que vois-je? vous pleurez!
Ainsi je fais pleurer, moi qui faisais tant rire!
N'est-ce pas qu'on dirait une voix qui soupire?
Et n'est-ce pas que l'art est consolant et beau,
Puisque ce malheureux bossu, ce Filippo
Qu'ils accablaient tantôt de rires et de pierres,
A pu faire germer des pleurs sous vos paupières?
Oh! non, je ne suis plus le paria d'hier,
J'ai le droit de lever la tête et d'être fier :
Je vous ai fait pleurer! mais ceci me dispense,
Giannina, d'autre gloire et d'autre récompense,
Et nul prix ne serait pour moi plus précieux
Que les chers diamants qui tombent de vos yeux!

GIANNINA.

Arrêtez... Je ne puis vous tromper davantage.
Je comprends votre orgueil d'artiste et le partage
Comme j'ai partagé naguère vos douleurs;
Mais ce n'est pas cela qui fait couler mes pleurs.

FILIPPO.

Et qu'est-ce donc?

GIANNINA.

Je vais vous faire de la peine;
Mais vous aurez pitié de moi, j'en suis certaine,
Quand je vous aurai dit, mon bon, mon vieil ami,
Que j'avais un amour dans le cœur, que parmi
Les rivaux je rêvais le succès pour un autre...
Et que tout mon bonheur est détruit par le vôtre.

FILIPPO.

Ah!

GIANNINA.

C'est qu'il ne faut pas en être trop fâché,
Voyons!... j'ignorais tout, vous m'aviez tout caché.
Je vous croyais encore un ouvrier novice;
C'était tout naturel, après tout, que je fisse
Des souhaits de bonheur pour l'homme que j'aimais.
Si j'avais su la chose, ah! je vous le promets,
Je ne me serais pas sans effort décidée
Entre vous deux; j'aurais accepté cette idée
Que vous pouviez avoir plus de talent que lui,
Enfin, je n'aurais pas pleuré comme aujourd'hui

FILIPPO, *désignant la porte par où est sorti Sandro.*

Vous aimez?

GIANNINA, *à voix basse.*

Oui !

FILIPPO.

Sandro ?

GIANNINA.

Voyez ! je vous confie
Sans hésitation le secret de ma vie...
Il nourrissait aussi l'espoir de réussir,
Et c'était, j'en conviens, mon plus ardent désir ;
Mais maintenant, après ce que je viens d'entendre,
Je vois bien qu'à ce prix il ne doit plus prétendre,
A ce prix qui servait notre amour mutuel.
Perdre un si cher espoir, n'est-ce pas, c'est cruel ?
Oh ! mon chagrin n'a pas d'amertume ; au contraire,
Car c'est mon compagnon d'enfance, c'est mon frère
Qui doit avoir ce prix et qui l'a mérité...
Mais c'est plus fort que moi... Pardon !...

Elle pleure abondamment.

FILIPPO.

En vérité,
Je souffre autant que vous, et je vous en supplie...

GIANNINA, *avec un effort.*

Oh! oui, c'est mal, je suis bien injuste... j'oublie
Votre infortune, à vous, et je ne songe pas
Que, malade et chétif, vous n'avez ici-bas,
Pauvre ami, que votre art, qui du moins vous console
C'est fini. Je n'ai plus de chagrin. J'étais folle.
C'est bien ainsi : l'amour à lui, la gloire à vous.
Mon cher Sandro sera quand même mon époux.
Et vous êtes un grand artiste que j'admire,
Et je vous aime bien, et je veux vous sourire.

Elle lui prend les mains.

Et je ne pleure plus... je le veux, je le doi...
Vous voyez, je souris...

Éclatant en sanglots.

Mais c'est plus fort que moi!

Elle sort.

SCÈNE VIII.

FILIPPO, *seul, après un instant de méditation douloureuse.*

Eh bien, quoi? Tout est dit... c'est un autre qu'elle aime.
Et voilà d'un seul mot résolu le problème

De mon bonheur... Un autre !... Oui, ce jeune ouvrier...
Pourquoi pas, après tout ? Vas-tu te récrier,
L'accuser d'injustice et t'indigner contre elle ?
Mais, malheureux, la chose est toute naturelle.
A son âge, un amant, comment le rêve-t-on ?
Pareil à ce jeune homme ; et toi, triste avorton,
Qui fais sur ton chemin rire la populace,
Tu ne t'es donc jamais regardé dans la glace ?
Et je n'ai rien vu, rien ! Aveugle ! Aveugle et fou !
Allons ! va te cacher, bossu, dans quelque trou !
Elle aime ce Sandro ! Qu'ils soient heureux ensemble !
Toi, va-t'en, souffre et meurs ! Oh ! quel vide ! Il me semble
Que quelque chose en moi s'est éteint pour toujours.
A quoi bon, maintenant, prendre part au concours ?
A quoi bon, maintenant, ce triomphe illusoire ?
Qu'en ferais-tu, rêveur, qui ne voulais la gloire,
Hélas ! que pour lui plaire et t'en voir admirer,
Et qui n'as réussi qu'à la faire pleurer ?
Je ne concourrai pas. — Ce Sandro, dans la ville,
Est, je pense, après moi, l'homme le plus habile.
Qu'il ait le prix, afin qu'elle ne pleure plus !

Prenant son violon.

Et toi pour qui j'ai fait tant d'efforts superflus,

Inutile travail qu'à présent je méprise,
Ainsi que mon espoir, il faut que je te brise.

S'arrêtant.

Mais quelle idée !... Oh ! Dieu ! comme mon cœur est pris !
Si quelque autre ouvrier allait avoir le prix?
S'il l'épousait ?... C'est trop l'aimer ! C'est ridicule !...
Non ! C'est le dévouement qui s'offre, et je recule !
Car ces deux instruments sont tout pareils ; je puis
Renoncer à mon œuvre en les changeant d'étuis.
Ce Sandro n'a pas l'âme assez musicienne
Pour distinguer d'abord mon œuvre de la sienne,
Lorsque l'on essaiera les instruments là-bas...
Je lui dirai plus tard... On ne rouvrira pas
Ces boîtes : on les porte au jury tout à l'heure...
Tant pis ! Je ne veux plus que la pauvre enfant pleure ;
Et toi, mon violon, tu ne dois plus périr,
Puisque tu peux encor l'empêcher de souffrir !
Courage ! Rendons-lui ce suprême service.

Il ouvre les deux étuis, met le violon de Sandro dans l'étui rouge ; puis, au moment de déposer le sien dans l'étui noir :

C'est pourtant un cruel et rude sacrifice !
Je n'aurais cru jamais — ô faibles cœurs humains ! —

Qu'on pût tenir autant au travail de ses mains,
Et que l'âme de feu d'un artiste eût en elle
Ce foyer de tendresse émue et paternelle.
Je t'aimais bien, ô cher ouvrage que je fis !
Adieu donc pour toujours, mon chef-d'œuvre, mon fils !
Je puis me pardonner ma faiblesse dernière,
Car dans ce coffre étroit et noir comme une bière,
Je crois, en te posant, tant j'ai le cœur en deuil !
Que c'est mon enfant mort que je couche au cercueil !

Il referme brusquement l'étui ; puis, d'une voix sourde :

C'est fait !

SCÈNE IX.

FILIPPO, MAITRE FERRARI, SANDRO.

MAÎTRE FERRARI, *entrant au fond.*

Allons ! Sandro... Filippo... l'heure approche,
Et vous n'êtes pas prêts encor !... Quadruple croche !

SANDRO, *entrant à droite.*

Si fait, patron !

FILIPPO, *désignant les deux étuis.*

Voici nos envois préparés.

MAÎTRE FERRARI.

J'espère, mes enfants, que vous triompherez,
L'un ou l'autre. Je suis un maître, et les profanes
Peuvent sur leurs crincrins user des colophanes !...
Le prix sera pour nous. — Je viens de faire un tour
Dans la ville, et partout s'annonce le grand jour.
Les gens endimanchés vont voir en ribambelle
S'assembler le jury ; le maître de chapelle
Déjà siège au fauteuil, et son noble profil
Se voit de loin, poudré comme un pommier d'avril.
Il circule dans l'air un souffle mélodique;
Dans la rue, on respire, on sent de la musique.
Par la flûte d'Euterpe et le luth d'Apollon !
A chaque carrefour s'accorde un violon.
Dans tous les pignons noirs, dans toutes les tourelles,
On entend doucement gémir les chanterelles ;
Et Crémone, où grandit un confus crescendo,
Semble un orchestre avant le lever du rideau !

SANDRO.

Ainsi, maître, il est temps de partir ?

MAÎTRE FERRARI.

Certe, en route!

SANDRO.

Me suis-tu, Filippo?

FILIPPO.

Non, camarade. Écoute...
Partout où je me montre, on se moque de moi,
Et tu m'obligerais d'emporter mon envoi
Avec le tien. Agis en loyal adversaire,
Car tantôt, n'est-ce pas? tu n'étais pas sincère.
D'ailleurs, l'hôtel de ville est à deux pas d'ici.

Sandro prend, en détournant la tête, la main que lui tend Filippo.

Allons! Sandro, rends-moi ce service!

SANDRO.

Oui.

FILIPPO.

Merci!

Sandro sort, emportant les deux violons dans leurs étuis.

SCÈNE X.

FILIPPO, MAITRE FERRARI.

FILIPPO, *à part.*

Le sacrifice est fait. Ah ! qu'il faut de courage !...

Haut, à maître Ferrari.

Vous n'allez donc pas voir couronner son ouvrage?

MAÎTRE FERRARI.

Si, je pars. Mais Sandro n'a pas le prix encor,
Et toi-même, tu peux gagner la chaîne d'or.
As-tu moins de talent et moins d'intelligence
Que lui ?...

FILIPPO.

Non, vous savez, moi, je n'ai pas de chance.

MAÎTRE FERRARI.

Tu doutes trop de toi, sans te le reprocher.
Pour n'être pas, sans doute, aussi droit qu'un clocher,
Tu n'es pas un moins bon luthier, et, par la messe !

Si le prix est pour toi, je tiendrai ma promesse,
Et je te choisirai pour gendre et successeur.

FILIPPO.

Maître!...

MAÎTRE FERRARI.

Laisse-moi donc, je suis fin connaisseur,
Et tu ferais, je crois, un homme de ménage.
Tiens ! lorsque j'ai pris femme, ayant deux fois ton âge,
Et qu'en cet atelier je me suis établi,
Vraiment, je n'étais pas non plus joli, joli...
Pas mal, mais comme on dit, la beauté chiffonnée.
Ma femme — elle touchait à sa vingtième année —
Était assez coquette, et c'était dangereux.
Bien des jeunes seigneurs s'en montraient amoureux ;
Ils poussaient par ici toutes leurs promenades
Et, le soir, lui venaient donner des sérénades.
Mais admire à présent à quel point le hasard
Sauvegarde l'honneur des hommes de notre art.
A tous ces beaux messieurs aux manières câlines
Je vendais dans le jour de bonnes mandolines,
Et la nuit, bien couché, je devinais, au son
De l'instrument, celui qui donnait la chanson,
De sorte que, paisible et sans peine importune,

J'ai surveillé ma femme et j'ai fait ma fortune.
Mais, diable ! il ne faut pas oublier le concours !...
Ma canne !... je dois être en retard, et j'y cours.

Il sort à droite.

SCÈNE XI.

FILIPPO, *puis* GIANNINA.

FILIPPO.

Il me tarde déjà que tout se réalise.

Apercevant Giannina qui entre au fond, portant une mantille et tenant à la main un livre de prières.

Elle !... Encor !...

GIANNINA.

Filippo, je reviens de l'église.
J'allais — pardon, j'ai tant de chagrin dans le cœur ! —
Prier pour que Sandro, malgré tout, fût vainqueur ;
Mais, en m'agenouillant devant sainte Cécile,
Voyez-vous ! j'ai senti comme il est difficile
De demander jamais rien d'injuste au bon Dieu.
Et quoi qu'il arrivât, mon ami, j'ai fait vœu

Pour vous et pour toujours de demeurer la même.
Au revoir !... A bientôt !...

Elle traverse la scène et sort à droite.

SCÈNE XII.

FILIPPO *seul.*

Hélas ! comme elle l'aime !
Et si j'avais été tel que lui, fort et beau,
Comme elle m'eût aimé !

SCÈNE XIII.

FILIPPO, SANDRO.

SANDRO, *entrant précipitamment par le fond, dans le plus grand trouble.*

Filippo ! Filippo !

FILIPPO.

Quoi ! des pleurs dans tes yeux ! ta figure blêmie !
Que t'arrive-t-il donc ?

SANDRO.

J'ai fait une infamie,
Je suis un scélérat... Pardon !... Pardon !... Pardon !

FILIPPO.

Qui ? Moi, te pardonner, mon ami ? Eh quoi donc ?

SANDRO.

Vois-tu ! je l'aimais trop.. j'avais l'âme obsédée !...
Et je ne pouvais pas me faire à cette idée
Qu'un rival, quel qu'il fût, pût me vaincre à ses yeux.
Je suis un misérable, un lâche, un envieux...
Lorsque j'eus ton chef-d'œuvre en mes mains, c'est infâme !
Mais la tentation se glissa dans mon âme ;
J'avais le cœur perdu de rage et de douleur,
J'ai cédé !... Près d'ici, tremblant comme un voleur,
Sous l'ombre d'un portail des ruelles étroites,
Filippo, j'ai changé nos violons de boîtes !

FILIPPO.

Toi ?

SANDRO.

Je les ai portés devant les juges, puis,
Au moment où l'expert ouvrait les deux étuis,

Ah ! je n'ai pas pu voir cela.. j'ai pris la fuite.
Venge-toi ! Devant tous dévoile ma conduite !
Mais qu'elle n'en soit pas, par pitié, le témoin !
Je t'écrirai l'aveu du crime, et puis bien loin
Je m'en irai mourir, car la honte est mortelle...
Mais ne m'oblige pas à rougir devant elle !

Il tombe à genoux.

FILIPPO.

Non, Sandro, je n'ai pas besoin de me venger.
Ton propre châtiment, tu viens de t'en charger.

SANDRO.

Que dis-tu ?

FILIPPO.

Cette gloire, à mon chef-d'œuvre due,
Je te l'avais cédée, et tu me l'as rendue.

SANDRO.

Comment ?

FILIPPO.

Ces instruments, que ta main échangea,
Moi-même je les ai changés d'étuis déjà.



SANDRO

Qu'entends-je ! mon remords n'ose comprendre encore !
Pourquoi l'avais-tu fait ?

FILIPPO.

Parce que je l'adore,
Et parce que c'est toi que l'enfant préférait ;
Et si j'ai le cœur plein d'un douloureux regret,
Si de ton action je te cherche querelle,
C'est qu'elle anéantit ce que j'ai fait pour elle.

SANDRO, *se relevant.*

Non, j'ai commis un crime, et je m'en veux punir.
Dis un mot, et je pars pour ne plus revenir.
Si Giannina m'oublie.. eh bien ! je me résigne...
Tu t'en feras aimer, car toi seul en es digne...
Je pars .. je dois partir...

Tumulte au dehors.

FILIPPO.

Non. Reste. Obéis-moi !

SCÈNE XIV.

TOUS.

Maître Ferrari entre au fond et lève les bras au ciel en apercevant Filippo. Il est suivi de toute la corporation des luthiers et de deux pages aux couleurs de la ville, portant, l'un la chaîne d'or du podestat sur un coussin, l'autre le violon de Filippo orné de rubans et de fleurs. — Giannina paraît sur le seuil de la porte de droite.

Vivat !

MAITRE FERRARI, *à Filippo.*

Viens dans mes bras ! Je te proclame roi
Du métier, lauréat et maître ès lutherie ;
Et sur-le-champ, devant toute la confrérie,
Je vais d'abord tenir ma promesse au vainqueur.
Donc, mon associé, mon gendre, sur mon cœur !...
Mais avant tout... voilà que je me le rappelle...

Prenant la chaîne, et s'avançant vers Filippo

La chaîne d'or. .

FILIPPO, *la lui prenant des mains et allant la mettre au cou de Giannina.*

Je l'offre à Giannina la belle,

En la priant d'en faire un bijou favori
Quand mon ami Sandro deviendra son mari.

GIANNINA.

Bon Filippo !

SANDRO, *à voix basse, à Filippo.*

Mon noble ami, mon frère !

MAITRE FERRARI.

Halte !
Tu n'as point fait tes vœux de chevalier de Malte,
Et tu peux l'épouser...

FILIPPO.

Non, mon bon maître, non.
Je veux aller au loin porter votre renom,
Et dès demain je pars pour mon tour d'Italie.
Voyez-vous ! j'avais fait un rêve.. une folie !...
Et ce qui pouvait être enfin n'a pas été.
Oui, je pars, trop heureux si je suis regretté
Et suivi du regard comme les hirondelles...
Je ne demande pas de souvenirs fidèles,
Seulement un regret !. . c'est plus que je ne vaux.

Attirant vers lui Sandro et Giannina.

Et lorsque l'atelier reprendra ses travaux

Et qu'à notre établi, près de ta bien-aimée,
Compagnon, tu feras ta tâche accoutumée,
Si quelque corde, ainsi qu'il arrive parfois,
Avec un son plaintif se brise entre tes doigts,
Songez tous deux, songez qu'en cet adieu suprême
Je sens mon pauvre cœur qui se brise de même!...
Je sais, mes bons amis, que vous n'y pouvez rien...
Mais n'oubliez jamais que je vous aimais bien!

MAITRE FERRARI.

Ingrat! mais tu veux donc que ma maison périsse?

FILIPPO.

Je vous laisse Sandro.

MAITRE FERRARI.

Quel étrange caprice!
Tu plantes là bonheur, fortune, et cœtera...
Que gardes-tu?

FILIPPO, *saisissant son violon.*

Ceci,

A part.

qui me consolera.



LA GUERRE

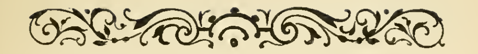
DE CENT ANS

DRAME EN CINQ ACTES

AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

EN VERS

En collaboration avec M. ARMAND D'ARTOIS.



PRÉFACE



N 1872, au lendemain de la guerre, deux poètes amis avaient pensé qu'il pouvait être salutaire d'évoquer sur la scène française, avec le souvenir des désastres anciens, le spectacle des héroïques efforts tentés par nos aïeux pour les réparer et pour reconstituer la patrie; et ils ont écrit ce drame, dont l'action se déroule, en effet, au milieu d'une des plus redoutables crises que la France ait traversées.

Des motifs, sans intérêt pour le lecteur, se sont opposés à la représentation de La Guerre de cent Ans.

Aujourd'hui, après avoir remanié leur œuvre, longtemps abandonnée, et lui avoir restitué certains développements pittoresques que le théâtre

n'eût point admis, les auteurs se décident à la publier.

Depuis quatre ans, le sentiment guerrier de la nation, si énergiquement vivace à cette époque, a cessé peu à peu de se manifester. Il n'appartient pas à de simples artistes de juger ce revirement de l'opinion et d'en apprécier les causes; il leur est cependant permis de constater que ce besoin de paix si naturel — et qu'ils partagent eux-mêmes — s'exprime, à l'heure présente et d'une façon générale, avec une pénible exagération.

Sans donner à leur drame plus d'importance qu'il n'en mérite, ils le livrent au public, curieux de savoir quelle émotion peut encore éveiller en lui le cri de colère et de douleur patriotiques qui grondait alors dans toutes les poitrines, et dont ces vers ne sont qu'un écho.

F. C. ET A. D'A.

Novembre 1877.





PERSONNAGES DU PROLOGUE

1356

ENGUERRAND, COMTE DE MAUNY, 50 ans.
OLIVIER DE MAUNY, son fils aîné, 22 ans.
ALAIN DE MAUNY, son fils cadet, enfant de 12 ans.
HUON DE MAUNY, 16 ans, | ses autres fils (personnages muets)
PHILIPPE DE MAUNY, 15 ans, |
JACQUES DE MAUNY, 14 ans, |
HUGUES, vieil écuyer.
DOM BERTRAM, chapelain.
UN PAYSAN.
UN GUETTEUR.
UN VARLET.
HERMENGARDE, COMTESSE DE MAUNY, 45 ans.
URGANDE, jeune femme.

VARLETS, PAGES, HOMMES D'ARMES, VASSAUX.

PERSONNAGES DE LA PIECE

1364

CHARLES V, roi de France, 28 ans.
BERTRAND DU GUESCLIN, 50 ans environ.
OLIVIER, COMTE DE MAUNY, 30 ans.
ALAIN, son frère cadet, 20 ans.
LORD JOHN CHANDOS, gouverneur de Guyenne.
LE BATARD DE MAREUIL.
LE SPECTRE D'ENGUERRAND DE MAUNY.
LE CONNÊTABLE ROBERT DE FIENNES.
LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.
LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.
BAUDOIN DE HANNEQUIN, grand maître des arbalétriers.
LOUIS DE CHALON, comte d'Auxerre.
THOMAS DE PISAN, alchimiste du roi.
RICQUET, fou du roi.
LE HÉRAUT DE FRANCE.
UN CAPITAINE ANGLAIS.
JACKSON, archer anglais.
PATRICK, goujat irlandais.
LE SERGENT BARDOLPH.
UN ARCHER ANGLAIS.

UNE SENTINELLE ÉCOSSAISE.
THIBAUT, vassal de Mauny.
UN QUARTENIER.
UN VIEUX PAYSAN.
UN BOURGEOIS GRAS.
UN BOURGEOIS MAIGRE.
UN PAGE DE MAUNY.
LES TROIS SPECTRES DE HUON, JACQUES ET PHILIPPE DE MAUNY (personnages muets).
CLOTILDE, dame de Mareuil, 22 ans.
UNE JEUNE FILLE, vassale de Mauny.
UNE FEMME, vassale d'Hartecelle.
LIÉNARDE, MARGOT, ribaudes.

GENTILSHOMMES ET HOMMES D'ARMES FRANÇAIS ET ANGLAIS. — VASSAUX ET VASSALES DE MAUNY. — BOURGEOIS ET VASSAUX D'HARTECELLE. — RIBAUDES. — PAGES. — VARLETS, ETC., ETC.

PERSONNAGES DE L'EPILOGUE

1380

BERTRAND DU GUESCLIN.

OLIVIER DE MAUNY.

ALAIN, son fils, page de Du Guesclin.

LE DUC D'ANJOU, frère du roi.

LE GOUVERNEUR ANGLAIS du château de Randon.

UN MÉDECIN.

GENTILSHOMMES ET SOLDATS ANGLAIS ET FRANÇAIS.





LA GUERRE DE CENT ANS

PROLOGUE

LE VAINCU DE POITIERS.

18 septembre 1356.

Une salle basse du château de Mauny, en Poitou. Architecture du style roman; plein cintre; piliers lourds et massifs. Un jour sombre pénètre par des fenêtres très étroites. — Au fond, une grande porte ronde à deux battants, fermée. — Sur les côtés, deux portes du même style, plus petites, ouvertes. — A gauche, une vaste et haute cheminée, avec un grand feu de bois. — Auprès de la cheminée, un large fauteuil de chêne sculpté, surmonté d'un écusson aux armes de Mauny. L'écusson de Mauny, timbré de la couronne comtale, aux neuf perles, et supporté par deux lions passants, porte de chêne au naturel sur champ d'or. — Au premier plan, presque au centre de la scène, un banc de bois à dos-

sier avec coussins armoriés. — Des trophées d'armes et de chasse ornent les murailles. — Escabeaux, crédences, dressoirs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE HERMENGARDE DE MAUNY, *femme d'une quarantaine d'années, est assise au coin du feu, dans le grand fauteuil, et file son rouet avec gravité. Sur le banc, au premier plan,* HUGUES, *vieil homme aux longs cheveux blancs, qui paraît avoir quatre-vingts ans, est assis dans l'attitude d'un conteur. — Autour de lui sont groupés les quatre derniers nés de la famille,* HUON, JACQUES, PHILIPPE *et* ALAIN DE MAUNY, *qui l'écoutent avidement. Le plus grand a seize ans environ; Alain, le plus petit, âgé de dix ou douze ans, est entre les genoux du vieillard. Au second plan,* DOM BERTRAM, *le chapelain, se promène lentement de long en large, et lit dans son livre d'heures.*

HUGUES, *continuant son récit.*

Quand les piquiers flamands, quand les archers génois,
Quand tous les hauts barons, fameux dans les tournois,
D'Harcourt et d'Alençon, ces rivaux magnanimes,
L'archevêque de Sens et l'évêque de Nîmes,
Flandres, Nevers, Beaujeu, le sire de Thouars,

Près de qui les plus fiers paraissaient des couards,
Paul, prieur de Conflans et d'Alep en Syrie,
Lorsque les gens de pied et la chevalerie
Furent anéantis, le roi de France, alors
Philippe six, sous qui trois chevaux étaient morts,
De ce charnier sanglant mesurant l'étendue,
Hurla, tordant ses mains : « La bataille est perdue ! »

LES QUATRE ENFANTS.

Ah !

HUGUES.

Pâle, rassemblant son fougueux palefroi
Et brandissant l'épée aux fleurs de lys, le roi
Voulait mourir ; mais Jean de Haynault, le bon comte,
Arrêta son cheval, et lui dit : « Tenez compte
Que nombre de vaillants sont demeurés ici,
Et que c'est bien assez ; que du jour de Crécy
La France gardera l'éternelle rancune...
Vivez pour la venger, vous êtes sa fortune ! »
Philippe tourna bride ; et tout était fini.

ALAIN.

Et mon père ?

HUGUES.

Messire Enguerrand de Mauny

Se trouvait parmi ceux du roi Jean de Bohême.
J'étais son écuyer, et je me souviens même
Qu'au matin nous avions communié tous deux.
Vers la fin du combat, — j'étais à côté d'eux
Et je puis raconter tout ce qu'a fait mon maître, —
Jean de Bohême, aveugle, et blanc comme un ancêtre,
Requit le seigneur comte et son autre servant,
Ingomar le Bancal, d'entraîner en avant
Sa jument du Danube à la robe jaspée,
Afin qu'il pût férir encore un coup d'épée ;
Et, comme un vieux faucon entre deux tiercelets,
Ces trois hommes unis coururent aux Anglais.
Je les trouvai, la nuit, sur le champ de bataille,
Couchés tous trois; et seul, bien qu'une large entaille
Ouvrît son front, reçue en brave, par devant,
Enguerrand de Mauny fut relevé vivant.
Il guérit, puis au roi s'en alla rendre hommage.

ALAIN, *avidement.*

Après ?

HUGUES.

Après ! c'est tout.

ALAIN.

C'est tout ! Ah ! c'est dommage.

HUGUES.

Mais, mon jeune seigneur, c'est bien toujours ainsi
Que je vous ai conté l'affaire de Crécy.

ALAIN, *un peu désappointé.*

C'est vrai.

Vers la fin du récit, la Comtesse a laissé sa quenouille et a écouté avec attention, puis elle s'est levée et approchée du groupe formé par Hugues et les enfants.

LA COMTESSE.

Très bien parlé, mon vieil Hugues ! L'histoire
Est bonne à répéter. Grave dans la mémoire
De ces enfants, grandis aux heures de danger,
Le récit des malheurs qu'ils auront à venger.

HUGUES, *debout.*

Peut-être qu'aujourd'hui, dame, le roi de France
Les répare ?

LA COMTESSE.

Peut-être !... et c'est notre espérance,
Mais c'est ma crainte encor ; car mon noble Enguerrand,
Qui du choc de Crécy s'est relevé si grand,
Et votre aîné, mes fils, sont, à l'heure où nous sommes,

Aux côtés du roi Jean de France avec leurs hommes.
Hier ils s'en sont allés, du côté du levant,
Dès le matin, le cœur joyeux, bannière au vent,
Trois de front et formant une colonne étroite,
Vêtus de fer de pied en cap, la lance droite,
Fermes sur leurs chevaux bardés de fer comme eux;
Et l'aurore de pourpre, à l'horizon brumeux,
Jetait une lueur fauve sur chaque armure.
Par la route poudreuse, avec un lourd murmure,
Ils sont partis; et moi, du sommet de la tour,
Longtemps je les suivis des yeux jusqu'au détour
Du chemin qui les mène aux glorieux voyages.
Tout à coup le soleil, déchirant les nuages,
Sur les casques, sur les lances, sur le drapeau,
Darda ses traits de flamme, et rien n'était plus beau
Que cette hydre d'acier, rampant vers les batailles,
Dont le midi faisait resplendir les écailles.
— Ah! de tous ces amis partis pour les combats,
Combien de braves gens qui ne reviendront pas!
Qui sait? Ni mon mari, ni mon aîné, peut-être!

HUGUES, *avec colère.*

Enfer! ne plus pouvoir accompagner mon maître!
Être vieux, bon à rien!

ALAIN, *à sa mère.*

Mon grand frère Olivier,
Mère, est bien heureux!

HUGUES.

Oui. Plus d'un doit l'envier,
Messire Alain. Pour lui, c'est la grande journée!
Car il a l'heur d'avoir son épée étrennée,
Et de combattre, encore enfant, comme un barbon,
Sous les yeux de son père et du roi Jean le Bon.

LA COMTESSE.

Ah! qu'il avait bon air, mon fils, sous la cuirasse!
Je pressens qu'il sera la gloire de sa race.
Mais que Dieu, de sa tête écartant le péril,
Me le ramène sain et sauf!

LE CHAPELAIN, *s'approchant du groupe, avec onction.*

Ainsi soit-il!
Mais, depuis ce matin, après la sainte messe,
Selon votre désir et selon ma promesse,
Dans leurs flambeaux d'argent brûlent, devant l'autel,
Dix cierges en l'honneur de monsieur saint Michel

Archange et pourfendeur de Satan. Ainsi, dame,
Vous pouvez éloigner tout souci de votre âme,
Et messire Olivier est sous l'aile de Dieu.
D'ailleurs, ce qui devra contribuer un peu
A vous donner espoir dans une issue heureuse,
C'est que notre excellente armée est plus nombreuse
Que celle des Anglais et que, devant Poitiers,
Autour du roi, qui vient d'y prendre ses quartiers,
Sont rangés les meilleurs parmi ceux qu'on redoute.

LA COMTESSE.

Certes, notre noblesse est là, pour périr toute
Ou pour vaincre et chasser, jusqu'au dernier des leurs,
Ces Anglais dont l'orgueil grandit par nos malheurs.
Mais la victoire, hélas! que la France souhaite,
Peut me coûter autant, à moi, que la défaite.
Ah! que de deuils ce soir! N'importe, faible cœur,
Mieux vaudrait tous les miens morts que l'Anglais vainqueur
Mais à présent tout est décidé par la guerre.

La nuit est tombée peu à peu. Des pages apportent des flambeaux.

La nuit! Ah! cette nuit, je ne dormirai guère.

LE CHAPELAIN.

Nous prierons tous, madame.

LA COMTESSE.

Il se fait tard, mes fils.
Dom Bertram, menez-les aux pieds du crucifix,
Et faites-les prier pour la France, leur père
Et le roi.

Les enfants viennent l'un après l'autre mettre un genou en terre devant leur mère, qui leur donne sa main à baiser. Quand vient le tour d'Alain, le plus petit, elle l'embrasse.

Bonne nuit, mes chers enfants!

Le chapelain et les quatre enfants sortent.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, HUGUES.

HUGUES, *se promenant avec agitation.*

J'espère
Qu'on n'a pas oublié les fautes de Crécy,
Qu'on est sûr du terrain, et que, cette fois-ci,
Dans leur fuite ce tas de ribauds et de drôles
Vont sentir nos chevaux leur souffler aux épaules.
Taillez, mort-Dieu! taillez!... Et ne pas être là!

LA COMTESSE, *assise.*

Oh! mon cœur jamais plus qu'aujourd'hui ne trembla
Notre temps est terrible, et la guerre cruelle.

HUGUES.

Courage, compagnons! Tue! A Mons-en-Puelle,
J'éventrai deux Wallons qui demandaient quartier;
Et ceux-là n'étaient pas des Anglais.... Un routier
Comme moi ne pas voir une pareille fête!

LA COMTESSE.

Hugue, a-t-on fait monter un guetteur sur le faîte
De la plus haute tour?

HUGUES.

Oui, mais il fait bien noir:
Avant le clair de lune, il ne pourra rien voir;
Et le temps est couvert.

LA COMTESSE.

Oh! l'attente! l'attente!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, HUGUES, UN PAYSAN
amené par des varlets.

LA COMTESSE.

Que veut cet homme?

UN VARLET.

Il dit que vous serez contente,
Dame! il a du nouveau, car on prétend là-bas
Que les Anglais...

HUGUES, *vivement, au paysan.*

On les a battus, n'est ce pas?

LA COMTESSE, *au paysan intimidé.*

Parle donc, mon ami, parle!

LE PAYSAN.

Très noble dame,
Je ne sais rien, je n'ai rien vu. Pourtant ma femme
La Mahaut, qui revient du marché, ce matin

A rencontré — mais rien n'est encore certain ! —
Notre révérend père Ignace sur sa mule.
Il a dit à Mahaut... Mais, dame, j'ai scrupule...
Car ce n'est qu'un bruit vague...

HUGUES, *impatienté.*

Ah ! le bavard maudit!

LA COMTESSE, *au paysan.*

Oui, ne te trouble pas.

LE PAYSAN.

Eh bien, dame ! il a dit
— Mais le moine non plus n'a rien vu par lui-même —
Que les Anglais étaient vaincus, qu'un stratagème
Des nôtres les avait rejetés dans le Clain,
Qu'ils étaient tous noyés, et qu'auprès du moulin
Des cadavres étaient arrêtés par la herse...
Mahaut vient de rentrer, j'ai pris par la traverse,
Et je suis accouru bien vite... Ah! j'oubliais
Que le moine avait bu quelque peu.

HUGUES, *furieux.*

Grand niais !

Que nous importe!

LE PAYSAN.

Enfin, voilà toute l'histoire.

LA COMTESSE.

Bien, merci.

Aux varlets.

Qu'on lui donne un coup de vin !

Le paysan sort avec un des varlets.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, HUGUES, VARLETS.

HUGUES, *fou de joie.*

Victoire !
Victoire ! Les nouveaux valent les anciens.
Qu'est-ce que j'avais dit ? Noyés comme des chiens !
A l'eau, le Prince Noir ! A l'eau, Chandos !

LA COMTESSE.

Mon brave,
Ta joie est bien hâtive, et le moment est grave.
Qui sait si la nouvelle est sûre ?

SCÈNE V.

LA COMTESSE, HUGUES, LE GUETTEUR, VARLETS.

LA COMTESSE, *au guetteur.*

Qu'est-ce encor?

LE GUETTEUR.

Noble dame, on entend au loin le son du cor
Et comme un bruit confus de cavaliers en fuite.

HUGUES.

Ils se sauvent, pardieu! Tayaut! à la poursuite!

LA COMTESSE.

Mais peut-on distinguer?...

LE GUETTEUR.

Rien, madame. Le temps
Est trop sombre.

LA COMTESSE.

Dieu soit avec nos combattants.

Et que son assistance à notre espoir réponde!

Au guetteur.

Toi, retourne au donjon, vite!

Un instant après le guetteur, Urgande, jeune femme en haillons, les cheveux épars, les yeux égarés, est entrée et est venue s'asseoir au coin du feu, sur un escabeau. — Le guetteur sort.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, HUGUES, URGANDE, VARLETS.

LA COMTESSE, *apercevant Urgande, avec ennui.*

La vagabonde!

HUGUES, *fâché.*

Urgande! Que nous veut cet oiseau de malheur?

LA COMTESSE, *à Hugues.*

Paix! les fous sont sacrés.

URGANDE, *comme à elle-même.*

Ah! la bonne chaleur!...

Et plus d'un aura froid, cette nuit, dans la plaine,
Froid pour toujours!... Hier, ils chantaient à voix pleine,
Ils buvaient, ils forçaient les filles... Aujourd'hui,
Tous ceux qui n'auront pas la honte d'avoir fui,
— Noble ou vilain, soldat de race ou de fortune, —
Dorment sous le regard glacial de la lune.

LA COMTESSE, *à Hugues.*

Que dit-elle donc?

HUGUES.

Bah! ça n'a pas sa raison.
Depuis que les Anglais ont brûlé sa maison
Et massacré son homme, elle est folle.

LA COMTESSE, *à Urgande, avec douceur.*

Ma bonne,
Tu parles de fuyards. Qui donc a fui?

URGANDE, *avec égarement.*

Personne...
Que m'importe?... J'ai vu des morts et des blessés;
Mais étaient-ils Anglais ou Français? Je ne sais.
On a tué beaucoup, beaucoup de gens de guerre..
Tant mieux! car ils m'ont fait assez de mal naguère.

Elle tombe dans une profonde rêverie, puis chante à demi-voix, sur un rythme monotone.

J'ai cherché dans la lande verte
La fleur qui fait aimer toujours,
Comme la maison est déserte!
Où sont donc allés mes amours?

LA COMTESSE.

Qu'elle est triste, ce soir!... Parmi les gens d'ici,
Hugues, ne dit-on pas qu'elle est voyante?

HUGUES.

Si.
Et parce qu'elle va cueillir dans les clairières
Des simples, en disant de bizarres prières,
Qu'elle guérit la lèpre et le mal des ardents,
On la croit fée.

LA COMTESSE, *à Urgande qui regarde le feu.*

Eh bien! que vois-tu là dedans,
Urgande? Que lis-tu dans l'âtre qui flamboie?

URGANDE, *lentement.*

J'y vois beaucoup de peine, après beaucoup de joie...
Je vois un chêne... un chêne avec cinq rameaux verts.

LA COMTESSE, *inquiète.*

Les armes de Mauny !

URGANDE.

Déjà trois cents hivers
Ont fait croître sa tête et durcir son écorce.
C'est un arbre géant, plein de sève et de force.
Il est farouche et noir ; mais l'oiseau le bénit,
Car il peut, en avril, y suspendre son nid.

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Cinq rameaux ? J'ai cinq fils ! et, grande et vénérée,
La maison de Mauny protège la contrée !
Est-ce une prophétie ?

URGANDE.

Ah ! là-bas, dans les airs,
Un nuage effrayant roule, chargé d'éclairs...
La foudre gronde, éclate et frappe !... C'est la tête
Qui tombe.

LA COMTESSE.

Mon époux ! Ah ! grand Dieu !

URGANDE.

La tempête,

Terrible bûcheron à sa tâche acharné,
Accable de ses coups l'arbre découronné.
— Oh! des étés vermeils lamentable revanche! —
Une branche est brisée, et puis une autre branche...
Mais le roi des forêts brave encore le ciel.

LA COMTESSE.

Deux de mes fils aussi!

URGANDE.

Dans ce sombre duel,
Qui donc sera vainqueur?... Une autre branche casse,
Et puis une autre, et puis... Mais non, l'orage passe.
Et du tronc mutilé, noir des marques du feu,
Un rameau, le dernier, grandit sous le ciel bleu!

Silence. — Urgande, qui est retombée dans sa rêverie, s'éloigne à pas lents, et sort, en chantant d'une voix lente :

On pleure dans la salle basse;
Le marteau résonne à coups sourds...
Hou! hou! c'est un hibou qui passe.
Où donc sont allés mes amours?

LA COMTESSE, *absorbée.*

Un seul de mes enfants survivrait!

HUGUES, *avec colère, à Urgande, qui sort.*

Vieille folle!

A la comtesse.

Dame, n'allez-vous pas la croire sur parole?
Ce sont des mots en l'air.

LA COMTESSE.

Qui sait?

On entend le son rapproché d'un cor.

Le cor! Ouvrez.
C'est Enguerrand!

Par la porte du fond, Olivier, le fils aîné, entre violemment, l'armure bossuée, sans casque, haletant et dans le plus grand désordre.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, HUGUES, OLIVIER, *puis* ENGUERRAND, HOMMES D'ARMES, VASSAUX, PAGES, VARLETS.

LA COMTESSE, *embrassant son fils.*

Mon fils!... Et ton père?

OLIVIER, *d'une voix sombre.*

Pleurez!

LA COMTESSE, *dans un cri.*

Ah!... mort?

OLIVIER.

Non, mais blessé mortellement.

HUGUES.

Mon maître!

LA COMTESSE.

Du secours!

OLIVIER.

Vite, vite! Allez querir le prêtre,
Car on amène ici mon père moribond.

Aux vassaux qui sont entrés avec lui.

Et nous tous, aux remparts, amis! Levez le pont!
Quiconque ne vient pas mourir se déshonore.
L'Anglais vainqueur nous suit.

HUGUES, *avec un grand cri.*

L'Anglais!

Le comte Enguerrand de Mauny, tout sanglant, à demi-dépouillé de ses armes et soutenu par deux soldats,

paraît au fond. La comtesse accourt à sa rencontre. Quelques hommes d'armes, portant les traces du combat, entrent à la suite du comte et se mêlent à la foule des vassaux qui envahit la scène. — Moment de silence. — Le blessé, qu'on a déposé sur le banc, se soulève, et, d'une voix profonde :

LE COMTE.

Vaincus encore !
Vaincus toujours !

OLIVIER.

Mon père !

LE COMTE.

Oui, va ! mon noble fils !
Heureux, trois fois heureux le jour où je te fis !
Tu restes brave, toi, quand tout le monde est lâche.

OLIVIER.

Père, l'Anglais approche.

LE COMTE

Eh bien donc, fais ta tâche.
Ce château peut tenir deux mois. Si les Anglais
Veulent donner l'assaut, enfant, repousse-les.
Ils viendront se briser contre nos citadelles...
Où les cœurs ont faibli, les murs seront fidèles.

OLIVIER.

Aux créneaux, compagnons!

Il sort avec les hommes d'armes et les vassaux.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE,
HUGUES, PAGES.

LA COMTESSE.

Enguerrand, mon époux,
Réponds-moi!

LE COMTE.

Mes enfants! qu'on les amène tous!

Un page sort.

LA COMTESSE.

Votre sang coule; il faut vous panser, seigneur comte.

LE COMTE.

Ma blessure n'est rien, femme, je meurs de honte.

LA COMTESSE.

Vous êtes un héros!

LE COMTE.

Je ne suis qu'un vaincu!

HUGUES.

Ah! vous ne mourrez point!

LE COMTE.

J'ai déjà trop vécu.
Tous ont fui! La France est morte! Je désespère!
Mes enfants! Où sont-ils? Je les veux.

Les enfants entrent amenés par le chapelain.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HUON, JACQUES, PHILIPPE *et* ALAIN DE MAUNY, DOM BERTRAM.

ALAIN.

Ah! mon père!

Les quatre enfants entourent leur père blessé.

LE COMTE, *à ses fils.*

Venez auprès de moi... Toi, femme, écoute bien,
Car ton cœur est vaillant et fort comme le mien;
Et, pareille à l'écho qui redit les tempêtes,

Toi, la mère, il faudra que tu les leur répètes,
Ces derniers cris de rage et d'honneur révolté
Que je jette en mourant à tant de lâcheté.
Et vous, enfants, Alain, Huon, Philippe, Jacques,
Sachez qu'il vaudrait mieux pour vous faire vos Pâques
En état de péché mortel, qu'il vaudrait mieux
Vendre la sainte hostie aux Juifs astucieux
Et contracter avec Satan un pacte infâme,
Que de jamais laisser s'effacer de votre âme,
Avec le souvenir de nos espoirs trahis,
La haine de l'Anglais et l'amour du pays !
— A boire ! car je brûle, et la fièvre m'altère.

HUGUES, *lui présentant à boire.*

Voici.

LE COMTE, *après avoir bu.*

Depuis vingt ans, les hommes d'Angleterre,
Sous un prince félon, aventuriers pillards,
Las de leur île froide aux éternels brouillards,
Avare de froment et rebelle à la vigne,
Foulant sous leur talon le vieux droit qui s'indigne,
Ont fondu sur la France, afin de s'y gorger,
Tels qu'un vol de corbeaux au milieu d'un verger.
On luttait jusqu'ici, sans succès, non sans gloire.

Ils s'étendaient partout, hideuse tache noire
Qui grandissait toujours sur le sol dévasté,
Comme au corps d'un lépreux un ulcère empesté.
Cette fois, on croyait proche la délivrance;
On espérait les vaincre, enfin! Le roi de France
Nous avait conviés tous au suprême effort;
Et tous étaient venus, joyeux; du sud au nord,
On avait réuni l'ost et la chevauchée,
Communiers court-vêtus, noblesse empanachée,
Mercenaires payés par tête un écu d'or!
Et chacun avait fait son devoir, plus encor :
Qui devait une lance en avait fourni quatre;
Le noble, avec ses fils en état de combattre,
Se présentait, lion entre ses lionceaux;
Le moindre banneret amenait ses vassaux;
Nous étions quatre-vingt mille hommes; la victoire
Était sûre; ils étaient acculés à la Loire;
Eux-mêmes se sentaient perdus : Plantagenet
Offrait de se soumettre; enfin, on les tenait!

HUGUES.

Mais alors?

LE COMTE.

Trahison! déshonneur! infamie!

Dès le premier effort de l'armée ennemie,
Gens à cheval, archers, frondeurs, cranequiniers,
Sans avoir combattu presque, — deux corps entiers!
Lâchent pied tout à coup, poursuivis par les flèches.
Ainsi qu'au vent d'hiver volent les feuilles sèches,
Ils courent dans la plaine, abandonnant le roi.
Et ceux qui, les premiers, cédèrent à l'effroi,
Ceux-là devaient montrer l'âme la plus loyale :
C'étaient des chevaliers d'une race royale,
C'étaient tous les seigneurs des fleurs de lys, enfin,
— Oh! j'en pleure! — c'était monseigneur le Dauphin!

HUGUES.

Ainsi donc tout le monde a fui? Toute l'armée?

LE COMTE, *après un signe de dénégation.*

La bataille du roi n'était pas entamée;
Et presque tous ceux-là sont morts ou prisonniers.

HUGUES.

Mais le roi Jean?

LE COMTE.

Le roi fut parmi les derniers
Qui tinrent bon autour de la vieille bannière.

Terrible, ensanglanté, secouant sa crinière,
Longtemps il arrêta les Anglais menaçants.
Auprès de lui, son fils, un enfant de treize ans,
Parait les coups. Tous deux avaient une blessure,
Et, bien qu'à ce moment la défaite fût sûre
Et que par la saignée ils fussent affaiblis,
Ils se battaient encor pour la gloire des lys.
Ah ! ce sont deux héros ! ce sont deux cœurs sublimes!
A leurs côtés mon fils et moi nous combattîmes
Jusqu'à la fin, tenant les Anglais en échec...
Mais tout était perdu. Quand Denys de Morbec
Reçut le gant du roi dont l'arme était brisée,
Réunissant alors notre force épuisée,
Invoquant saint Michel, et, la hache à la main,
A travers l'ennemi nous frayant un chemin,
Nous pûmes, tout couverts de sang, comme en démence,
Sortir, sans déshonneur, de ce désastre immense...
— Ah ! je me sens mourir ! Chapelain, absous-moi !
Je suis un grand pécheur, mais je meurs pour mon roi,
Pour la France !

Le chapelain étend la main sur la tête du comte, qui défaille.

LA COMTESSE, *avec désespoir*

La France est perdue et flétrie !

LE COMTE, *se redressant.*

Qu'ai-je entendu ? Qui donc doute de la patrie ?
Plus près, enfants, plus près ! Que je vous sente tous...
J'ai quelque chose encore à vous dire. A genoux !
A votre âge, on oublie aisément ; mais j'espère
Que vous vous souviendrez d'avoir vu votre père
Mourir devant vos yeux en maudissant l'Anglais.
Les hontes d'aujourd'hui, mes enfants, lavez-les !
Grandissez, car l'espoir des vengeances lointaines
Est en vous ; devenez soldats ou capitaines ;
Mais songez aux aïeux et chassez ces maudits !
Et, pour vous rappeler les choses que je dis,
Plus tard, quand il faudra, je veux que ma blessure
A vos têtes d'enfants laisse une éclaboussure...
Je vous lègue à la mort, tout en vous bénissant.
Soyez braves !... Adieu, fils marqués de mon sang !

Il plonge sa main dans sa blessure béante et la pose, toute sanglante, sur le front de ses quatre fils.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est affreux !

Tumulte au dehors.

SCÈNE X.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER, *entrant vivement, l'épée à la main.*

L'Anglais !... Il arrive, mon père !
Mais tout est prêt. Mauny défendra son repaire.
Nos hommes sont armés et nos murs bien garnis.
Qu'il vienne !...

LE COMTE.

Bien, mon fils !...

Il se lève, et dans un suprême effort :

Montjoie et Saint-Denis !

Il tombe mort.

LA COMTESSE, *à genoux.*

Mort ! Ah ! miséricorde !

HUGUES, *affolé.*

Une épée ! une épée !

Olivier, entouré de Philippe, Huon, Jacques et Alain de Mauny, étend son épée sur le cadavre du comte.

OLIVIER.

Le chêne ne meurt pas dont la tête est coupée.
Mon père, j'ai gagné sous toi mes éperons,
Et je jure, avec eux, que nous te vengerons.

Il désigne du geste ses jeunes frères.





ACTE PREMIER

BERTRAND DU GUESCLIN

Avril 1364.

Au château de Mauny. — La salle des armures.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIER, CLOTILDE.

On entend au dehors des fanfares de chasse qui s'éloignent.

CLOTILDE, *au fond de la scène et parlant au dehors.*

Messire du Guesclin, bonne chasse !

OLIVIER.

Il s'éloigne
Et je ne doute pas que bientôt il ne joigne
Cette louve qui m'a décimé mes troupeaux.
Brave ami ! C'est ainsi qu'il use du repos

De la trêve. Chacun, débouclant sa cuirasse,
S'en va vite revoir sa femme qu'il embrasse
Et son petit enfant qu'il retrouve grandi ;
Mais le rude Breton craint trop d'être engourdi
Par les molles douceurs du lit et de la table;
Et, s'il entend parler d'un gibier redoutable,
— Que ce soit un routier anglais on bien un loup, —
Du Guesclin, excité par l'espoir d'un beau coup,
Va l'attaquer, le tue, et rapporte la tête
Ou le butin sanglant de l'homme ou de la bête.

CLOTILDE.

Vous aimez du Guesclin ?

OLIVIER.

Certes, il m'est bien cher,
Et nous sommes unis comme l'âme et la chair,
Tous deux, par des liens qui ne sont pas fragiles;
Car en joignant nos mains sur les saints Evangiles,
Nous nous sommes juré, pour nous et pour nos hoirs,
Par sang et par fiance, et par tous nos pouvoirs,
Contre tous, en tous cas de péril ou d'esclandre,
De toujours nous aider, conforter et défendre,
Sauf contre l'ancien droit, qui n'est jamais caduc,
Des suzerains : le roi de France et le bon duc

De Bretagne, pour qui sire Bertrand commande
La tour de Pontorson sur la côte normande.
Que celui qui rompra le pacte soit honni !

CLOTILDE.

J'ai donc bien fait, cousin, de venir à Mauny,
Car je puis, dans un temps troublé comme le nôtre,
Avoir un jour besoin de son bras et du vôtre.

OLIVIER.

Vous menacerait-on ?

CLOTILDE.

Peut-être. Mon mari...

OLIVIER.

Le bâtard de Mareuil !

CLOTILDE.

Oui, le vil favori
De Charles le Mauvais est toujours en intrigue.
Il voyage, ourdissant on ne sait quelle ligue
Entre le Navarrois et les gens d'outre-mer,
Dont il dépend, étant bailli de Saint-Omer
Et viguier de Saint-Jean-de-Luz en pays basque.

OLIVIER.

Une ligue ! Tant mieux ! Qu'ils jettent donc le masque !

Cette trêve menteuse a duré trop longtemps :
Qu'ils la rompent ! Pardieu ! nous serons tous contents...
Oui, mais Charles, ce roi de France au cœur de lièvre,
Sera-t-il enfin pris de quelque noble fièvre ?
J'en doute, car depuis déjà huit ans entiers
Il porte le front haut sa honte de Poitiers.

CLOTILDE.

C'est vrai, mais cette fois il faudra bien qu'il ose,
Car il doit se tramer contre lui quelque chose
De grave. Mon mari se démène. A Bordeaux,
Il est allé, le mois dernier, trouver Chandos
Et voir le Prince Noir, dans le plus grand mystère.
Moi qui vis seule dans Hartecelle, ma terre,
Sous la protection du roi Charles, j'ai su
Qu'autour de mon château des gens l'ont aperçu,
Sous un déguisement, en espion qui rôde.
La guerre déclarée, il tentera par fraude
Ou par un coup de main d'enlever mon manoir ;
Aussi, mon cher cousin, comme il faut tout prévoir,
Par avance je viens vous demander votre aide.

OLIVIER, *avec chaleur.*

Ma cousine, c'est bien. Tout ce que je possède,

Mon trésor, mes vassaux et mon bras sont à vous.
Hélas! pourquoi faut-il qu'à cet indigne époux,
Jeune fille, on ait pu vous livrer sans défense!...
Oh! qu'il est loin le temps béni de notre enfance
Où j'admirais déjà vos yeux ensorceleurs!
Je vous servais de page et portais vos couleurs,
Et j'étais attendri par la gente manière
Dont vous saviez ouvrir votre main aumônière;
Et je rêvais déjà, sans rien dire, à ce jour
Où je verrais, le cœur tout débordant d'amour,
Du seuil jonché de fleurs de ma tour pavoisée,
Sur son destrier blanc venir mon épousée,
Pendant qu'au ciel joyeux les cloches du beffroi
Enverraient leur salut ainsi que pour le roi!
— Oh! comme l'espoir ment et que l'heure en est brève! —
La clameur de la guerre interrompit mon rêve.
Je combattis, je fus prisonnier des Anglais,
Je restai dix-huit mois otage dans Calais,
Je revins... Vous étiez la femme de ce traître!
Oh! je le tuerai!

CLOTILDE.

Non, car Dieu seul est le maître
De rompre un joug si lourd et si honteux pour moi.

Fidèle à mon serment qui fut de bon aloi,
Je suis prête à subir jusqu'au bout mon épreuve.
Jamais son meurtrier n'épousera sa veuve!

OLIVIER.

Clotilde!...

CLOTILDE, *l'arrêtant.*

Plus un mot!... Votre frère!

Alain entre, tenant une viole à archet.

SCÈNE II.

OLIVIER, ALAIN, CLOTILDE.

CLOTILDE, *à Alain.*

Ah! cousin,
Ainsi qu'aux cours d'amour du pays toulousain,
Berceau du doux langage à la rime sonore,
Vous voici donc avec l'archet et la mandore!
Vous nous avez déjà montré, beau jouvencel,
Ce vitrail où l'on voit saint George et ce missel
Où sont peints les bergers et la Vierge Marie.
A présent, dites-nous de vos vers, je vous prie.

Olivier m'a vanté les expertes façons
Dont vous savez rimer et dire des chansons.

ALAIN, *s'incline, et chante en s'accompagnant sur sa viole.*

VILLANELLE.

J'ai perdu le cœur de ma mie,
Le tiers dimanche de l'Avent;
Désormais je n'aimerai mie.

De ses yeux la douce alchimie
Avait fait de moi son servant;
J'ai perdu le cœur de ma mie.

Plus gente que Déidamie,
Elle avait l'esprit à l'évent;
Désormais je n'aimerai mie.

Dédaignant ma plainte gémie,
Elle me fuit dorénavant;
J'ai perdu le cœur de ma mie.

Ainsi que du pain qu'on émie,
Elle a jeté ma joie au vent;
Désormais je n'aimerai mie.

Ame triste et face blêmie,
Je pleure, et j'y rêve souvent;

J'ai perdu le cœur de ma mie,
Désormais je n'aimerai mie.

CLOTILDE.

Ah! mon gentil cousin, la villanelle est tendre,
Elle touche, et j'ai pris grand plaisir à l'entendre.

ALAIN, *avec une nuance de tristesse.*

C'est beaucoup de bonté, madame; merci bien!
J'étais faible, on m'a fait peintre et musicien :
De poésie et d'art ma vie est occupée.
Mais mon frère est fort, lui! c'est un homme d'épée!
Hier au soir vous prêtiez l'oreille à ses récits
D'Anglais exterminés et de Gallois occis...
Et vos yeux s'allumaient de joie et de colère!...
Eh bien! puisque tous deux nous tâchons à vous plaire,
Lesquels préférez-vous, — répondez sans détour, —
De ses hauts faits de guerre, ou de mes chants d'amour?

CLOTILDE, *tendant ses mains aux deux frères.*

Ne soyez point jaloux, chers amis que vous êtes :
J'aime autant les vaillants que j'aime les poètes.

OLIVIER, *à Alain.*

Ne parle pas ainsi, petit frère : on dirait

Que tu souffres toujours de ton même regret.
Ne sais-tu pas que si, de par mon droit d'aînesse,
J'ai dû jusqu'à présent écarter ta jeunesse
Du pénible métier des armes, que je suis,
C'est que tu n'étais pas, hélas! comme je suis;
C'est que ton corps d'enfant, si frêle et si débile,
A manier le fer te rendait malhabile?
N'y songe plus. Tu n'es pas fait pour guerroyer.
Sois un grand clerc; deviens un illustre ouvrier;
Écris sur le vélin, en de savantes rimes,
Des preux du temps présent les loyales escrimes,
Et, donnant le laurier à ces héros obscurs,
Fais resplendir leurs noms dans les siècles futurs.

ALAIN.

Mon Olivier, tu veux consoler ma faiblesse.
Merci!... Mais je descends d'une antique noblesse,
Et moi, le dernier fils de pères si fameux,
Je ne combattrais pas pour mon pays comme eux!
Et dans quels temps encore, à quelle heure suprême?
Quand la France vaincue et doutant d'elle-même
A signé, — souvenir terrible qui nous point! —
Sous la main de l'Anglais qui lui broyait le poing,
Ce traité que sa haine à jamais désavoue

Et dont nous gardons tous la honte sur la joue!
O Brétigny! traité fatal! Ils nous ont pris
Dix provinces; ils sont à dix jours de Paris;
On doit trois millions d'écus d'or; ils sont maîtres
Chez nous, sur le vieux sol où dorment nos ancêtres!
Et, seul, ne faisant rien pour venger nos revers,
Moi, je peins une image et je chante des vers!

OLIVIER.

Alain!

ALAIN, *avec une exaltation croissante.*

Mon père est mort à Poitiers; mes trois frères,
Malgré la trêve, épris des luttes téméraires,
Aux Anglais ont encor voulu donner souci,
Et les ont appelés aux champs clos sans merci!
Philippe fut tué devant Dol en Bretagne;
Jacques, qui fit sous toi sa première campagne,
Eut l'honneur de mourir de la main de Chandos,
Dans un tournoi; Huon enfin, — c'est là son los! —
Au siège de Dinan défendit une porte:
Seul contre six et sans vouloir crier main-forte,
Il les occit, n'ayant pour arme qu'un épieu,
Puis rendit l'âme. Ils sont à la droite de Dieu,
Qui leur permit d'avoir une mort noble et prompte.

Nous restons tous les deux : toi, le seigneur, le comte,
Le chef! moi, le petit, le cadet, l'orphelin!
Emule et compagnon de Bertrand du Guesclin,
Ce terrible soldat, ce subtil capitaine,
Qui seul ose braver l'Angleterre hautaine,
Ton nom, comme le sien, est connu des Anglais!
Tandis qu'insoucieux je compose des lais
Sur avril renaissant et l'amante rêvée,
Et, pareil à l'aiglon, dernier de la couvée,
Alors que mes aînés ont tous pris leur essor,
Je reste au nid, tremblant et sans plumes encor!...
C'est vrai! je ne peux pas! Ah! lorsque je contemple
Le passé de ma race entière et ton exemple,
Vois-tu! frère, je sens ma raison s'égarer!
Je souffre!...

OLIVIER, *s'approchant de son frère.*

Mon Alain!

ALAIN, *avec désespoir.*

Non! laisse-moi pleurer.

Il sort brusquement.

SCÈNE III.

CLOTILDE, OLIVIER.

CLOTILDE.

Pauvre enfant !

OLIVIER.

Comme vous, son désespoir m'afflige.
Je voudrais le calmer, cousine ! mais que puis-je ?
Si dans un corps souffrant sa grande âme en prison
Aspire à s'envoler vers le vaste horizon,
Regardez sa poitrine étroite et son front blême !
Je dois, moi qui lui tiens lieu de père et qui l'aime,
Lui défendre toujours, quoi qu'il en ait d'ennui,
Le métier de soldat, bien trop rude pour lui.
Ce devoir, un motif plus grave me le trace.
Une prédiction pèse sur notre race,
Qui nous destine tous à de sanglants trépas,
Sauf un seul. Trois déjà sont morts. Je ne crois pas
— Ma foi me le défend — à cette prophétie ;
Mais pourtant il faut bien que mon cœur s'en soucie ;
Car ma mère avait vu, dans un jour solennel,
Le front d'Alain marqué par le sang paternel,

Et, sur son lit de mort, elle me fit promettre
De veiller sur mon frère et de ne pas permettre
Qu'Alain connût la guerre et son enivrement;
Et, tant que je pourrai, je tiendrai mon serment.

CLOTILDE.

Mais si la guerre vient dont le bruit se propage,
Que ferez-vous?

OLIVIER, *avec un geste de résignation.*

Hélas!

Entre un page.

Que demandes-tu, page?

LE PAGE, *à Clotilde.*

Dame, on veut vous parler sur-le-champ. Un vassal
D'Hartecelle, envoyé par votre sénéchal...

OLIVIER.

Un messager! Il faut savoir ce qu'il réclame.

CLOTILDE.

Qu'il entre!

OLIVIER, *à Clotilde.*

Je vous laisse.

Le page et Olivier sortent.

SCÈNE IV.

CLOTILDE, LE BATARD DE MAREUIL.

Il entre, la tête couverte d'un capuce et vêtu comme un homme du peuple.

CLOTILDE.

Eh bien?

LE BATARD, *se découvrant.*

C'est moi, madame.

CLOTILDE.

Mon mari!

LE BATARD.

Sachez donc pourquoi je suis venu.
Je vous suis un objet d'horreur, c'est convenu,
Et — vous n'en croyez rien — la chose m'est très rude!
Or, tant que vous viviez en dame honnête et prude,
Je ne vous gênais point; mais, c'est bien différent,
Je vous trouve installée ici chez ce parent
Qui vous aimait jadis et qui vous aime encore,

Et, sans croire au cruel soupçon qui me dévore,
Je vous dis d'un esprit calme et sans me fâcher :
Ce n'est point votre place. Et je viens vous chercher.

CLOTILDE, *avec hauteur.*

Vous n'avez pas le droit de blâmer ma conduite.
Je ne vous connais plus, et si j'en suis réduite
A venir requérir l'aide de mes cousins,
C'est que j'ai pénétré sans peine vos desseins.
Hartecelle est la clef de la marche angevine,
Et Charles le Mauvais voudrait — je le devine —
Prendre ce château fort où je tiens pour le roi.

LE BATARD.

Et quand cela serait! Hartecelle est à moi,
C'est votre dot!

CLOTILDE.

Le roi m'a rendu mon domaine,
En me faisant libre.

LE BATARD, *violemment.*

Ah! nulle puissance humaine
Ne peut vous affranchir du lien conjugal!
Quant à l'avis du roi, cela m'est bien égal

Qu'il vous protége ou non, ce lâche et cet avare!
Et mon seul suzerain, c'est Charles de Navarre.

CLOTILDE.

Oui, l'ami des Anglais!

LE BATARD.

Je n'obéis qu'à lui.

CLOTILDE.

Vous êtes des félons tous deux, car aujourd'hui
On vous voit, pour servir une basse rancune,
Avec nos ennemis faire cause commune!

LE BATARD.

J'imite la victoire... elle suit leurs clairons.

CLOTILDE.

La victoire est changeante, et nous la reverrons!

LE BATARD.

Par Crécy, par Poitiers, l'avenir se devine.

CLOTILDE.

N'avons-nous pas aussi Taillebourg et Bouvine?

LE BATARD.

Philippe et Louis neuf furent de très grands rois;
Mais comparez-les donc à Charles de Valois,
Ce malade, ce clerc qui tremble dans son Louvre!

CLOTILDE.

Sa faiblesse est peut-être un masque dont il couvre
Des projets dont l'Anglais un jour s'étonnera!

LE BATARD.

Soit! Gardez cet espoir. Mais, quand ce jour viendra,
Quelle armée aurez-vous? Les fuyards de la veille.

CLOTILDE.

Laissez faire! Qui sait si le soldat qui veille
A son créneau n'est pas le héros de demain?

LE BATARD.

L'Angleterre est puissante. Elle tient dans sa main
Cette France, avec qui la gloire a fait divorce.
Si vous avez le droit, nous, nous avons la force,
Et cela vaut mieux.

CLOTILDE, *dédaigneuse.*

Lâche!

LE BATARD, *avec colère.*

Ah ! c'est trop. Voulez-vous
Me suivre ?

CLOTILDE, *résolument.*

Non, jamais !

LE BATARD.

Prenez garde ! L'époux
Que vous bravez, madame, a sa vengeance prête...
Je veux votre château. Je l'aurai. Par la tête
Et par le corps du Christ !... Et je vous châtierai !

CLOTILDE.

Vous me parlez, monsieur, d'un ton bien assuré ;
Et, si de vous punir il me prenait envie,
Je pourrais bien d'un mot...

LE BATARD, *avec un sourire ironique.*

Oui, j'ai risqué ma vie.
Vous pouvez appeler votre amant.

CLOTILDE, *indignée, avec force.*

Vous mentez !

SCÈNE V.

CLOTILDE, LE BATARD DE MAREUIL, ALAIN.

ALAIN, *entrant vivement.*

Cousine, que vous veut cet homme?

CLOTILDE, *se remettant.*

Rien.

Au Bâtard.

Sortez !

LE BATARD, *s'inclinant, et d'un ton douteux.*

J'agirai donc selon vos désirs, châtelaine.

CLOTILDE.

Allez !

Le Bâtard sort.

ALAIN.

Cet homme avait le regard plein de haine.
Sa voix était farouche et semblait menacer.

CLOTILDE.

Il parlait un peu haut, mais je dois l'excuser.
C'est un bon serviteur.

ALAIN, *avec feu.*

Je mourrais, je vous jure,
Avant que devant moi quelqu'un vous fît injure!

CLOTILDE, *souriant.*

Merci!

Fanfares au dehors.

Mais les chasseurs reviennent au château.

ALAIN.

C'est Du Guesclin!

SCÈNE VI.

ALAIN, CLOTILDE, BERTRAND DU GUESCLIN, OLIVIER, PAYSANS *et* VARLETS, *avec tout un équipage de chasse. — Quand Du Guesclin paraît au fond, ses habits en lambeaux et portant dans sa main la tête d'une louve, il est salué par un long cri.*

LES PAYSANS.

Hurrah! hurrah!

DU GUESCLIN.

Par saint Kado!
La bête avait mis bas, la semaine dernière,
Cinq louvards... Elle était sur eux dans sa tanière,
Et les a défendus avec rage, sans fuir.
La voilà...

Un page le débarrasse de la dépouille de la louve.

Si j'y perds une veste de cuir
Qui m'avait bien coûté deux sous d'or à la foire
De Vitré, j'ai du moins, madame, cette gloire
De mettre ce hideux trophée à vos genoux;
Et ces braves gens-là, pour qui les maîtres loups,
Autant que les routiers anglais, sont redoutables,
En auront six de moins à piller leurs étables.

Du Guesclin prend une poignée de monnaie dans son escarcelle et la jette aux paysans.

LES PAYSANS.

Vive sire Bertrand!

OLIVIER, *à Du Guesclin.*

Comme te voilà fait!
Vous avez donc lutté corps à corps?

DU GUESCLIN, *avec bonhomie.*

En effet!

OLIVIER.

Elle t'a blessé?

DU GUESCLIN.

Non, mais la lutte fut chaude;
Et j'ai moi-même ouvert le ventre à la ribaude,
Qui, par Dieu! m'a marqué la chair avec ses crocs.
Mais, assez là-dessus!... Fais apporter des brocs.
— Le bon vin c'est encor la seule médecine! —
Et buvons en l'honneur de ta belle cousine.

CLOTILDE.

Et moi-même, je veux remplir votre hanap,
Sire Bertrand.

DU GUESCLIN.

Pour moi qui suis, de pied en cap,
Le plus disgracieux gentilhomme de France,
Grand merci de l'honneur et de la préférence!
Car de ces faveurs-là je suis peu coutumier.
Je sais que je suis laid, et que sous mon cimier
S'étale une vilaine et malplaisante face.

Je n'ai pas l'air galant. Que veut-on que j'y fasse?
Tiphaine Raguenel trouve beau son mari!
Et si, de son balcon, quelque femme a souri
De ce chevalier gauche et de rude figure,
Par saint Kado! Bertrand Du Guesclin n'en a cure,
Et se dit que son front, meurtri par le labeur
De la guerre, aux Anglais quelquefois a fait peur!

CLOTILDE.

Oui, vous êtes la fleur de la chevalerie!
Et si vous étiez pris par l'Anglais, je parie
Que toutes, de Quimper jusques à Pontorson,
Les femmes, pour gagner l'or de votre rançon,
Faisant prier pour vous l'enfant qui s'agenouille
Et sans plus rire alors, fileraient leur quenouille!

ALAIN, *à part.*

Auprès de ce héros être ce que je suis!
Et devant elle!

Des pages ont apporté à boire. Clotilde a empli une coupe et l'offre à Du Guesclin.

DU GUESCLIN, *levant le hanap.*

A vous d'abord, madame! Et puis

Aux paysans.

A vous tous, mes amis!...

Il boit. — A Olivier.

Ton vin est bon.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THIBAUD, *précédant un groupe de jeunes filles dont la première porte un gros bouquet.*

THIBAUD, *à Du Guesclin.*

Messire,
On sait dans le pays que vous venez d'occire
La louve qui faisait tant de mal.

DU GUESCLIN.

Ce n'est rien;
J'ai tué mieux! Après?

THIBAUD.

C'est que l'on voudrait bien
Vous remercier.

DU GUESCLIN.

Bah!

THIBAUD.

Tout le monde est en joie.
Et pour vous le marquer, messire, on vous envoie
Un bouquet.

DU GUESCLIN, *surpris.*

Un bouquet? à moi? ces braves gens!

LA JEUNE FILLE, *s'approchant de Du Guesclin.*

Monseigneur, acceptez ces humbles fleurs des champs...
C'est l'hommage naïf du pauvre qui vous aime;
Et leur faible parfum est comme notre emblème,
A nous, simples d'esprit, qui savons bien aimer,
Mais qui ne pouvons pas si bien nous exprimer.

DU GUESCLIN.

Ah! je suis tout ému!... Mais c'est qu'elle est gentille
Avec ses fleurs!... Allons! embrasse-moi, ma fille!

Il embrasse la jeune fille.

LES PAYSANS.

Vive Du Guesclin!

OLIVIER, *serrant la main de Du Guesclin.*

Ah! mon brave compagnon,

Comme j'aime les voir glorifier ton nom!
On te connaît ici, l'on t'aime, et nul n'ignore
Que si leur seigneur peut les protéger encore,
C'est à toi qu'on le doit. Au siège de Dinan
Tu m'as sauvé la vie.

DU GUESCLIN, *avec brusquerie.*

A son tour maintenant!
Il va recommencer son éternelle histoire!
Laissons cela... Je veux, pour fêter ma victoire,
Parmi tes paysans faire encore un heureux.

A la jeune fille.

Petite, tu dois bien avoir un amoureux?

LA JEUNE FILLE.

Dame! j'aurai seize ans viennent Pâques-Fleuries!

DU GUESCLIN.

Par le diable! il est grand temps que tu te maries.
Je veux faire ta dot.

THIBAUD, *s'approchant et saluant.*

Merci bien, monseigneur!

DU GUESCLIN, *à Thibaud.*

Comment! c'est toi, coquin! On te fait trop d'honneur.

Enfin, ayez beaucoup d'enfants !... Ah ! mais j'y songe...

A la jeune fille.

Te doter ?... c'est en vain qu'en ma bourse je plonge,
Je n'ai plus un écu !

OLIVIER, *à Du Guesclin.*

Je suis là.

DU GUESCLIN, *ôtant son collier d'or.*

Non, merci !

A la jeune fille.

Tiens, ma mignonne, prends le collier que voici.
Il vaut cent écus d'or et me vient, qu'on le sache !
D'un gros Gallois que j'ai tué d'un coup de hache,
Dans un champ clos, étant à Londres prisonnier.

Il lui passe son collier au cou.

OLIVIER, *à Thibaud.*

Allons ! et je te prends, Thibaud, pour fauconnier.

CLOTILDE.

Quant à moi, je m'engage à parer l'épousée.

LES PAYSANS.

Vive Mauny ! Largesse !

THIBAUD, *à la jeune fille.*

Ah ! petite rusée,
Il t'a pris tout de même un baiser...

LA JEUNE FILLE.

Fi ! vilain !
Est-ce qu'on est jaloux de Bertrand Du Guesclin?

Les vassaux remontent au fond.

DU GUESCLIN, *à Olivier, en lui montrant les paysans.*

Tiens ! mon bon Olivier, regarde-les, ces hommes
De peine et de labour ! Dans ce temps où nous sommes,
Ils sont trop malheureux et trop déshérités
Vraiment ! Ils sont battus, pillés de tous côtés.
Pauvre Jacques, sa vie est comme un mauvais rêve :
Il souffre de la guerre, il souffre de la trêve ;
La paix même, la paix est un vain mot pour lui !
Le routier, hier soldat et voleur aujourd'hui,
Prend le pain de son champ et le vin de sa vigne,
Et le paye à grands coups de gaule. C'est indigne !
Nous ne sommes pas, nous, parmi ces malfaisants :
Nous battons les Anglais et non les paysans ;
Mais cette vérité par nous deux seuls est crue,
Que noble épée est sœur de rustique charrue,

Et que le fer devant qui l'Anglais a tremblé
Doit protéger celui qui fait pousser le blé!

OLIVIER.

Mon noble ami!

ALAIN, *à part.*

Si grand et si bon! Oh! la gloire!

DU GUESCLIN, *se mêlant aux paysans.*

Çà! mes enfants, causons ensemble. J'aime à croire
Que vous êtes contents, n'est-ce pas?

A un paysan très vieux qui s'approche en tenant un petit enfant par le bras.

Que veux-tu,
Compère?

LE VIEILLARD.

J'ai bientôt cent ans; j'ai combattu
Sous Louis le Hutin et je vais sans béquille,
Et j'amène le fils de ma petite-fille,
Qui sera, comme moi, soldat sous son seigneur,
Afin qu'en l'embrassant vous lui portiez bonheur!

DU GUESCLIN.

Très volontiers.

Il prend l'enfant dans ses bras.

Il est charmant, le petit drôle!

Jouant avec l'enfant.

Voyons! tu n'as pas peur? reste sur mon épaule.
Ah! quand j'avais ton âge, à la Motte-Broon,
J'étais un gars méchant et laid comme un démon,
Je me battais toujours avec mes camarades,
Et je donnais déjà de solides bourrades!

A Thibaud.

Eh! Thibaud, par ici! Sais-tu que tu m'as l'air
Solidement pourvu de muscles et de chair!...

THIBAUT, *modestement.*

D'un coup de poing j'assomme un bœuf!

DU GUESCLIN, *riant.*

C'est estimable.
Et comme tu parais un garçon fort aimable,
Un de ces beaux matins nous lutterons tous deux,
Corps à corps.

THIBAUD.

Monseigneur, c'est assez hasardeux,
Mais volontiers.

On entend une fanfare.

OLIVIER.

Quelle est la fanfare qui sonne?

UN PAGE, *entrant.*

C'est le héraut de France.

OLIVIER.

Ah! je veux en personne
Le recevoir.

Entre le héraut accompagné de deux trompettes.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE HÉRAUT.

OLIVIER.

Salut, héraut!

LE HÉRAUT.

Salut à tous!
Je suis porteur d'un bref royal. Lequel de vous
Est le seigneur Bertrand Du Guesclin?

DU GUESCLIN, *mêlé aux paysans et portant toujours le petit enfant.*

Moi.

Geste d'étonnement du héraut. Sur un signe d'Olivier, il présente le bref du roi à Du Guesclin.

LE HÉRAUT.

Messire,

Lisez. Il est pour vous.

DU GUESCLIN.

Ah! je ne sais pas lire.

LE HÉRAUT, *lisant.*

« Ce jourd'hui, deux avril, l'an de Notre-Seigneur
Jésus-Christ treize cent soixante-quatre, honneur
Et salut à celui qui lira ce message!
Comme d'un guerroyeur très vaillant et très sage,
Ayant ouï parler de Bertrand Du Guesclin,
Moi, Charles, roi de France, et me sentant enclin
A le gratifier de ma faveur royale,
Le requiers, invoquant sa féauté loyale
D'homme prudent et sûr et connu comme tel,
De me venir trouver au Louvre, en mon hôtel! »
Signé : Charles. »

Aux trompettes.

Sonnez encore une fanfare.

Fanfare.

DU GUESCLIN, *au héraut.*

C'est bien. J'obéirai.

A part.

Qu'est-ce donc que prépare
Ce moine sans le froc qu'on appelle le roi,
Pour vouloir s'attacher un soldat comme moi?

OLIVIER, *à un page.*

Page, qu'on prenne soin du héraut !

LE HÉRAUT.

Merci, comte !
Je repars.

DU GUESCLIN, *à Olivier.*

Fais seller mon cheval, car je compte
Voyager avec lui.

Au héraut.

Nous partons de ce pas.

A Olivier.

Frère, adieu!

Il embrasse Olivier, salue la dame de Mareuil, et sort au fond suivi de tout le monde. Clotilde sort à droite.

ALAIN. *à part, avec rage.*

C'est la guerre! Et je n'en serais pas!

Il arrête Olivier qui allait sortir le dernier.

SCÈNE IX.

OLIVIER, ALAIN.

OLIVIER.

Que me veux-tu?

ALAIN.

Deux mots! Frère, il faut que tu saches
Que je suis las de vivre ainsi, comme les lâches,
Quand tous les chevaliers chaussent leurs éperons
Et quand, parmi l'appel éclatant des clairons,
La France pour la lutte héroïque se lève;
Que je suis gentilhomme; et que j'ai fait ce rêve,
Sous le drapeau royal, trop longtemps insulté,
De me battre en soldat, mon frère, à ton côté.

OLIVIER.

Ah! c'est bien notre sang qui fermente en ses veines...
Mais quitte, mon Alain, ces espérances vaines.
Je te l'ai toujours dit: cela ne se peut pas.

ALAIN.

Ma faiblesse ?... Je sais ce que tu répondras,
Car voilà l'éternel refrain dont on me berce.
Eh bien ! non ! tous les jours, aux armes je m'exerce,
Et jeune fauve en cage, aux appétits grondants,
J'aiguise à mes barreaux mes griffes et mes dents.
Fais-moi libre, Olivier, que je te remercie !

OLIVIER, *à part.*

Qu'il ignore toujours la sombre prophétie :
L'un de nous doit mourir, il faut que ce soit moi !

Haut.

Mon Alain, je ne puis !

ALAIN.

Mais pourquoi donc ? pourquoi ?

OLIVIER.

Tu le sais. Obéis aux vœux de notre mère,
Car ton aîné ne fait que les suivre.

ALAIN, *avec révolte.*

Chimère !
Quand les hommes de cœur s'arment de toutes parts,
Si ma mère vivait, elle me dirait : « Pars ! »

OLIVIER, *à part.*

Il dit vrai. Noble enfant !

Haut.

Mais non, c'est impossible,
Mon pauvre Alain !

ALAIN.

Ainsi tu restes insensible !
Tu ne conçois donc pas le dégoût qui me prend
De me voir si petit avec un nom si grand,
Comme si notre race en moi fût énervée ?
Car depuis Job le Loup, leude de Mérovée,
Qui, sous le rude chef des Franks aux cheveux longs,
Combattit Attila près des murs de Châlons,
Ancêtre glorieux d'une maison prospère,
Jusqu'au noble Enguerrand de Mauny, notre père,
Mort de rage, le soir néfaste de Poitiers,
Tous furent des soldats ; et ces barons altiers
Ont bâti dans l'histoire une œuvre colossale !
Tiens ! quand j'erre la nuit dans cette vaste salle
Où leurs habits de fer sont rangés tout debout,
Ah ! vois-tu ! j'ai la fièvre alors, et mon sang bout ;
Car, frémissant devant ces armures géantes,
Je crois voir dans le trou des visières béantes

S'allumer des regards et tomber de leurs yeux
La malédiction terrible des aïeux !

OLIVIER, *à part.*

Oh ! je l'embrasserais !... Mais mon serment l'exige.

Haut.

Alain, tu ne dois pas être soldat, te dis-je.

ALAIN, *avec colère.*

Une raison, pour Dieu !

OLIVIER.

Tu ne peux la savoir ;
Mais je suis ton aîné, je remplis mon devoir.

ALAIN, *violemment.*

Tu sais que nous aimons tous deux la même femme,
Et tu veux m'avilir à ses yeux.

OLIVIER, *avec un cri douloureux.*

C'est infâme !...
M'accuser !

A part.

Ah ! malheur sur nous ! il l'aime aussi.

ALAIN.

Qu'en dis-tu ? N'ai-je pas vu clair dans tout ceci ?
Oui ! n'as-tu pas toujours affecté devant elle
De me traiter ainsi qu'un enfant en tutelle,
Capable seulement d'être un joueur de luth ?
Tu savais que le seul mérite qui lui plût
Par-dessus tout, c'était une âme téméraire...
Grâce à toi, j'avais l'air d'être un lâche, mon frère,
Et surtout près de vous, mon glorieux aîné !
Répondez maintenant. Ai-je bien deviné ?

OLIVIER, *avec égarement.*

Alain, tu me fais mal. Cruel enfant, arrête !
Ce dessein monstrueux que ta douleur me prête...

ALAIN, *violemment.*

Allons ! je ne suis plus l'enfant que tu trompas.
Jure-moi seulement que tu ne l'aimes pas.

OLIVIER.

Eussions-nous le malheur de l'aimer l'un et l'autre,
Pauvre Alain, quel espoir pourrait être le nôtre.
Puisqu'un désir, au fond de notre cœur caché,
Y mettrait la souillure horrible du péché ?

Aux enfants de Mauny les guerres sont funestes,
Et déjà trois de nous sont morts ; toi seul me restes.
Vis pour que notre nom subsiste ; assez de deuil !
Ne me fais pas pleurer sur un nouveau cercueil.

ALAIN, *ironiquement.*

C'est trop t'inquiéter, en ta peur fraternelle,
Pour mon corps périssable et mon âme éternelle !
Je veux me battre !

OLIVIER, *nettement.*

Eh bien ! moi, je te le défends !

ALAIN.

Je suis las d'obéir ainsi que les enfants.
J'ai soif de liberté, je pars, et dès cette heure,
Comte, je vais quitter à jamais ta demeure,
Pour respirer ailleurs un air moins énervant !
Du Guesclin voudra bien d'un Mauny pour servant.

OLIVIER, *voulant l'arrêter.*

Au nom de notre mère !..

Alain le repousse et va pour s'éloigner. Arrivé au fond du théâtre, il s'arrête et jette un long regard autour de lui.

ALAIN.

Adieu, donjon, tourelles,
Créneaux où sont les nids des blanches tourterelles,
Où le lierre grimpant s'émaille de fleurs d'or,
Grands bois où, vers le soir, passe le son du cor,
Vaste plaine où le vent courbe les moissons mûres,
Longs reflets des vitraux sur les vieilles armures
Quand le soleil descend à l'horizon de feu,
Toit paternel, pays de mon enfance, adieu !
Je vous garde en mon cœur, mais je brise vos charmes !
A moi la gloire ! à moi le tumulte des armes !
Recevez aujourd'hui l'adieu de l'orphelin.

A son frère.

Sire comte, salut !

OLIVIER, *au désespoir et éclatant en sanglots.*

Que Dieu te garde, Alain !

Alain sort.





ACTE II

LE ROI CHARLES LE SAGE.

La librairie du roi, au Louvre. — Vastes armoires de chêne pleines de manuscrits reliés et roulés. — Instruments de chimie et d'astrologie. — Une table, chargée de livres et de parchemins, et une grande chaire, surmontée des armes de France, au coin d'un grand feu allumé. — Au fond, grande fenêtre avec balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CONNETABLE DE FIENNES, *vieillard caduc, et portant une grande épée, insigne de son grade.* LE COMTE D'AUXERRE, *jeune homme magnifiquement vêtu, et* BAUDOIN DE HANNEQUIN, *grand maître des arbalétriers, jouent aux échecs. Les deux maréchaux* D'ANDREHAM *et* DE BOUCICAUT *causent ensemble.* GROUPES DE SEIGNEURS. *Quelques-uns des seigneurs portent le collier de l'ordre de l'Étoile*

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM, *au maréchal de Boucicaut.*

Oui, Boucicaut, je songe à rentrer dans ma terre.

Je trouve humiliant pour l'orgueil militaire
De nous tous le nouvel usage de la cour :
Je ne puis voir le roi me traiter, en plein jour,
Moi, comte d'Andreham et maréchal de France,
Avec estime moindre et moindre déférence
Que le premier porteur de robe ou d'encrier.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Comme toi, maréchal, cela me fait crier.
Hier, n'avons-nous pas vu ce Nicolas Oresme,
Un cuistre à cheveux plats, maigre comme carême,
Lorsque chacun de nous se tenait humble et coi,
Pendant une heure au moins accaparer le roi ?
De quoi lui pouvait-il parler, je vous demande ?

LE COMTE D'AUXERRE, *de sa place.*

Il traduit Aristote.

Éclat de rire général.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Ah ! la besogne est grande !

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

N'est-ce donc pas assez de tous ces parchemins?

Le maréchal désigne du geste les manuscrits qui remplissent les armoires.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Le Louvre est encombré d'auteurs grecs et romains,
Qui sentent le fagot et la sorcellerie.

BAUDOIN DE HANNEQUIN, *de sa place.*

C'est juste !

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Et tous ces clercs que le roi salarie,
Combien nous coûtent-ils ? Par an, deux cents francs d'o
Rien que pour Aristote !

BAUDOIN DE HANNEQUIN, *avec stupeur.*

Est-ce vrai ?

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Mieux encor.
Le chanoine Dendin, de la Sainte-Chapelle,
Pour traduire... Comment est-ce donc qu'on l'appelle ?
Pé... Pétrarque. C'est ça. Jean Dendin, deux cents francs,
Toujours en or !

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Et puis des frais encor plus grands

Pour les copistes, pour les relieurs, les mages,
Les astrologiens et les tailleurs d'images!
Et j'en passe.

BAUDOIN DE HANNEQUIN.

Après tout, notre sire est savant
Comme un moine vieilli dans la paix du couvent,
Et ne peut sans raison faire autant de dépense.
Laissons-lui ses lettrés. Mais comme moi, je pense,
Vous blâmerez sans doute, au temps où nous vivons,
Les gages et cadeaux qu'il donne à ses bouffons.
Ce Ricquet...

LE COMTE D'AUXERRE.

Hannequin, il ne faut trop rien dire
De celui-là. Ricquet est plaisant, il fait rire;
Et le rire, étant rare aujourd'hui, vaut plus cher.

LE CONNÉTABLE DE FIENNES, *se levant furieux.*

Ricquet a droit, par an, à six habits de vair,
A quatre chaperons de feutre gris, à trente
Paires de souliers; plus, il perçoit une rente
D'un écu par lion né dans l'hôtel Saint-Paul;
De plus, — et c'est un gain énorme pour ce fol! —
Comme le roi le fit jadis venir de Troye

En Champagne, un édit à ce bouffon octroie
Deux liards par cochon vendu sur le marché.
Son revenu lui vaut autant qu'un évêché
Et suffirait, mort-diable ! à solder cent gens d'armes.

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Trop de moines aussi, de célestins, de carmes,
Que sais-je ! et pas assez de soldats, pour finir !

SCÈNE II.

Les mêmes, THOMAS DE PISAN, *astrologue et médecin du roi, suivi d'un page portant une aiguière et un gobelet sur un plateau, et* LE BATARD DE MAREUIL, *sous le froc d'un moine bénédictin de l'abbaye de Cluny. Thomas de Pisan tient à la main un manuscrit.*

THOMAS DE PISAN.

Un peu plus bas, messieurs ! le roi pourrait venir.

LE CONNÉTABLE, *aux seigneurs, à voix basse, et désignant Thomas de Pisan et le Bâtard.*

Un astrologue, un moine !... Engeance détestable !
Que disions-nous ?

THOMAS DE PISAN.

Salut, monsieur le connétable!

LE CONNÉTABLE, *d'un ton rogue.*

Salut, maître Thomas de Pisan!

Il lui tourne le dos avec insolence, et s'éloigne.

THOMAS DE PISAN, *montrant son manuscrit, et avec une joie profonde.*

Donc je l'ai,
Ce livre dans lequel tout est amoncelé,
Et qu'il fallait pourtant qu'à la fin je connusse!
Car c'est là le trésor des trésors, dom Paphnuce!
Remerciez donc bien de m'en avoir muni
Mon docte ami, monsieur le prieur de Cluny.

LE BATARD, *s'inclinant.*

Je n'y manquerai pas.

THOMAS DE PISAN, *montrant toujours son manuscrit.*

Une œuvre forte et saine!
Oui! la traduction des Canons d'Avicenne
Suivis de son traité du Kitab-el-Chéfâ,
Qui de toute science hermétique est l'alpha!

Il ne me manque plus que le Saint-Paradoxe,
Ecrit en cent dix-sept chapitres, par Eudoxe,
Abbé mitré de Suze et lecteur du Carmel.

Se tournant vers le page qui se tenait près de lui, l'aiguière à la main.

Mais, page... j'oubliais, mets là cet hydromel.

Le page dépose le plateau sur la table.

LE BATARD.

Le roi serait souffrant, maître?

THOMAS DE PISAN.

Non. Notre sire,
Se sentant chaque soir hypocondre, désire
Prendre, pour bien dormir la nuit, ce cordial
Que je compose, avec un soin tout spécial,
De vin blanc que d'un miel parfumé j'édulcore.
Mais, comme on a jadis — et j'en frémis encore —
Attenté par toxique aux jours sacrés du roi...

LE BATARD, *d'un ton douteux.*

Je le sais.

THOMAS DE PISAN.

... Ce hanap est apporté par moi

Dans la chambre où le roi donne son audience,
Et je préviens ainsi tout complot.

LE BATARD, *après s'être incliné, à part.*

Patience !
Me voici dans la place, et ma vengeance attend.
Qu'auprès de ce hanap je sois seul un instant,
Et je suis curieux de voir, maître astrologue,
Si le ciel te dira les effets de ta drogue !

On entend au dehors une musique bizarre de trompes et de tambourins, les seigneurs se précipitent sur le balcon.

Ah ! ma jongleuse ! Enfin ! l'adroite Déborah
Sur ce balcon, avec ses tours, les retiendra.

Il montre Thomas de Pisan.

Si celui-ci pouvait les rejoindre !...

LE COMTE D'AUXERRE, *du balcon où il se trouve avec les seigneurs, à Thomas de Pisan.*

O miracle !
Maître, venez donc voir cet étrange spectacle :
Une bohème est là qui charme des serpents.

THOMAS DE PISAN, *au Bâtard.*

Venez-vous, dom Paphnuce ?

LE BATARD, *refusant, du geste.*

Oh ! non ! c'est aux dépens
De son salut qu'on voit ces merveilles maudites.

THOMAS DE PISAN.

Moi, je veux voir.

Aux seigneurs.

Peut-on croire ce que vous dites ?
Quoi ? charmer des serpents !... Comme au temps ancien
Fit Apollonius le Cappadocien !
C'est quelque sacrilège affreux et punissable.

Il se dirige vers la fenêtre.

LE COMTE D'AUXERRE, *toujours sur le balcon.*

Elle trace à présent des signes sur le sable !

THOMAS DE PISAN.

Oh ! j'y vais. C'est pour sûr un sourat du Khoran.

Il rejoint les seigneurs.

LE BATARD, *tirant une fiole de sa poitrine et épiant du regard les seigneurs, qui sont sur le balcon à admirer la bohémienne.*

La France cette nuit va changer de tyran ;
Mais elle aura pour roi celui que je patronne,

Et Charles le Mauvais me devra sa couronne!
La chose s'est passée ainsi qu'il le fallait.
Enfin me voilà seul et, dans ce gobelet,
Je n'ai plus qu'à verser cette liqueur qui tue.

Il verse le contenu de la fiole dans le hanap.

Ah! roi Charles, ma tour de Mareuil abattue!
Ah! mes biens confisqués par toi! mon vieux blason
Brisé par le bourreau pour haute trahison!
Ma femme, dont tu prends, par un caprice étrange,
Le parti contre moi!... C'était trop! Je me venge!
Et je me venge bien pour avoir attendu!
Tu foulais le serpent, le serpent t'a mordu!
Et maintenant, partons. J'ai bien rempli ma tâche.
Un bon cheval m'attend au portail Saint-Eustache,
Et demain je serai dans Évreux, où je vais
Apporter un royaume à Charles le Mauvais.

Les seigneurs redescendent, entourant Thomas de Pisan, qui pérore.

THOMAS DE PISAN, *d'un ton doctoral.*

C'est bien simple, messieurs. De ces quelques syllabes,
Qui sont un talisman vénéré des Arabes,
J'ai clairement compris, moi, qu'à la Chandeleur,
Du sombre accouplement d'une stryge en chaleur

Et d'un bouc, qui n'était que Satanas lui-même,
Sous un gibet, naquit cette fille-bohème.
Ceci bien établi, vous voyez maintenant
Que son pouvoir magique est fort peu surprenant.

TOUS LES SEIGNEURS.

C'est clair.

BAUDOIN DE HANNEQUIN, *bas, aux seigneurs, et montrant Thomas de Pisan avec admiration*

Cet homme-là sait tout, messieurs.

TOUS.

Sans doute.

LE BATARD, *à Thomas de Pisan.*

Je prends congé de vous.

THOMAS DE PISAN.

Mon frère, bonne route !
Baisez pour moi les mains du prieur de Cluny.

Le Bâtard sort.

SCÈNE III.

Les mêmes, *moins* LE BATARD, *puis* LE ROI CHARLES V *et* RICQUET, *son bouffon.*

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT,
à Thomas de Pisan.

Ne redoutez-vous point ces sorcières?

THOMAS DE PISAN.

Nenni.
Mais pour ces nécromants on a trop d'indulgence.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Un bon fagot aurait raison de cette engeance,
Et, si l'on m'en croyait, tous seraient brûlés vifs.

THOMAS DE PISAN.

Ah! moi, d'être inquiet j'ai bien d'autres motifs.

Le Roi paraît au fond, appuyé sur Ricquet.

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Vraiment?

THOMAS DE PISAN.

J'observe, ainsi qu'un mage syriaque,
Les constellations du vaste zodiaque,
Chaque nuit, et j'y trouve un sombre pronostic.
Arcturus semble avoir l'œil vert d'un basilic,
Aldébaran rougit, et dans Cassiopée
Je distingue une main brandissant une épée;
Et parfois même — effets encor plus singuliers —
Les nuages ont l'air d'un choc de cavaliers.

Voyant le Roi qui s'avance au milieu d'eux.

Le roi!

Tous s'inclinent.

LE ROI, *à Thomas.*

Tu disais donc, bon Thomas, que les astres
Nous promettent encor jours de deuil et désastres?

THOMAS DE PISAN.

Oui, Monseigneur, le ciel est sinistre ce soir.
J'y vois du sang.

LE ROI.

Je suis bien las, je veux me seoir.

Il s'assied lentement dans la grande chaire qui est auprès de la table où on a posé le hanap empoisonné. A Thomas de Pisan.

Encor du sang, dis-tu? Quelle terrible année!
Mon père, pour tenir la parole donnée,
Se rendant prisonnier et trépassant là-bas;
Le malheur devant moi se dresse à chaque pas;
Les Jacques, les Anglais, la famine et la peste,
Tout à la fois!

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

C'est vrai, Monseigneur, il ne reste
A ce pays vaincu qu'un espoir aujourd'hui :
C'est que Dieu tout-puissant prenne pitié de lui!

LE ROI.

Bien, d'Andreham! Mettons en Dieu notre espérance.
Il ne peut pas faillir au beau pays de France,
Qu'il a depuis longtemps élu pour champion.

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM, *au Roi.*

Que n'écrasez-vous donc d'abord ce scorpion
De Navarre? Nous tous en aurions l'âme en joie.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT, *au Roi.*

Ce présage de sang que le ciel vous envoie
Vous dit de le frapper au plus tôt, ce Mauvais.

Aux seigneurs.

N'est-ce pas, messeigneurs?

Assentiment général.

LE ROI, *tristement.*

Oui, si je le pouvais!

LE COMTE D'AUXERRE, *vivement.*

Mais dites un mot, Sire, et toutes nos épées,
Depuis un si long temps, hélas! inoccupées,
Menaçantes, avec la lueur de l'éclair,
Jailliront à la fois de leurs gaînes de fer!

BAUDOIN DE HANNEQUIN, *de même.*

La mesure est comblée, et tant de félonie,
Gentil roi, ne peut pas demeurer impunie.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT, *de même.*

A défaut des Anglais, nos maîtres par traité,
Et dont il faut subir encor la volonté,
Vous pouvez châtier ce vassal trop rebelle.

LE COMTE D'AUXERRE, *de même.*

Sire, nous sommes prêts, l'occasion est belle;
Déclarez-lui la guerre et sonnez le tocsin!

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM, *de même.*

En un mois nous allons envahir le Vexin,
Entrer dans sa comté d'Évreux, et que je meure
Si vous ne pouvez pas, Messire, dès cette heure,
Faire remettre à neuf, pour ce fils de Gascon,
Le gibet le plus haut qui soit à Montfaucon !

TOUS, *pressant et entourant le Roi.*

Oui, la guerre ! la guerre !

LE ROI, *lentement.*

Ah ! messeigneurs, la guerre
Coûte beaucoup d'argent, et nous n'en avons guère.
On ne tire plus rien des Juifs et des Lombards ;
Les impôts sont déjà bien lourds ; de toutes parts
On vient se plaindre à moi des collecteurs de tailles ;
Tout est grevé d'un tiers en plus, sauf les futailles ;
Le fouage, qu'il eût fallu qu'on dédoublât,
Est à deux francs, messieurs, dans tout le pays plat,
Et monte à quatre francs pour les villes fermées ;
Les contributions sont toutes affermées,
Mais c'est le diable pour les lever et cueillir !
Et tout peut d'un instant à l'autre nous faillir.
Les récoltes de l'an dernier sont détestables,

Pas de blé, pas de vin! Et messieurs les Notables
Des Etats, l'autre fois, me reprochaient encor
D'avoir surélevé la valeur du marc d'or.
Vous voyez, n'est-ce pas, que la simple sagesse
Nous défend, pour longtemps, la plus faible largesse?
La guerre! mais comment payer les batailleurs?...
Il le faut : attendons, messieurs, des temps meilleurs.

Mouvement de dépit chez les seigneurs. Le connétable se détache de leur groupe et vient, en s'inclinant, se poser devant le Roi.

LE CONNÉTABLE DE FIENNES.

Sire, mes cheveux blancs me donneront peut-être
Le droit de faire entendre un avis à mon maître,
En toute humilité... Vous êtes très prudent,
Très avisé, très sage et très bon; cependant,
Monseigneur, puisqu'avec si grande prud'homie
Vous nous avez prêché l'ordre et l'économie,
Pour ce qui se rapporte aux choses des combats,
Je vous demanderai — ne vous offensez pas —
Si ce ne serait point plus juste et méritoire
De rogner sur les gens de plume et d'écritoire?

LE ROI, *avec sévérité et se levant.*

Tu viens de me parler d'une étrange façon,

Connétable. A son roi donner une leçon !...
A tout autre il pourrait en cuire, vieux de Fienne !
Mais je t'excuse, toi. Pourtant, qu'il te souvienne
— Car j'y tiendrai la main tant que je régnerai —
Que le clerc a son prix et doit être honoré
Comme un noble portant le tortil ou le heaume ;
Que tant que sapience aura, dans le royaume,
Sa place au premier rang, ce pays grandira,
Et que, s'il l'en déboute un jour, il déchoira.
— J'ai besoin d'être seul, messieurs. Que Dieu vous garde !

Les seigneurs sortent, après avoir salué le Roi.

LE CONNÉTABLE DE FIENNES, *à part, sortant le dernier.*

Brave roi Jean ! voilà ce qu'est ton fils..., regarde !

SCÈNE IV.

LE ROI, RICQUET.

RICQUET, *au Roi qui s'est assis de nouveau.*

Bons seigneurs !... Des héros ! n'est-ce pas, mon cousin ?
Si nous étions encor au temps du Sarrasin,
Ils iraient conquérir Rhodes ou Saint-Jean-d'Acre ;

Ils ne rêvent que plaie et bosse et que massacre!
Mon oncle, le feu roi, — que Dieu l'ait en son sein!
De son vivant, était comme eux grand assassin :
Il frappait comme un sourd, et d'estoc et de taille,
Navrait cent ennemis,... et perdait la bataille!

LE ROI.

Ah! ne plaisante pas sur mon père, bouffon.

RICQUET, *exécutant un salut burlesque.*

Moi, j'ai pour sa mémoire un respect très profond.
Il dort à Saint-Denis, la grande basilique,
Ayant sur son tombeau le lion symbolique;
C'est bien. Mais, comme lui, si tu veux guerroyer,
Ce n'est pas sur ceux-là qu'il faudra t'appuyer :
Braves soldats, d'accord, mais tristes capitaines!

LE ROI, *pensif.*

Ce Ricquet a raison.

RICQUET.

Par les fièvres quartaines!
Mon cousin, tu m'as l'air lugubre et marmiteux.
Serais-tu par hasard phlegmatique ou goutteux,

Que ce soir ton esprit à la gaîté rechigne?
Bois donc cet hydromel d'influence bénigne.

Il tend le hanap au Roi.

LE ROI, *après avoir pris le gobelet, le repose sur le plateau.*

Non! je boirai plus tard; ce soir, je dois veiller.

A part.

Du Guesclin viendra-t-il?

RICQUET.

Je veux, pour t'égayer,
Cousin, et pour chasser ton humeur taciturne,
Te dire mon nouveau lai du Paris nocturne.

Sur un geste affirmatif du Roi, Ricquet chante, en s'accompagnant d'une vielle.

LAI DU PARIS NOCTURNE.

Esprit mobile
Dans un corps fou,
Je cours en ville
Le guilledou,
A minuit, l'heure
Féconde en leurre
Où le chat pleure
Son miaou!

La lune éclaire
Les hauts greniers,
Ainsi que l'aire
Des froids charniers,
Et, dans sa marche,
Blanchit ton arche,
Vieux patriarche,
Pont-aux-Meuniers!

Profond silence!
Un seul pendu
Qui se balance
Tout morfondu!...
Là-bas, qui grouille?
C'est la patrouille
Qui scrute et fouille
Un coin perdu.

Passe un ivrogne
Chantant un lai;
C'est — ô vergogne! —
Un frère lai.
Rue Épicière,
Une sorcière,
Nue et grossière,
Monte un balai!...

Mais c'est l'aurore...
A ton lit, fol!
Un rayon dore

L'Hôtel Saint-Paul ;
Et des tourelles
Sveltes et frêles,
Les tourterelles
Prennent leur vol.

Après un silence.

Quoi ! tu ne souris point ! Mon lai te déplaît-il ?
Il faut donc que j'épuise, en bouffon très subtil,
De mes petits talents la longue kyrielle ?
Tu ne veux plus de vers accompagnés de vielle ?
Soit ! lisons Cicéron ou d'autres auteurs grecs...
Veux-tu que je te batte au noble jeu d'échecs ?
Parle ! je dois remplir les devoirs de ma charge.

LE ROI, *songeur, sans répondre.*

Du Guesclin viendra-t-il ?

RICQUET.

Ma conscience est large,.
Pourtant il faut gagner ses gages. Suis-moi bien :
Je fais hauberts pour lièvre et gants fourrés pour chien ;
Je suis bon ventouseur de bœufs et maître mire
Des chats ; et mon talent que le plus on admire,
C'est de faire de l'or, en mêlant les rayons

Du soleil avec les ailes des papillons!
Et, pour désopiler les rates trop farouches,
Cheminant au plafond, je fais la chasse aux mouches.
Choisis, cousin.

LE ROI, *avec impatience.*

Tais-toi.

A part.

Non, il ne viendra pas!
Ce soldat aime mieux servir son duc, là-bas,
Que moi, le triste roi d'une France épuisée.
Que dis-je? mais je suis peut-être sa risée,
Car ma fuite à Poitiers... Ah! cruel souvenir!

Entre le héraut de France.

SCÈNE V.

LE ROI, RICQUET, LE HÉRAUT.

LE ROI, *apercevant le héraut.*

Montjoie!... Enfin!

Avec inquiétude.

Eh bien! il ne veut pas venir?

LE HÉRAUT.

Il est là, monseigneur ; il attend.

LE ROI, *avec joie.*

Bien. Qu'il entre !

Le héraut va ouvrir la porte du fond ; Du Guesclin paraît.

LE HÉRAUT, *montrant le Roi à Du Guesclin.*

Voici le roi.

Le héraut sort.

SCÈNE VI.

LE ROI, RICQUET, DU GUESCLIN.

RICQUET, *qui est resté en extase devant Du Guesclin immobile au fond du théâtre.*

Grand Dieu ! quelle tête ! quel ventre !
Mais c'est Polyphémès en personne !

DU GUESCLIN, *toisant Ricquet avec mépris.*

Quel est
Ce roquet mal plaisant qui me jappe au mollet ?
Au large !

LE ROI, *à Ricquet.*

Laisse-nous.

RICQUET.

Non, c'est Croque-Mitaine!

Ricquet sort dans une gambade.

SCÈNE VII.

LE ROI, DU GUESCLIN.

LE ROI.

Merci d'être venu sans retard, capitaine!
Car cet empressement me prouve un cœur féal.

DU GUESCLIN, *avec réserve.*

Je vous le devais, Sire, étant votre vassal,
Puisque Charles de Blois, dont je suis l'homme lige,
Comme duc de Bretagne, à vous servir s'oblige.

LE ROI.

Soit! J'espère pourtant que vous venez me voir
Un peu plus par estime encor que par devoir.

DU GUESCLIN, *de même.*

Je sais ce que je dois, Messire, au Roi de France,
Et j'ai pour lui la plus entière révérence.

LE ROI, *à part.*

Le début promet peu.

Haut, et se levant.

Sire Bertrand, les rois,
Qui tiennent de Dieu seul leur couronne et leurs droits,
En ont un, le plus grand dont il les investisse,
Mais le plus lourd aussi, c'est de faire justice.
Si frapper un coupable est souvent douloureux,
En revanche, parfois, il est bien doux pour eux
De faire rejaillir l'éclat qui les entoure
Sur les hautes vertus, l'honneur et la bravoure.

DU GUESCLIN, *à part.*

Humph ! aux bords de la coupe il met beaucoup de miel !

LE ROI, *prenant la main de Du Guesclin.*

Messire Du Guesclin, je rends grâces au ciel
De serrer cette main qui vaut toute une armée.

DU GUESCLIN, *s'inclinant.*

Sire !...

LE ROI.

Je vous connais déjà... La renommée
M'a dit votre vaillance et vos rudes exploits.
Je sais vos coups de main, vos sièges, vos tournois...
Chef aussi prévoyant que soldat intrépide,
Vous avez l'esprit sûr et le coup d'œil rapide ;
Du moindre de vos gens vous connaissez le nom ;
Et de fiers chevaliers suivent votre pennon
Sur les routes d'Anglais meurtris toutes jonchées.
Ah ! vous mèneriez bien de grandes chevauchées,
Bertrand, et ce serait un plaisir non pareil
Que de vous voir conduire, un jour, au grand soleil,
Une procession de quelques mille lances !
Puis enfin, dans nos temps, où sous les violences
Le populaire souffre et succombe à moitié,
Ce qui vous rend pour moi plus digne d'amitié,
C'est que pour les petits vous êtes pitoyable,
Et qu'à la pauvre gent taillable et corvéable
Vous savez de la guerre alléger le fardeau.
Ainsi que saint Martin partageant son manteau.
On vous a vu souvent, vous, noble sans fortune,

Après votre butin donner votre pécune,
Et montrer devant tous que cette main, ô preux!
Si terrible à l'Anglais, est douce aux malheureux.

DU GUESCLIN.

Sire, vous me comblez; mon mérite est bien mince.
J'étais déjà payé par l'estime du prince
Que je sers, le bon duc de Bretagne; et le roi,
En me traitant ainsi, fait beaucoup trop pour moi.

LE ROI.

Non pas... Vous aimez fort ce cher duc de Bretagne?

DU GUESCLIN.

Sire, depuis vingt ans, sous lui je fais campagne,
Et c'est Charles de Blois qui m'arma chevalier.

LE ROI.

Vos services, de plus, ont dû bien vous lier,
Et je trouve entre vous l'amitié naturelle.
J'aime Charles, et j'ai soutenu sa querelle
Contre Jean de Montfort, à propos du duché,
Différend qui, d'ailleurs, n'est pas encor tranché,
Et que nous reprendrons dans un moment propice.

Brusquement.

Si l'on vous proposait de quitter son service ?

DU GUESCLIN.

Moi !

LE ROI.

Sans vous employer pour cela contre lui.

DU GUESCLIN, *lentement, après un silence.*

Le maître, sous lequel je combats aujourd'hui,
Soutient, le fer en main, sa cause qu'il sait bonne.
C'est un héros ! Jamais l'espoir ne l'abandonne ;
Montfort peut triompher : nul revers ne l'abat.
Il est prêt, vienne l'heure, à mourir en soldat ;
Il ne fuit pas ; il n'est danger dont il ne rie ;
Il déteste l'Anglais bourreau de sa patrie ;
Et je ne connais pas, pour être son égal,
De plus fier chevalier, fût-il de sang royal.
Si j'en rencontrais un, par grand hasard, peut-être
Consentirais-je alors à le prendre pour maître.

LE ROI, *avec colère.*

Assez !... Je comprends trop ta pensée, et ce ton
D'ironie est mal fait pour toi, rude Breton.

Parle franc. En ton roi tu n'as pas confiance :
Tu n'as pas oublié l'instant de défaillance
Du dauphin et sa fuite à Poitiers... Ai-je tort?

DU GUESCLIN, *simplement.*

Monseigneur, j'ai bravé souventes fois la mort,
Et je puis, tellement la chair est tyrannique,
Avoir aussi demain mon heure de panique.

LE ROI.

Que peux-tu donc alors me reprocher?

DU GUESCLIN, *avec embarras.*

Moi?... Rien,
Sire.

LE ROI, *impérieusement.*

Assez de détours! Je le veux, parle.

DU GUESCLIN.

Eh bien!
Puisque vous exigez qu'avec toute franchise,
Et me faisant l'écho d'un peuple, je vous dise
Ce qu'il pense en secret de ce roi de trente ans
Qui devra gouverner ce pays si longtemps,
Je parlerai. — Sachez que tous, dans ce royaume,

Le paysan qui veille, en tremblant sous le chaume,
Sur sa pauvre récolte et ses maigres troupeaux,
Et qu'accablent encor la dîme et les impôts;
Le bourgeois, casque en tête et portant hallebarde,
Que la rigueur des temps force à monter la garde
Aux portes de sa ville où l'Anglais peut entrer;
Le marchand voyageur qui craint de rencontrer
Sur les chemins déserts quelque male aventure,
Et qui, la nuit venue, excite sa monture;
Tous, bourgeois et manants, et surtout les vaincus,
Vos nobles, dont la honte a terni les écus,
N'ont qu'un vœu, dont il faut qu'un souverain s'enquerre,
Un vœu d'enthousiasme et de haine : la guerre!

LE ROI, *avec une joie mal contenue.*

Tu crois?

DU GUESCLIN.

Depuis huit ans, on n'attend qu'un signal
Pour expulser l'Anglais du sol national
Qu'il dévaste du droit des anciennes défaites;
Et c'est depuis ce temps, Monseigneur, que vous êtes
Le maître en cette France. Or, avez-vous rien fait
Pour qu'elle pût jeter le cri qui l'étouffait?
Non. — Pour entretenir ce levain de rancune,

Quelle fière parole avez-vous dite ? Aucune. —
Lorsque se soulevait un grand seigneur terrien,
L'assistiez-vous ? Jamais.— Donc rien, et toujours rien !
Sans perdre tout espoir, on se lasse ; et la France
Vous accuse, à la fin, de trop d'indifférence.
Je ne vous juge point ; mais, soldat qui les hais,
Je reste où l'on combat encore les Anglais.

LE ROI, *qui a écouté Du Guesclin sans manifester aucun sentiment, reprend avec tristesse et comme se parlant à lui-même.*

Donc, il refuse ; donc, Du Guesclin m'abandonne.
Soit, adieu ! Ce n'est pas que la chose m'étonne :
Il en est déjà tant qui ne m'ont pas compris.

D'une voix profonde.

Courbe-toi de nouveau sous le vent du mépris,
Roi maudit ! et, soufflant ta lueur de génie,
Reprends tes jours de deuil et tes nuits d'insomnie.
Mais non ; je veux dormir. Du Guesclin seul pouvait
Chasser le rêve affreux qui hante mon chevet,
La France agonisant et me criant : « A l'aide ! »
Je vais donc encor voir ce spectre qui m'obsède
Tordre ses bras sanglants, et l'entendre gémir !
Non ! Viens, philtre sauveur… Dormir ! je veux dormir.

Il vide d'un trait le hanap empoisonné.

DU GUESCLIN, *à part.*

Quelle immense pitié s'émeut donc dans mon âme?
Ah! pauvre jeune prince!

LE ROI, *avec terreur*

Ai-je bu de la flamme?
J'ai senti ces douleurs une première fois...
Ah! je reconnais là ton œuvre, ô Navarrois,
Et ton poison, danger qui sur moi toujours plane!

DU GUESCLIN, *épouvanté.*

Sire, que dites-vous?

LE ROI.

Bertrand, cette tisane
Contenait du poison, te dis-je!

DU GUESCLIN.

Dieu très haut!
Un tel crime...

LE ROI.

En voici la preuve, vois plutôt.

Il jette au feu le fond du hanap; une flamme verte jaillit.

DU GUESCLIN, *voulant s'élancer au dehors.*

Au secours! au secours! Je vais...

LE ROI, *l'arrêtant.*

C'est inutile.
Je connais dès longtemps le venin du reptile,
Mais, contre tout boucon ou toxique, j'ai là

Tirant une fiole de son sein.

L'antidote fameux de Pèdre d'Avila.

DU GUESCLIN.

Buvez donc sur-le-champ! Buvez!

LE ROI, *impassible.*

Non!... Tout à l'heure.

DU GUESCLIN.

Oh! par grâce!...

LE ROI, *amèrement.*

Eh! qu'importe après tout que je meure?
Car, tu l'as dit, Bertrand, je suis un mauvais roi...
Et si c'est Dieu qui veut vous délivrer de moi?

DU GUESCLIN, *suppliant.*

Mon maître, au nom de tous les bons Français ensemble,
Oh! vivez!

LE ROI, *lui saisissant la main.*

Vois d'abord, soldat, si ma main tremble.

DU GUESCLIN.

Oh! pardon à genoux, mon seigneur vénéré!

LE ROI, *lui montrant le flacon.*

Tu vois! je tiens ma vie... Eh bien! je ne vivrai
Qu'après t'avoir prouvé que j'en suis vraiment digne —
Sois sans crainte d'ailleurs : cette liqueur maligne
Est lente à vous donner la mortelle torpeur. —
J'ai la mort dans le sang, et je n'en ai pas peur.

DU GUESCLIN.

Sire, c'est héroïque, et j'admire.

LE ROI, *lentement d'abord, puis s'animant peu à peu.*

Ah! l'on trouve
Que je n'excite pas la colère qui couve ;
Et mes braves sujets, contre moi maugréant,
Me traitent de couard et de roi fainéant !
Eh bien! toi qui te rends ici leur interprète,
Sache ce que j'ai fait et tout ce que j'apprête ;
Et quand tu connaîtras mes actes et mes vœux.

Tu pourras me traiter de lâche... si tu veux.
Après Poitiers — j'avais dix-huit ans ! — on me donne
La régence de France et presque la couronne.
Tu sais à quel moment ! Les trois quarts du pays
Par l'Anglais enivré de victoire envahis,
Et la paix à signer, — je pleure, quand j'y pense,
A cette paix ! — et pour cette énorme dépense,
Les États Généraux refusant le crédit !
Puis, c'est le Navarrois, et ce Marcel maudit
Excitant contre moi l'émeute et sa colère,
Mon palais envahi par le flot populaire,
Mon front royal coiffé d'un bonnet odieux,
Et mes deux maréchaux égorgés sous mes yeux !
Enfin, la Jacquerie et les châteaux en cendre,
Paris qui me repousse et que je dois reprendre,
Les Anglais à l'affût de toute trahison
Attendant le moment d'agir, et le poison
Qui, quelque jour, peut bien me tuer par surprise !...
Je n'ai pas trente ans...

Il ôte son bonnet.

Vois ! ma tête est toute grise.

DU GUESCLIN.

L'heure passe ; buvez, Monseigneur !

LE ROI, *froidement.*

J'ai le temps!
Voici ce que j'ai fait, moi, pendant ces huit ans :
Les Jacques sont vaincus, l'émeute est terrassée.
Et je puis maintenant reprendre la pensée
Que je gardais, ardente, aux jours les plus mauvais!
Ah! vous m'avez cru tous endormi? Je rêvais,
Et mon rêve était plus sublime que le vôtre!
Oui, ce noble pays, où l'étranger se vautre,
Où tout est maintenant misère et désarroi,
Ce grand pays que j'aime et dont Dieu m'a fait roi,
— Entends-tu bien, toi qui de m'aider as vergogne? —
Je voulais, de Dunkerque à la mer de Gascogne,
Que de la fange anglaise il fût débarrassé,
Comme la plage après que le flot a passé!

DU GUESCLIN.

Par saint Kado! voilà des paroles royales!

LE ROI.

Tu ne soupçonnais point mes ardeurs martiales?
C'est vrai! je les gardais en moi-même, songeant
Qu'il me fallait un chef habile et de l'argent,
Pour conduire au succès cette vaste entreprise.
Écoute! lentement j'amasse et thésaurise.

A présent, j'ai de l'or, — pas beaucoup, mais assez ! —
Quant au chef, ce devrait être moi ; mais je sais
Que je ne pourrais pas !... Vois ma mine flétrie.
Regarde ! Suis-je né pour la chevalerie ?
Une armure m'étouffe, et ce bras faible et gourd
Trouve, hélas ! qu'une épée est un fardeau trop lourd.
Aussi, j'ai dû chercher un autre capitaine
Qui rendît pour les lis la victoire certaine.
Je savais ta vaillance et ta haute vertu,
Et je t'ai fait venir pour te dire : « Veux-tu ? »

DU GUESCLIN, *tombant à genoux.*

Sire, vous êtes grand ! J'accepte, et je vous aime !

LE ROI, *vidant la fiole.*

Je vivrai donc... Viens dans mes bras.

Le Roi et Du Guesclin s'embrassent.

Dès ce jour même,
Nous allons commencer notre œuvre. Tu verras !
Je serai la pensée, et tu seras le bras.
Et je sens naître en moi cette mâle assurance
Qu'à nous deux nous allons ressusciter la France !

Il va au fond, et appelle les seigneurs qui sont restés dans l'antichambre.

Entrez, tous !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TOUS LES SEIGNEURS,
RICQUET.

LE ROI, *aux seigneurs.*

Je m'en vais vous causer grand plaisir.
Vous vous plaigniez tantôt d'avoir trop de loisir,
Eh bien! soyez contents. Dès ce jour, je déclare
La guerre à mon cousin Charles, roi de Navarre,
Et vous donne pour chef Du Guesclin, que voici!

LES SEIGNEURS, *tirant leurs épées et entourant Du Guesclin.*

Montjoie et Saint Denis!

DU GUESCLIN.

Messeigneurs, grand merci!

Au Roi.

Sire, par cette épée et devant Dieu, je jure
Qu'après avoir vengé votre récente injure
Nous chasserons l'Anglais!

LE ROI.

Bien ! J'accepte ta foi.

DU GUESCLIN, *aux seigneurs.*

Ou bien nous serons morts, messieurs.

TOUS LES SEIGNEURS, *brandissant leurs épées.*

Vive le Roi!





ACTE III

LES ANGLAIS EN FRANCE.

Le camp des Anglais, devant Hartecelle. — Au fond, vaguement aperçu, le château assiégé, derrière lequel le soleil se couche. — Sur une élévation, à gauche, deux grosses tours de guerre en charpente, montées sur roues. — Au pied de l'élévation, deux barils de poudre, un canon primitif en bois, cerclé de fer. — Faisceaux d'armes, drapeaux, feux de bivouac, etc...

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CAPITAINE, BARDOLPH, *sergent,* JACKSON, *archer,* PATRICK, *goujat irlandais,* UNE SENTINELLE, SOLDATS.

Au lever du rideau, la scène présente l'animation d'un camp. Des soldats, autour du feu, font la soupe. D'autres jouent aux dés sur un tambour. Une sentinelle, avec son arbalète, veille auprès des tours de guerre. C'est le soir, à l'heure qui précède le crépuscule.

PATRICK, *à l'archer Jackson, tout en tournant une cuiller dans la marmite.*

Par le grand saint Patrick ! pour notre brave troupe,

Ami Jackson, je fais une bien maigre soupe,
Aujourd'hui... Seulement, un chou, quatre navets,
Et deux rats d'eau !... Vraiment, ce sera bien mauvais.
Et pourtant la cuisine est un art où j'excelle.

L'ARCHER JACKSON.

Ah! Patrick, maudit soit le siège d'Hartecelle!
C'est tout ce que j'ai pu trouver dans le pays.

LE CAPITAINE, *s'approchant.*

Allons ! ne grognons pas.

L'ARCHER JACKSON.

Capitaine !...

LE CAPITAINE.

Obéis.
Quand le chef a parlé, le soldat doit se taire.
Lord Chandos — Dieu le garde à la vieille Angleterre ! —
Veut prendre ce château. C'est dur, mais tôt ou tard
Nous le prendrons.

LE SERGENT BARDOLPH.

D'accord ! mais c'est pour le Bâtard
De Mareuil que travaille ici l'armée anglaise ;

C'est pour que ce Français puisse, tout à son aise,
Se venger de sa femme et vivre dans son bien...
Capitaine, tandis que nous, nous n'aurons rien,
Puisqu'on a défendu d'avance le pillage.

L'ARCHER JACKSON.

On ne bataille plus suivant l'ancien usage...
Empêcher tout larcin sous peine du licol!

LE SERGENT BARDOLPH.

Dépouiller le vaincu, cela n'est pas un vol.
Et d'ailleurs, le pillage est le seul patrimoine
Du soldat. S'il en est ainsi, je me fais moine.

PATRICK.

Leur métier est meilleur, car les moines sont gras.

Montrant sa marmite, d'un air piteux.

Ici, quatre navets, un chou rouge et deux rats!...
Décidément ce siège est rude.

LE SERGENT BARDOLPH.

Capitaine,
On est sur Du Guesclin sans nouvelle certaine!
Quand il eut réuni tout son monde à Guingamp,

On sait qu'un beau matin il a quitté le camp.
Mais qu'est-il devenu?

LE CAPITAINE.

Ceci me semble louche,
Et je suis inquiet quand Du Guesclin découche.
Ah! la fortune tourne; et tout a bien changé
Pour les Français, depuis qu'ils ont cet enragé!...
Nous perdons du terrain dans la nouvelle guerre...
Du Guesclin disparu ne me rassure guère,
Car c'est pour nous donner encore de l'ennui.

L'ARCHER JACKSON.

Qu'un trait d'arc seulement me sépare de lui,
Et je garde pour lui ma flèche la plus sûre!...

LE CAPITAINE, *indigné.*

Plaise à Dieu que jamais une telle blessure,
Venant de loin, n'atteigne un si preux chevalier!...
Il est fait pour mourir en combat singulier,
Par l'épée ou la hache, et d'une main illustre,
Et non comme un manant, sous la flèche d'un rustre.
Car c'est un ennemi glorieux!

PATRICK, *tournant la soupe.*

Approuvé!

LES AUTRES, *riant.*

Ah! Patrick!

PATRICK, *sa cuiller à pot à la main.*

Je suis noble, étant enfant trouvé.

LA SENTINELLE.

Le général!

LE CAPITAINE.

Voici Chandos et son escorte,

Tous à vos rangs!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LORD JOHN CHANDOS, *gouverneur de Guyenne,* LE BATARD DE MAREUIL, SEIGNEURS *et* HOMMES D'ARMES.

A l'entrée de Chandos, les soldats se rangent en silence sur les deux côtés de la scène. Chandos entre en parlant au Bâtard de Mareuil; il est suivi d'une brillante escorte de gentilshommes; un page porte son casque sur un coussin.

LORD JOHN CHANDOS, *au Bâtard.*

C'est trop d'insistance. Il importe,

Messire de Mareuil, que ce siège damné,
Si dur pour mes Anglais, soit bientôt terminé.
J'ai déjà fait beaucoup. Si le Prince de Galles,
Qui s'intéresse à vos querelles conjugales,
Voulut, récompensant vos services anciens,
A vos quelques soldats joindre nombre des siens,
Je ne dois pas pourrir, moi, devant Hartecelle.

LE BATARD.

Pourtant, mylord,...

LORD JOHN CHANDOS.

Demain, à cette citadelle
Je donnerai l'assaut, dès l'aube.

LE BATARD.

Cependant
Un assaut est coûteux, et peut-être imprudent.
Encor deux ou trois jours d'attente, et la famine...

LORD JOHN CHANDOS.

Non! J'ai fait préparer tous les travaux de mine;
Demain, on roulera ces tours auprès des murs...
L'une renfermera nos hommes les plus sûrs,

Qui pourront, sans échelle et de sa plate-forme,
Atteindre les créneaux; l'autre, un amas énorme
De fagots imprégnés de résine et de poix,
Afin d'incendier la porte ; et cette fois,
A moins que de là-haut un secours ne lui vienne,
Avant la fin du jour la place sera mienne.

LE BATARD.

Vous êtes un très grand capitaine, mylord,
Et vous fûtes toujours heureux; mais si le sort
Faisait (à Dieu ne plaise!) échouer l'escalade?
Permettez que j'insiste et vous en dissuade,
Car, enfin, ils n'ont plus de vivres, je le sais.
Attendons ! et trois jours ne seront point passés,
Qu'Olivier de Mauny, mettant bas son audace,
Vous rendra son épée et les clefs de la place.

LORD JOHN CHANDOS.

Si l'assaut manque, soit! nous emploîrons la faim;
Mais c'est à contre-cœur, vous dis-je, car enfin
— Je ne prends pas souci de votre affaire intime —
Cet Olivier a su mériter mon estime ;
Et contre un tel vaillant, je ne puis l'oublier,
La famine n'est pas l'arme d'un chevalier.

LE BATARD.

Mais, mylord,...

LORD JOHN CHANDOS, *impérieusement.*

C'est assez !

Au capitaine.

Vos machines sont prêtes,
Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Oui, mylord, et nous aussi.

LORD JOHN CHANDOS.

Vous êtes
Sûr de vos hommes ?

LE CAPITAINE.

Sûr.

LORD JOHN CHANDOS.

Bon !

LE CAPITAINE.

Cet assaut ! pour quand ?

LORD JOHN CHANDOS.

Au petit jour.

LE CAPITAINE.

C'est bien.

LORD JOHN CHANDOS.

Et quoi de neuf au camp?

LE CAPITAINE.

Rien. Quelques paysans, arrêtés sur la route,
Armés sous leurs sarraux et qui voulaient sans doute
Pénétrer dans la ville.

LORD JOHN CHANDOS.

Et qu'en avez-vous fait?

LE CAPITAINE.

Ils sont là. Tout d'abord j'ai pensé qu'on devait
Les brancher...

LORD JOHN CHANDOS.

Auraient-ils fait de l'espionnage?

LE CAPITAINE, *légèrement.*

Non! mais comme ils rôdaient dans tout le voisinage

Et que ce sont des gens du peuple, je voulais,
A tout hasard...

La nuit vient peu à peu.

LORD JOHN CHANDOS.

Allons ! Mortimer, lâchez-les.
Quand même au fond du cœur ils nous seraient hostiles,
Pauvres hères ! leurs morts nous seraient inutiles.

Aux soldats.

L'assaut demain, garçons ! et qui craint pour ses os
N'a qu'à rester au camp !

LES SOLDATS.

Hurrah ! Vive Chandos !

LORD JOHN CHANDOS, *au capitaine.*

Veillez bien sur ces tours et ces barils de poudre.

A sa suite.

Allons, mylords !

Il sort, suivi du Bâtard et des gentilshommes de son escorte.

SCÈNE III.

LES PERSONNAGES *de la scène première, puis* MARGOT, LIÉNARDE *et autres* RIBAUDES.

LE SERGENT BARDOLPH.

Eh bien! on va donc en découdre,
Capitaine!

L'ARCHER JACKSON, *à Patrick.*

Patrick, rallume donc le feu.

LE CAPITAINE.

Allons ! garçons, pour nous ragaillardir un peu,
Qu'on roule un tonneau d'ale ici! Je paye à boire.

LES SOLDATS.

Hurrah!

LE CAPITAINE.

Mais il est tard et la nuit devient noire;
Des torches! Et soyons sur nos gardes.

On allume les torches. Les ribaudes entrent et se répandent parmi les groupes.

PATRICK, *les apercevant.*

Amis,

La veille d'un combat, l'amour est bien permis

Et je vais consacrer cette heure à mon amante.

Il va vers les ribaudes.

LE CAPITAINE, *à une ribaude.*

Bonjour, Margot!... Toujours éveillée et charmante!

MARGOT, *saluant.*

Capitaine!

LE CAPITAINE.

Voici mon genou, viens t'asseoir.

Nous nous battons demain, et c'est fête ce soir.

MARGOT.

Nous en sommes ?

LE CAPITAINE.

C'est clair.

LIÉNARDE, *à Patrick.*

Patrick, un verre d'ale!

PATRICK, *lui présentant un gobelet.*

Liénarde, m'as-tu toujours été fidèle?

LIÉNARDE, *le souffletant.*

Insolent!

LE SERGENT BARDOLPH.

Ecoutons, amis! Arabella
Va dire sa ballade!

On fait le cercle autour d'une ribaude.

ARABELLA.

BALLADE

DE LA BELLE FILLE HOSPITALIÈRE
AUX GENS D'ARMES.

Belle fille à l'amour idoine,
De ma fenêtre en floraison,
Je vois souvent clerc ou chanoine
Rôder autour de ma maison.
Mais aucun, blondin ou grison,
Portant froc ou robe drapée,
Ne me dira son oraison :
Je n'aime nuls que gens d'épée.

Le butin est leur patrimoine,
Aussi donnent-ils à foison
Escarboucle, onyx ou sardoine,
Et drap fin du pays frison.
De vieux vin et de venaison
On fait près d'eux franche lippée,

Et leur cœur est comme un tison.
Je n'aime nuls que gens d'épée.

Alexandre de Macédoine
Vit Thalestris en pâmoison;
Cléopâtre adorait Antoine;
Médée a brûlé pour Jason
Qui conquit la blonde toison;
Othon fut chéri de Poppée :
Et voilà pour quelle raison
Je n'aime nuls que gens d'épée.

ENVOI

A mylord John Chandos.

Prince, pour toute une saison,
Votre troupe est ici campée;
J'élis près d'elle garnison :
Je n'aime nuls que gens d'épée.

Au moment où Arabella vient de terminer sa chanson, on entend le cri de la sentinelle.

LA SENTINELLE.

Arrête! Qui va là?

Mouvement général. — Entre Du Guesclin, déguisé en vieux marchand et monté sur un âne, dont le bât supporte deux paniers pleins de victuailles et de bouteilles. — Alain, également vêtu comme un jeune courtaud de boutique, conduit l'âne par la bride. — Ils sont amenés par quelques archers.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DU GUESCLIN, ALAIN, UN ARCHER.

L'ARCHER, *entrant.*

Amis. Et je ramène une bonne capture.

DU GUESCLIN, *d'une voix nasillarde, avec une terreur grotesque.*

O monsieur mon patron, grand saint Bonaventure,
J'agonise de peur, intercédez pour moi!
Et vous aussi, grand saint Polycarpe!

L'ARCHER, *durement.*

Oh! tais-toi!

LE CAPITAINE.

Un prisonnier?

L'ARCHER, *riant.*

Un gros.

LE CAPITAINE, *à Du Guesclin.*

Viens çà, qu'on t'interroge!

DU GUESCLIN, *continuant à gémir.*

O grands saints oubliés dans le martyrologe,
Aidez-moi, vous aussi!

LE CAPITAINE.

Silence!

A l'archer.

Où l'as-tu pris?

L'ARCHER.

Sur la route, ici près ; et je crois qu'il est gris,
Car il prétend rentrer, malgré nous, dans la ville.

DU GUESCLIN, *feignant d'être ahuri.*

Vous aurais-je parlé de façon incivile,
Monsieur l'archer? Je suis un marchand ambulant,
Un pauvre homme, qui vais offrir à tout chaland
Mes produits. Et voilà mon ânesse chargée...
Et je ne savais pas cette ville assiégée.
Je voyageais avec Tiennet, mon apprentif...
Messieurs, ayez pitié de moi, faible et chétif!

LE CAPITAINE, *avec méfiance.*

Et si, comme espions, à quelque bonne corde
Je vous faisais suspendre un peu?

DU GUESCLIN.

Miséricorde!
Que me dites-vous là? Nous sommes innocents,
Monsieur le capitaine anglais.

LE CAPITAINE.

Allons! descends.

Du Guesclin descend de son âne.

Mais voilà des paniers bien garnis... Qu'on les fouille!

DU GUESCLIN, *désolé.*

Ma marchandise! A l'aide! au meurtre! On me dépouille!
On me ruine! Hélas!

PATRICK, *fouillant dans les paniers de l'âne.*

Ah! le butin est bon,
Capitaine. Du vin, des poulets, un jambon,
Des andouilles, une oie, et ce large fromage!

DU GUESCLIN.

Ils prennent tout!

PATRICK, *raillant.*

Non pas. Tu nous en fais hommage.

Les soldats se partagent les vivres en riant.

DU GUESCLIN, *avec tristesse.*

Mais donnez-nous du moins une place au repas.

LE CAPITAINE.

Qu'on lui laisse sa part!

A Du Guesclin.

Allons! ne te plains pas.

Montrant Alain.

Mais quel est ce petit drôle?

DU GUESCLIN.

Un enfant novice,
Sous mon aile élevé loin du monde et du vice,
Comme David enfant par le vieux Samuel.

PATRICK, *grossièrement, à Du Guesclin.*

Je comprends. Ton bâtard?

DU GUESCLIN.

Mon bâtard! Juste ciel,
Permettrez-vous longtemps que des choses pareilles
De cet agneau sans tache offensent les oreilles?

Tableau animé. — Les soldats mangent et jouent avec les ribaudes. Dans un coin à droite, Du Guesclin et Alain s'assoient sur un tertre et mangent.

LE CAPITAINE, *à Du Guesclin.*

Assez! Vous devriez être encor bien contents.
Si l'on vous garde ici, ce n'est pas pour longtemps:
Demain nous entrerons dans cette place forte,
Nous, par la brèche, et vous ensuite par la porte!

Il le quitte et rejoint les soldats.

DU GUESCLIN, *à part.*

Par saint Kado! j'arrive à temps.

ALAIN, *bas, à Du Guesclin.*

Vous l'entendez,
Messire! à cet assaut ils se sont décidés.
Ah! Clotilde!... Et ne rien pouvoir! Retard funeste!
Tout est perdu!

DU GUESCLIN, *de même.*

Du calme, enfant! la nuit nous reste;
Et nous allons tâcher d'en tirer bon parti.

ALAIN.

Comment?

DU GUESCLIN.

J'ai tout quitté quand tu m'as averti
Qu'Olivier se trouvait dans cette forteresse,

Bloqué par ces maudits Anglais. Le temps nous presse,
Agissons. Nous tentons un coup très hasardeux.
Mais tu m'as l'air d'un gars intrépide ; à nous deux
Nous inventerons bien... Attends, que j'examine...
D'abord, l'assaut... et puis, sans doute, la famine
Là-bas... Occupons-nous de ces tours que voilà,
Et qui m'ont l'air...

Voyant un archer s'approcher d'eux.

On nous écoute...

Haut.

In sæcula
Sæculorum. Amen !

L'ARCHER, *à Jackson.*

Le marchand dit ses grâces.

DU GUESCLIN, *bas.*

C'est tout ce que je sais en latin.

LIÉNARDE, *à Patrick, dans le fond.*

Tu m'embrasses
Encor, vilain Patrick !

PATRICK.

Toujours !

LE SERGENT BARDOLPH, *à voix haute.*

Allons, du vin!

MARGOT, *au bras du capitaine, passant.*

Voyez-vous! moi, je suis fille d'un échevin
Ayant pignon sur la rue, et je n'étais pas née
Pour ce métier.

LE CAPITAINE.

Comment! tu plains ta destinée,
Et je t'aime, méchante!

Ils s'éloignent.

DU GUESCLIN, *bas, à Alain.*

Ils deviennent grivois.
Le vin d'Anjou produit son effet, je le vois.
S'ils pouvaient se soûler!...

LES SOLDATS, *buvant.*

A Chandos!

LE CAPITAINE.

Eh! mes drôles,
Qui veut vingt coups de nerf de bœuf sur les épaules,
N'a qu'à boire un peu plus qu'il ne peut en porter.

PATRICK, *à part.*

Le capitaine est dur.

DU GUESCLIN, *bas.*

Il n'y faut plus compter.
Soit ! Autre chose alors !

Il se lève et s'adresse au capitaine.

Illustre homme de guerre,
Vous excuserez bien un soin aussi vulgaire,
Mais où coucherons-nous cette nuit ?

LE CAPITAINE.

Comme nous,
Par terre.

DU GUESCLIN.

Ah ! mais le sol est un lit fort peu doux.
Je suis pieux : c'était hier vigile et jeûne,
J'ai jeûné, je suis faible ; et je ne suis plus jeune !

LE CAPITAINE.

Eh bien ! tu t'étendras sur la paille, tout près
De ces barils Mais prends bien garde, ou tu pourrais,
Si par hasard le feu prenait après ta couche,
Mon brave homme, sauter en l'air comme une mouche.

DU GUESCLIN.

Ah! grand saint Barnabé! quel produit de l'enfer
Renferment ces petits tonneaux cerclés de fer?

LE CAPITAINE.

C'est de la poudre.

DU GUESCLIN.

Hein? Qu'est-ce que de la poudre?

LE CAPITAINE.

C'est comme qui dirait une espèce de foudre,
Qu'on lance aux ennemis par ce bâton à feu,
Autrement dit, canon ou bombarde!

DU GUESCLIN, *avec terreur.*

Grand Dieu!

On entend au loin un roulement de tambour.

LE CAPITAINE.

Garçons, le couvre-feu! Çà, renvoyez les femmes.

PATRICK.

Ah! si tôt!

Les ribaudes sortent.

LE CAPITAINE.

Éteignons les torches et les flammes,
Et qu'on se couche !

DU GUESCLIN, *à part.*

Enfin !

PATRICK.

Je vais rêver de toi,
Liénarde !

LE CAPITAINE, *à Du Guesclin, qui s'étend sur la paille avec Alain.*

Marchand, tâche de rester coi
Sur ta litière. Et vous, mes braves, à vos tentes ! —
Ne cherche pas à fuir, toi, car si tu le tentes,
D'un carreau d'arbalète envoyé dextrement...

Montrant la sentinelle.

Ce garçon t'ouvrira le ciel, sans sacrement.

A la sentinelle.

Tu m'entends ! Bonne nuit, mes enfants, et qu'on veille !

Le capitaine sort. — Les soldats rentrent sous leurs tentes. — La scène est très faiblement éclairée par le foyer mourant. — Du Guesclin et Alain sont couchés dans la paille, à droite. — La sentinelle veille auprès des machines et se promène de long en large. — Profond silence.

SCÈNE V.

DU GUESCLIN, ALAIN, LA SENTINELLE.

DU GUESCLIN, *se soulevant à demi, à Alain, d'une voix très basse.*

Plus personne! Petit, approche ton oreille,
Et parlons-nous tout bas. Mon plan est fait. Il faut
Brûler ces tours!

ALAIN.

Comment?

DU GUESCLIN.

Malheureux! pas si haut!...
Nous avons deux barils de poudre, de la paille
Et du feu.

ALAIN.

Je comprends.

DU GUESCLIN.

Silence! Il faut qu'on aille

Le Bègue de Vilaine est un soldat de prix :
Avec lui, ce retard est une grave chose.

CLOTILDE.

Ah ! ce siège est affreux ! Voir, pour mon humble cause,
S'exposer mes vassaux, mes deux braves parents,
Et vous, le guerroyeur grand parmi les plus grands,
C'est trop pour une femme, et, tenez ! je suis lasse.

DU GUESCLIN.

Vous combattez l'Anglais : je suis donc à ma place.

ALAIN.

Nous aussi.

CLOTILDE.

Votre cœur est vaillant, je le sais,
Alain ; mais c'est pour moi qu'ici vous exercez
Ce métier de soldat si périlleux.

ALAIN.

Mon frère
Était beaucoup trop bon de vouloir m'y soustraire.
Du Guesclin maintenant connaît ce que je vaux.

OLIVIER, *à part.*

Il me hait, car il croit que nous sommes rivaux !

Fanfare.

THIBAUD, *à Du Guesclin, venant du fond.*

Capitaine !

DU GUESCLIN.

Eh bien ! quoi ?

THIBAUD

Le héraut d'Angleterre
Vient demander accès pour un parlementaire

DU GUESCLIN.

Bien ! qu'il entre !

Thibaud sort.

Ma ruse aurait donc réussi !

Au quartenier.

Apportez le restant de nos vivres ici

Aux soldats.

Et mangez et buvez !

Au bourgeois gras, gaiement.

Toi, montre bien ta panse,
Ami ! Du diable alors si cet Anglais ne pense
Que nous faisons par jour au moins quatre repas !

Au bourgeois maigre.

Mais, toi, va te cacher : il ne le croirait pas.

LE BOURGEOIS MAIGRE.

N'ayez crainte, je vais derrière, capitaine.

LE BOURGEOIS GRAS, *en évidence et satisfait.*

Tu trompes l'ennemi : sois fière, ô ma bedaine!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BATARD DE MAREUIL, *les yeux bandés, amené par Thibaud.*

DU GUESCLIN, *à Thibaud.*

Otez-lui son bandeau.

Thibaud enlève le bandeau qui couvrait les yeux du Bâtard.

CLOTILDE, *avec un cri.*

Mon mari!

OLIVIER *et* ALAIN, *avec rage et faisant le geste de s'élancer sur lui.*

Le Bâtard!

DU GUESCLIN, *les arrêtant.*

Sa personne est sacrée!

OLIVIER.

Ah!

LE BATARD, *très froid.*

Je viens de la part
De mylord John Chandos, gouverneur de Guyenne.

DU GUESCLIN.

J'écoute.

LE BATARD.

Il faut d'abord, messire, que j'obtienne
Licence de parler devant tous.

DU GUESCLIN.

Vous l'avez.
Mes soldats sont pour moi des amis éprouvés,
Je ne leur cache rien.

LE BATARD.

Je ne suis point hostile,
Et je viens vous offrir la paix.

DU GUESCLIN.

C'est inutile;

Car la paix serait chère, et, vous voyez ! ce fort
Bien garni, bien armé, peut attendre un renfort,
Car nous avons encor des vivres.

LE BATARD, *mielleux.*

Oui, peut-être ;
Vous jetez votre pain même par la fenêtre...
Ah ! la ruse est adroite, et nous l'apprécions.
Elle nous eût trompés. Par malheur ! nous savions
Que vous ne pourriez pas être deux fois prodigues.

DU GUESCLIN, *à part, avec rage.*

Ah ! trahis !

LE BATARD.

C'est assez de peine et de fatigues
Pour vos soldats, messire, et pour vous c'est assez,
Croyez-moi, de vaillance et d'efforts dépensés.
La guerre a ses hasards...

DU GUESCLIN, *brusquement.*

Trêve de flatterie !
Quelles conditions faites-vous, je vous prie ?

LE BATARD.

Soit ! La place est rendue à Chandos. Nous laissons

Tous les nobles sortir en nous payant rançons;
Le soldat part avec ses armes qu'il conserve.

DU GUESCLIN.

C'est trop beau ! Mais pour vous, monsieur !

LE BATARD.

Je me réserv

Pour ma part de butin...

DU GUESCLIN.

Ah ! ah ! c'est là l'écueil.

LE BATARD.

Ma femme seulement, Clotilde de Mareuil.

DU GUESCLIN, *ironique.*

Seulement ?

LE BATARD.

Seulement.

CLOTILDE, *à part.*

C'est moi qu'il veut.

OLIVIER, *au Bâtard.*

Infâme !

DU GUESCLIN, *arrêtant Olivier et s'approchant du Bâtard, d'un air terrible.*

Quand vous m'avez offert de livrer une femme,
Vous comptiez que, malgré vos propos outrageants,
Je saurais respecter en vous le droit des gens.
Vous avez eu raison. Partez. La route est libre.
Mais regardez d'abord que tout mon être vibre
De colère,

Lui mettant la main sur l'épaule.

et sentez ce que pèse ma main;
Puis tâchez désormais d'éviter mon chemin.

LE BATARD, *frémissant.*

Ah!

Froidement.

Menacer n'est pas répondre. Veut-on rendre
La citadelle à John Chandos?

DU GUESCLIN.

Venez la prendre!

LE BATARD *s'incline, puis s'approche de Clotilde et lui parle à demi-voix.*

J'espère que jugeant leurs conseils belliqueux,

Madame, vous serez plus raisonnable qu'eux.
Car tout dépend de vous. Donc, en votre pensée,
Songez bien à ce qu'est une ville forcée.
Que deviendront parmi la fureur des assauts,
Ces femmes, ces enfants, vos amis, vos vassaux?
Vous savez ! c'est le vol, le carnage, la flamme!
Vous êtes charitable et pieuse, madame:
Vous répondrez à Dieu de tout le sang versé,
Quand vous n'avez enfin, oubliant le passé,
Qu'à revenir auprès d'un époux... qui vous aime...

CLOTILDE, *lui coupant la parole, avec indignation.*

Ah! taisez-vous! Assez d'injure et de blasphème!
Votre amour!... il me fait horreur et je vous hais!
Quant à Dieu, chaque jour il entend mes souhaits
Et, malgré cette épreuve où sa rigueur m'expose,
J'en suis sûre, il est juste et protège ma cause!

LE BATARD.

Priez-le donc; mais moi, je vous dis : Au revoir!

Il sort, reconduit par Thibaud.

D'abord jusqu'au foyer, puis jusqu'à ces barils,
Enfin jusqu'à ces tours.

ALAIN.

C'est bien.

DU GUESCLIN.

Que de périls,
Enfant !

ALAIN.

Qu'importe ? Allons !

DU GUESCLIN.

Ah ! l'heure est solennelle !
S'il fallait seulement tuer la sentinelle,
J'ai ma dague. En un tour de main ce serait fait.
Mais ce soldat pourrait appeler.

ALAIN.

En effet.
Alors ?...

DU GUESCLIN.

Il va falloir le tuer sans qu'il crie.
Voilà tout

ALAIN.

Je suis prêt!

DU GUESCLIN.

Oh! pas d'étourderie!
Rampons vers lui comme un renard dans un sillon;
Un seul coup de poignard, et ma main pour bâillon!
Ce repli de terrain nous sert; la nuit est brune.
Il ne nous verra point. Au soldat!

La lune paraît.

Ah! la lune!

Silence. — La lune disparaît derrière un nuage.

Bon voyage, madame! et ne revenez pas...
Devant les tours, tu vois bien ce tertre là-bas?
Il y faut arriver sans bruit, à quatre pattes.

ALAIN.

C'est bien!

A part.

Je ne veux plus, ô mon cœur, que tu battes!

DU GUESCLIN.

Allons!

Ils traversent la scène en rampant et la remontent, chacun d'un côté différent, se dirigeant vers la sentinelle, qui se met à chanter.

L'ARCHER, *chantant.*

Au pays, chez nous,
Dans les hautes terres,
C'est l'heure des doux
Mystères.

Des grands lacs d'azur
Argentant la grève,
La lune au ciel pur
Se lève.

Les daims en repos,
Vers la source noire,
Viennent par troupeaux
Pour boire.

DU GUESCLIN, *derrière la terre, caché, aux pieds de la sentinelle.*

Nous y voilà.

A Alain, qui l'a rejoint.

Ta main! Prends ce poignard...
Tu trembles?

ALAIN.

Non de peur, mais c'est ce montagnard,
Qui chante son pays natal quitté naguère
Et qu'il faut égorger!

DU GUESCLIN, *d'une voix grave.*

Mon enfant, c'est la guerre!

L'ARCHER, *reprenant sa chanson.*

Lutins et démons
Et sorcières blondes
Mènent, sur les monts,
Leurs rondes.

Et, dans l'air, le son
D'une cornemuse
Passe et meurt, chanson
Confuse.

En ce moment, Du Guesclin, qui est sorti de sa cachette et a rampé jusqu'au soldat, l'assaille par derrière, lui met une main sur la bouche et le poignarde. L'archer tombe avec un râle étouffé.

ALAIN, *se voilant les yeux.*

Ah!

DU GUESCLIN, *montrant le mort.*

C'est fait, sans un cri.

ALAIN, *à part.*

Moi, j'ai bien entendu.

DU GUESCLIN, *fiévreusement.*

A la besogne, et pas un instant de perdu!
Je roule ces barils près des tours. Toi, dépêche.
Tortille cette paille et fais-en une mèche;
La flamme mettra bien quelque temps à ramper
Jusqu'à la poudre, et nous, nous pourrons décamper.

Ils commencent à agir. — Soudain ils s'arrêtent et prêtent l'oreille.

Des pas! on vient!

ALAIN, *écoutant à droite.*

Par là!

DU GUESCLIN, *avec anxiété.*

Qu'est-ce encore?

ALAIN, *épouvanté.*

Une ronde!

DU GUESCLIN, *terrible.*

Ah! que l'enfer me prenne et que croule le monde!
Et plus de sentinelle!

ALAIN, *vivement.*

Eh bien! ils me verront

Son arbalète en main et son casque à mon front.

Il prend les armes du mort et va se placer près des machines.

N'est-ce pas que de loin on me prendrait pour elle?

DU GUESCLIN.

C'est vrai; mais si l'on vient changer la sentinelle?

ALAIN, *résolument.*

N'avons-nous pas une arme?... A la grâce de Dieu!

DU GUESCLIN.

Brave enfant!

A droite, au fond, sur le chemin qui descend, paraissent le Bâtard de Mareuil et le capitaine, qui porte une torche. — Ils sont suivis de quelques archers. — Du Guesclin, avec ferveur.

Ah! monsieur saint Kado, je fais vœu
De t'offrir, si d'un tel danger tu nous délivres,
Une chape d'argent du poids de trente livres,
Et d'aller de Morlaix jusques à Plougastel,
Pieds nus, afin d'ouïr la messe à ton autel!

Du Guesclin reste immobile, caché derrière le canon; la ronde vient en scène. — Alain se promène sur l'élévation à gauche, comme montant la garde.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BATARD,
LE CAPITAINE, ARCHERS.

LE CAPITAINE, *au Bâtard.*

Vous voyez ! — tout est calme et l'on fait bonne garde.
La sentinelle veille auprès de la bombarde,
Des deux barils de poudre et des tours que voici.

LE BATARD.

Je suis tranquillisé, capitaine ; merci !

Ils sortent.

SCÈNE VII.

DU GUESCLIN, ALAIN.

DU GUESCLIN, *sortant de sa cachette, et avec explosion.*

Ah ! monsieur saint Kado, vous êtes un brave homme !

A Alain.

Embrasse-moi, mon gars.

ALAIN.

Est-ce bien ?

DU GUESCLIN.

Voilà comme
On se montre, parmi les gens de ta maison.

Avec décision.

Maintenant, les tonneaux !

Il roule les tonneaux près des machines, aidé d'Alain.

Une mèche !

Il dispose une longue traînée de paille qui aboutit aux tonneaux.

Un tison !
Boutons le feu !

Il prend une braise au foyer et allume la paille, qui commence à brûler lentement.

Partons, Alain, pour Hartecelle.
Les Anglais vont sauter. Vois ! la paille étincelle.

Avec regret.

Dire qu'ils ne sauront pas de qui le coup part !

Mais, si ; car ils verront demain sur le rempart
Ma bannière fameuse et bien reconnaissable,
Qui sur l'écu d'argent porte l'aigle de sable.
Viens.

Ils sortent par le fond à gauche. La scène reste vide une minute. La flamme atteint la poudre. Tout saute. Après l'explosion qui renverse et déchire les tentes, les soldats, dont quelques-uns sont blessés, se répandent sur la scène et poussent des cris devant les machines à demi détruites et qui brûlent.

SCÈNE VIII.

LES ANGLAIS, LE BATARD.

TOUS.

Ah !

LE BATARD, *devant le cadavre de la sentinelle.*

Ce soldat mort !

LE CAPITAINE, *qui a cherché du regard Alain et Du Guesclin.*

Les deux marchands ont fui !

LE BATARD, *qui a pris le poignard dans la gorge du soldat tué et examiné cette arme.*

Les armes de Bertrand Du Guesclin !

LE CAPITAINE.

C'était lui!





ACTE IV

LA VILLE ASSIÉGÉE.

Une plate-forme, avec un parapet crénelé au fond. — A droite, une grosse tour à porte ronde. — A gauche, un corps de logis. — Au fond en perspective, les tours du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, sur le rempart, un peloton, commandé par THIBAUD, *relève les sentinelles. — Des groupes d'hommes et de femmes circulent et regardent les soldats. — Auprès d'une table,* UN BOURGEOIS GRAS *et* UN BOURGEOIS MAIGRE *sont assis devant des gobelets.*

LE BOURGEOIS GRAS.

Oui, compère Truphème, aussi vrai qu'on me nomme
Alleaume Percepied, que je suis un prud'homme
Et le maître barbier juré de cet endroit,
Je vous dis qu'on a moins de vivres qu'on ne croit,
Et qu'on ne tiendra plus longtemps.

LE BOURGEOIS MAIGRE, *d'un ton rogue.*

Gros tas de graisse !
Si vous souffrez la faim, c'est sans qu'il y paraisse :
Cette bedaine-là dément vos sots discours.
Moi, depuis le blocus, j'engraisse tous les jours.

LE BOURGEOIS GRAS.

J'en suis sûr, mon ami, nous n'avons plus de vivres
Un chat, et tout petit, se vend jusqu'à deux livres,
Et le marchand le fait passer pour un lapin.
De plus, on a déjà rationné le pain.
Quel pain ! J'en voudrais bien connaître la formule !
Et, pour le poids, on met dedans des fers de mule.
J'en ai perdu trois dents.

LE BOURGEOIS MAIGRE, *avec impatience.*

Percepied, mon ami,
Tout en ira-t-il mieux, quand vous aurez gémi ?
Nous avons Du Guesclin chez nous. Laissons-le faire.

A Thibaud.

Ah ! c'est vous, sénéchal ! Tenez, videz ce verre
De cervoise.

THIBAUD, *vidant le gobelet.*

Je bois à vos santés.

LE BOURGEOIS GRAS, *à Thibaud.*

Eh bien !

Le renfort qu'on attend vient-il ?

THIBAUD.

Je n'en sais rien.

LE BOURGEOIS GRAS.

La place sera-t-elle enfin ravitaillée ?

THIBAUD.

Je n'en sais rien.

LE BOURGEOIS GRAS.

Hélas !

LE BOURGEOIS MAIGRE, *montrant le bourgeois gras.*

Quelle poule mouillée !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DU GUESCLIN,
LE QUARTENIER.

DU GUESCLIN, *entre en parlant avec le quartenier.*

Donc, du pain pour trois jours seulement, quartenier?

LE QUARTENIER.

Monseigneur, j'ai fait cuire et mettre en ce grenier
Tout ce qui nous restait encore de farine;
Et c'est la fin.

DU GUESCLIN.

Trois jours! Voilà qui me chagrine.
Et mes soldats qui sont en retard! Que font-ils?
Par saint Kado! je veux par quelques tours subtils
A ce damné Chandos cacher notre détresse...

Il rêve un moment.

Peut-être.... Oui, cela ne manque pas d'adresse.

Au quartenier.

Fais apporter ici la moitié de tes pains.

Le quartenier obéit. On apporte des pains dans des paniers.

Ah ! c'est risquer beaucoup, mais n'importe !

Aux soldats.

Compaings,

Afin que ces damnés Anglais nous en croient riches,
En place de boulets, bombardez-les de miches.

THIBAUD ET LES SOLDATS.

Compris !

Les soldats jettent les pains par-dessus le rempart.

LE BOURGEOIS MAIGRE, *au bourgeois gras, riant.*

Hein ! Percepied, le tour est assez neuf !
Qu'en dis-tu ?

LE BOURGEOIS GRAS, *avec douleur et comptant sur ses doigts les pains qu'on jette.*

Quatre, cinq... Ah ! mon Dieu !... Sept, huit, neuf,
Quatorze, quinze, seize !... Ah ! je me meurs, Truphème !...

Il tombe dans les bras du bourgeois maigre.

THIBAUD, *à Du Guesclin.*

C'est fait, messire.

DU GUESCLIN.

Bien. Pauvres gens ! Comme on m'aime !
Ils ont jeté leur pain ! Ah ! c'est simple et c'est beau !
Hier, quand ils voyaient arriver ce troupeau
Chez les Anglais, j'ai lu dans leurs yeux leur martyre.
Ils ont faim !.. Mais ils m'ont obéi sans rien dire :
Ils ont jeté leur pain sans avoir murmuré.
Ah ! j'y perdrai la vie, ou je les sauverai !

Entre Clotilde, suivie de ses femmes et accompagnée d'Olivier et d'Alain.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLOTILDE, OLIVIER *et* ALAIN.

CLOTILDE, *allant à Du Guesclin.*

Eh bien ! messire, quoi de nouveau ?

DU GUESCLIN.

Rien encore !
Je ne sais pas où sont mes troupes, et j'ignore
Qui peut les retenir, mais je suis fort surpris.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *moins* LE BATARD
et THIBAUD.

CLOTILDE, *à Du Guesclin.*

Messire, soyez franc, car je veux tout savoir,
Et le discours hautain de ce traître m'effraie !
Dites ! notre misère enfin est-elle vraie ?
N'avons-nous plus assez de vivres pour tenir ?

DU GUESCLIN, *sans répondre.*

Madame, à tout moment mes gens peuvent venir,
Et c'est notre salut...

CLOTILDE.

Je sens bien qu'on me cache
Notre état. Quel qu'il soit, il faut que je le sache !

DU GUESCLIN.

Je ne conviendrai pas qu'il soit désespéré.
S'ils donnent un assaut, je le repousserai,
Et le pire ennemi, c'est encor la famine.

Mais cependant, depuis un instant, je rumine
Un projet... Je le tiens ! Et, par Dieu ! nous rirons
S'il réussit !

Aux soldats qui l'entourent.

Holà ! Deux cents braves lurons
Vont feindre d'attaquer l'Anglais par la poterne
Du sud, pour l'occuper. En ce qui me concerne,
Comme je n'y vais point, ayant affaire ailleurs,
Olivier, tu seras le chef des batailleurs.

OLIVIER

Bien.

ALAIN.

Moi, j'en suis.

OLIVIER, *bas, à Du Guesclin.*

Bertrand, souviens-toi.

DU GUESCLIN, *bas, à Olivier.*

Sois tranquille.

Haut.

Non, mon Alain ! il faut qu'un chef reste en la ville :
Ce sera toi.

ALAIN, *avec rage.*

Toujours !

A Olivier.

Écoute, frère aîné !
Si c'est injustement que je t'ai soupçonné,
Tu peux me le prouver : reste pour que je sorte.

OLIVIER.

Non.

ALAIN.

Pour reconquérir ma confiance morte,
Tu n'as qu'à me céder ta place.

OLIVIER.

Non.

ALAIN.

Tu vois !
C'est devant elle ! Eh bien ! pour la dernière fois,
Prends garde, car je sens m'envahir la folie !
Je t'embrasse les mains, frère, je t'en supplie,
Laisse-moi te servir au moins de lieutenant !

OLIVIER.

Non.

ALAIN.

Va donc seul alors. Je te hais maintenant.

Alain sort.

OLIVIER, *à part.*

Hélas !

Aux soldats.

Allons, mes gars !

Il sort, suivi des soldats.

DU GUESCLIN, *à part.*

Peut-être est-ce folie...
Mais, si j'en viens à bout, nous ferons chère lie !

Il sort d'un autre côté.

SCÈNE VI.

CLOTILDE, HABITANTS *et* FEMMES D'HARTECELLE. *Les bourgeois et les femmes, qui se sont parlé entre eux pendant la fin de la scène précédente, s'approchent de Clotilde, qui est restée rêveuse.*

CLOTILDE.

Que voulez-vous, amis ?

LE BOURGEOIS MAIGRE.

Dame, les habitants
D'Hartecelle ont cru voir que, depuis quelque temps,

On se bat moins, — ce n'est pas un reproche, certes,
Car notre garnison a fait de grandes pertes, —
Et nous venons vous dire, avec simplicité,
Que s'il vous faut des gens de bonne volonté,
Nous sommes là, bourgeois, paysans, tout le monde,
Prêts à marcher. Je sais me servir d'une fronde,
Un autre d'une pioche, un autre d'un marteau.
Les vieillards garderont les remparts du château.
Enfin, nous ferons tous de notre mieux, madame.

TOUS LES BOURGEOIS.

Oui !

CLOTILDE, *émue.*

Mes braves vassaux, merci du fond de l'âme !

LE BOURGEOIS GRAS, *à part.*

L'arrière-garde est très nécessaire. J'en suis !

Il se sauve.

UNE FEMME, *tenant dans ses bras un jeune nourrisson et un autre enfant à la main, s'approche de Clotilde ; quelques femmes la suivent.*

Châtelaine, on répand dans la ville des bruits
Sinistres, et l'on dit que la faim nous menace.
Mais avec le vaillant Breton au cœur tenace,

Nous sommes prêtes, nous, les femmes, à subir
Sans un sanglot, sans un regret, sans un soupir,
La faim et les horreurs du siège le plus rude.
Ne gardez donc pour nous aucune inquiétude,
Dame, car nulle épouse et nulle mère ici
Ne vous conseillera de demander merci,
— Pour toutes je le dis, car je pense comme elles! —
Quand même tarirait le lait de nos mamelles.

TOUTES LES FEMMES.

Oui.

CLOTILDE.

Les femmes aussi! les mères! Dieu clément!
C'est trop de sacrifice et trop de dévouement.
Non, je n'accepte pas! Que j'en meure, qu'importe?
Je me rends. Sénéchal, faites ouvrir la porte!
Mes amis, remettez votre épée au fourreau!
J'aime mieux me livrer moi-même à mon bourreau,
—Bien qu'à ce seul penser l'horreur au cœur me monte,—
Oui, j'aime mieux mourir de dégoût et de honte,
Que de voir triompher mon droit, que je défends,
Par le sang des vieillards, des femmes, des enfants!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ALAIN, *rentrant de son côté;* LE BOURGEOIS GRAS, *portant un cochon sur ses épaules;* HABITANTS DE LA VILLE; *puis* DU GUESCLIN.

TOUS, *rentrant joyeux.*

Vive sire Bertrand!

LE BOURGEOIS GRAS.

L'excellente aventure!

ALAIN.

Qu'est-ce?

LE BOURGEOIS GRAS.

J'en ris à faire éclater ma ceinture.

CLOTILDE.

Mais enfin?

LE BOURGEOIS GRAS

Non, le tour est vraiment merveilleux,

Et messieurs les Anglais vont être furieux !
Quel homme ! lui seul fait de pareilles trouvailles !

Entre Du Guesclin.

CLOTILDE, *à Du Guesclin.*

Eh bien ?

DU GUESCLIN.

Comme on manquait ici de victuailles,
Je viens d'y ramener un troupeau de cochons.

TOUS.

Vivat !

ALAIN, *étonné.*

Comment ?

DU GUESCLIN, *avec enthousiasme.*

Saignons, dépeçons, embrochons,
Salons, fumons ! mangeons de la charcuterie
Et buvons sec ! C'est jour de joie et de frairie,
Pour tous nos affamés, soldats et citadins !
A la broche le lard ! Et sur le gril boudins,
Andouilles, pieds farcis, cervelas et saucisses !
Assaisonnons le tout de moutarde et d'épices,

Et l'arrosons d'un vin agréable au lamper!
Vive Dieu! c'est l'Anglais qui nous offre à souper!

TOUS.

Ah!

LE BOURGEOIS GRAS, *montrant l'un après l'autre son ventre, puis le cochon étendu à ses pieds.*

Ventre patient, reçois ta récompense.

ALAIN, *à Du Guesclin.*

A la fin, Monseigneur; vous nous direz, je pense,
Par quel moyen étrange et quel tour imprévu,
Vous avez ramené ces vivres?

DU GUESCLIN.

J'avais vu,
Hier, en rôdant, non loin du ruisseau, dans la plaine,
Parqués auprès d'un champ de trèfle, une centaine
De pourceaux, destinés à messieurs les Anglais.
Les mirifiques porcs! Des noirs, des violets,
Des roses! Gras à point, superbes! Et leur soie
Reluisait sur leur dos comme un drap qui chatoie!
Or, nous sachant ici sans vivres, j'ai pensé :
Ces Anglais sont vraiment cruels d'avoir laissé

Ces pauvres animaux exposés à la pluie.
Par bonheur! il restait dans la place une truie
Pleine, et que l'on gardait afin qu'elle mît bas.

ALAIN.

Ah! je vous reconnais!

DU GUESCLIN, *gaiement.*

Tu comprends, n'est-ce pas?
Je tenais mon appeau. L'amour tourne les têtes;
C'est lui le vrai tyran des hommes et des bêtes.
Et, pendant qu'Olivier fait sa diversion,
Malgré ses grognements et sa rébellion,
Je prends la truie et la campe sur mes épaules!
Je sors des murs, sans bruit, et je gagne les saules
Qui longent la rivière et font comme un rideau
Entre l'Anglais et moi. Sur l'autre bord de l'eau,
J'aperçois dans son parc le troupeau qui sommeille.
Je fais hurler ma truie en lui tordant l'oreille.
Quel triomphe! Voilà le troupeau furibond
Qui, malgré les porchers, dans l'eau ne fait qu'un bond
Et me rejoint, tandis que je rentre en la ville,
Avec tous les cochons me suivant à la file!

TOUS, *riant.*

Ah!

ALAIN.

Bien imaginé!

DU GUESCLIN.

Soit! Je viens d'obvier
A la famine... Mais que fait donc Olivier?

Tumulte. — Olivier rentre à la tête des soldats, soutenu par Thibaut et blessé au bras droit.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OLIVIER, THIBAUD, SOLDATS.

OLIVIER, *à Du Guesclin.*

Nous voilà, sans un mort. Une simple escarmouche...
Et toi?

DU GUESCLIN.

Moi, je songeais aux besoins de la bouche,
J'ai des vivres.... Blessé!

OLIVIER.

Rien. Un trait égaré...

CLOTILDE.

Son sang coule... Ah !

Elle s'évanouit.

ALAIN, *avec désespoir.*

C'est lui qu'elle aime ! J'en mourrai !





ACTE V

LA BATAILLE.

Une chapelle. — La scène représente l'intérieur de la nef (gothique rayonnant). On voit se perdre au fond, en biais, les arcades du chœur. A droite et à gauche, les deux travées du transept; à l'entrée du chœur, un prie-Dieu, devant lequel sont placées, sur des coussins, les différentes pièces d'une armure. La lune éclaire les vitraux; les cierges sont allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUD, DU GUESCLIN, CLOTILDE, OLIVIER, *le bras en écharpe,* HOMMES D'ARMES, PAGES *portant des torches,* FEMMES *de la suite de Clotilde.*

THIBAUD, *à Du Guesclin.*

Messire, tout est prêt pour la veille des armes.

DU GUESCLIN.

Bien, Thibaud! laisse-nous.

A Olivier.

Comment! ami! des larmes?

OLIVIER, *tristement.*

Hélas! tu connais trop le souci qui me mord:
Tu vas armer Alain chevalier, et la mort
Se réjouit... Puissé-je être mauvais prophète!
Enfin, mon Seigneur Dieu, ta volonté soit faite!

A Du Guesclin.

Que devient ton armée?

DU GUESCLIN.

Elle approche. Mes gens,
Dès l'aube, livreront bataille aux assiégeants,
Tandis que nous ferons une rude sortie,
Et je compte gagner cette fois la partie.

OLIVIER.

Espérons-le. Pour moi, mon devoir est tracé.
Je puis me battre encor, quoique je sois blessé,
Et, parmi la mêlée affreuse où la mort fauche,
Je veux du moins couvrir Alain de mon bras gauche.

DU GUESCLIN.

Va! pour le protéger, tu ne seras pas seul.
Mais voici notre Alain.

Entre Alain, nu-tête et tout vêtu de blanc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALAIN.

DU GUESCLIN, *à Alain.*

Approche-toi, filleul.
T'es-tu mis en état pour la bonne veillée?

ALAIN.

Maître, je viens à vous l'âme purifiée,
Ayant fait devant tous ma coulpe à haute voix...
Mon corps dans l'eau du bain s'est lavé par trois fois,
Et je suis en état de grâce pour paraître
Devant la sainte hostie offerte par le prêtre...
Croyez-en cet habit de lin, blanc comme un lis,
Symbole de mon cœur humble et pur.

DU GUESCLIN.

C'est bien, fils.

Devant l'autel voici l'armure bien fourbie ;
Tu vas veiller près d'elle, et, l'épreuve subie,
Tu pourras prononcer tes vœux de chevalier.

OLIVIER, *à Alain.*

Un serment solennel va bientôt te lier,
Frère, et quelque regret que mon cœur en éprouve,
Je tiens à te servir de parrain, car je trouve
Qu'il est bien pour le sang des Mauny qu'un garçon
De ton âge ait agi d'une telle façon
Qu'il soit fait chevalier par Du Guesclin lui-même !...
Demain, la guerre va te donner son baptême.
Tu n'as dû que braver la mort jusqu'à présent ;
Mais désormais, Alain, tu verseras le sang ;
Tu le verras, flot noir jailli des chairs coupées,
Rougir les gantelets, les heaumes, les épées ;
Et, parmi les blessés, sourd à leurs cris affreux,
Impitoyablement tu pousseras sur eux
— Grand pourvoyeur des loups et des oiseaux de proie —
Ton destrier massif, dont le sabot les broie.
Ah ! c'est terrible, enfant !... Mais quoi ! tu l'as voulu.

ALAIN, *sèchement.*

Je prends ce grand parti d'un cœur très résolu,
Et le Dieu des combats fortifîra mon âme.

DU GUESCLIN, *avec solennité, à Alain.*

Avant de te frapper l'épaule de ma lame,
Avant de te chausser les deux éperons d'or,
Insignes de ton rang, Alain, je dois encor
Te rappeler les lois de la chevalerie.
Sers fidèlement Dieu, les dames, la patrie;
Sois généreux, loyal, intrépide et courtois.
Penses-y bien toujours. L'ordre que tu reçois
Va te faire l'égal des meilleurs gentilshommes...
Mais il t'impose, aux temps d'épreuves où nous sommes,
Des devoirs que jamais, enfant, tu n'enfreindras.
Et d'abord, que ce cœur, cette tête, ce bras,
N'aient qu'un but, avant tout, la France délivrée!

Alain étend, sans parler, la main vers le crucifix en signe de serment.

Repousse avec horreur la magie exécrée,
Et ne te sers jamais contre tes ennemis
Que des moyens loyaux par l'Église permis.
— La forfaiture est chose inconnue à ta race! —
Épargne le vaincu qui te demande grâce
Et ne frappe jamais au cheval, car, vois-tu,
Dès qu'un noble bardé de fer est abattu,
La victoire devient sans gloire et trop aisée.

Enfin, garde toujours au fond de ta pensée
Que les faibles, les vieux, les femmes, les enfants,
Les clercs, les laboureurs, sont ceux que tu défends,
Et qu'il faut que partout où ton nom retentisse,
L'écho réponde : Honneur, bienfaisance, justice !

Alain fait de nouveau le signe du serment.

ALAIN.

L'heur m'est bien grand d'avoir deux parrains si fameux
Messire, et j'essaîrai de bien faire comme eux.

DU GUESCLIN.

Maintenant, nous allons te laisser. Veille et prie.
Tu vas ceindre l'épée à l'heure où la patrie
Sous le pied du vainqueur, frémissante, se tord
Et se relève. Et c'est pour un duel à mort !
Peut-être verras-tu notre France accablée...
Prie, afin que ta foi ne soit jamais troublée !
Quand de ses champions tu serais le dernier,
Meurs, plein d'espoir en elle et sans la renier !

CLOTILDE, *s'approchant à son tour d'Alain, et très doucement.*

Alain, vers le devoir quand votre âme s'élève,
Priez la Vierge mère, au cœur percé du glaive,

De vous faire oublier un rêve évanoui.
Vous l'oublîrez ; plus tard vous serez heureux.

Sur un geste d'Alain.

Oui.

Un jour, vous sentirez une nouvelle flamme
Naître sous le regard tendre d'une autre femme.
Vous aimerez encore et vous serez aimé.

ALAIN, *à part.*

Oui, pâles fleurs d'automne et non roses de mai !

DU GUESCLIN.

L'heure s'avance, il faut laisser le néophyte.

A Alain.

A demain.

Ils sortent tous, sauf Alain.

SCÈNE III.

ALAIN, *seul.*

Seul !

Après un silence.

Allons, triste nuit, passe vite !

Car j'ai soif de l'ivresse ardente des combats!
Contre un destin trop dur en vain je me débats!
Carnage, me voici! mêlée, ouvre ton gouffre,
Que je m'y jette afin d'oublier, car je souffre!

Sanglotant.

Je souffre, et mon courage à la fin est lassé!

Se relevant.

Mais non : patrie, à toi je me suis fiancé,
Épouse des hardis, toujours fidèle et chaste,
L'âme pour ton amour n'est jamais assez vaste!...
Et pour te la donner toute, j'en veux bannir
De mon rêve fatal jusques au souvenir!

S'approchant du coussin où sont ses armes.

Je t'en prends à témoin, ô ma première armure.
Si ce cœur bat trop fort, étouffe son murmure
Sous la lourde cuirasse et sous le gorgerin,
Et qu'il devienne froid ainsi que ton airain!
Si de mes yeux, visière horrible de ce casque,
Tombent parfois des pleurs, cache-les sous ton masque!
Cette main qui jadis dans la sienne tremblait,
Que ton tissu de fer la couvre, ô gantelet,
Pour que tu sois solide en sa paume crispée,
O mon amie! ô ma vaillante! ô mon épée!

De n'être plus qu'à toi désormais je fais vœu.
Mais prions.

Il s'agenouille.

Aidez-moi, bons chevaliers de Dieu,
Bienheureux combattants des célestes phalanges,
Terribles chérubins, victorieux archanges,
Toi surtout, saint Michel, qui domptas le dragon !
Prends-moi, grand saint Martin, soutien et parangon
Du soldat vertueux, sous ta main protectrice !
Intercédez pour moi, monseigneur saint Maurice !
Et vous, guerriers thébains, martyrs de votre foi,
Barons du paradis, priez, priez pour moi !

Il met sa tête dans ses mains et reste absorbé dans sa méditation. — Musique. — Le fond du théâtre s'ouvre, et dans des nuées, baignées d'une lumière surnaturelle, apparaissent le vieux Enguerrand de Mauny, tel qu'il était au prologue avec ses blessures, et derrière lui ses trois fils Philippe, Jacques et Huon, tous les trois blessés à la tête. — Tous sont appuyés sur leurs longues épées.

SCÈNE IV.

ALAIN, LE SPECTRE D'ENGUERRAND DE MAUNY, *et ceux de* HUON, *de* JACQUES *et de* PHILIPPE DE MAUNY.

LE SPECTRE D'ENGUERRAND DE MAUNY,
étendant la main vers Alain.

Du lumineux séjour de l'extase éternelle
Où Dieu donne aux élus le bonheur infini,
Ton père mort descend, et sa voix solennelle
Te salue, Alain de Mauny !

Voici tes frères, tous ont la même blessure
Au front, juste à la place où se posa ma main.
Comme la leur, enfant, ta destinée est sûre :
Tu vas être tué demain!

Dernier né des Mauny, porte une âme virile
A ton premier combat qui sera sans second,
Car, sache-le, ta mort ne sera pas stérile,
Ton sang versé sera fécond!

J'ai sous les yeux le livre ouvert des destinées,
Et de ma voix qui sort de l'abîme, apprends-les :
La guerre durera cent terribles années ;
Mais nous chasserons les Anglais.

Le grand Breton qui tient le glaive de la France
De l'âpre invasion refoulera le flot ;
Sous lui nous toucherons presque à la délivrance ;
Mais Du Guesclin mourra trop tôt.

Après... — Oh ! la funèbre et lamentable histoire ! —
La nef de France sombre et n'est plus que débris...
Ah ! je vois des Anglais par tout le territoire
Et leur roi régnant à Paris !

Mais à l'heure où la foi du plus brave chancelle,
Voici, terrible ainsi que l'archange en son vol,
Surgir le blanc pennon de la bonne Pucelle !
Et plus un Anglais sur le sol !

Et plus tard, et sans cesse, invasions, désastres !
Et toujours, à la fin, le drapeau triomphant
Plane sur le pays délivré, dans les astres.
Vive France ! A demain, enfant !

L'apparition se dissipe peu à peu. Le jour paraît.
Alain sort de son extase.

SCÈNE V.

ALAIN, *seul, et cherchant à rassembler ses idées.*

Je dois mourir demain... demain! Le jour se lève.
Mon père m'a parlé, ce n'était pas un rêve...
Olivier se taisait... Ah! je comprends pourquoi!
Noble frère! c'est qu'il voulait mourir pour moi!

Entrent Olivier et Clotilde, accompagnée de ses femmes.

SCÈNE VI.

ALAIN, OLIVIER, CLOTILDE,
FEMMES.

ALAIN, *courant se jeter aux pieds de son frère.*

Ah! pardon à genoux! je ne suis qu'un infâme,
Un criminel!... Mais Dieu vient d'éclairer mon âme,
Et je connais enfin ta sublime amitié!
Je suis un misérable, indigne de pitié!

OLIVIER, *avec tendresse.*

Alain, relève-toi.

ALAIN.

Non, Olivier, ma place
Est à tes pieds.

OLIVIER, *le relevant.*

Enfant, viens donc que je t'embrasse!
Tu souffrais, et je n'ai rien à te pardonner.

ALAIN.

Ton projet de mourir, tu vas l'abandonner,
Frère, je ne veux pas que tu te sacrifies!
Côte à côte, à présent, nous risquerons nos vies.
Et la mort, la stérile épouse au flanc glacé,
Entre nous deux pourra choisir son fiancé.

OLIVIER, *à part.*

Il sait tout!

ALAIN, *à Clotilde, lentement et tristement.*

Quant à vous que j'aimais, ma folie
Est passée! Oubliez, ainsi que moi j'oublie,
Ce rêve malheureux qui nous fit souffrir tous.
Aimez bien Olivier; il est digne de vous;
C'est un cœur de héros. — Quant à moi, le poète,
Le rêveur, traitez-moi tous les deux comme on traite

Un enfant maladif et toujours mécontent
Qui fait pleurer sa mère et l'aime bien pourtant.

CLOTILDE, *lui tendant la main.*

Cette épreuve a rendu notre amitié meilleure,
Alain.

OLIVIER, *à part.*

Faites, mon Dieu, que ce soit moi qui meure!

ALAIN, *à part.*

Clotilde sera libre, et ce traître exécré,
Le Bâtard de Mareuil, c'est moi qui le tûrai!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DU GUESCLIN, SOLDATS.

DU GUESCLIN, *entrant.*

Aux armes! Le renfort attendu nous arrive!
Les Anglais ont été surpris. La lutte est vive;
Il faut porter secours à nos gens. Dehors! tous!

ALAIN, *à Du Guesclin.*

Maître, vous m'oubliez.

DU GUESCLIN.

Non, filleul! à genoux!

Alain s'agenouille.

J'aime ta jeune ardeur, nous aurons besoin d'elle.

Du Guesclin lui frappe l'épaule de son épée.

Alain de Mauny, sois brave, loyal, fidèle :
Au nom de saint Michel, je te fais chevalier.
Embrasse maintenant ton vieux maître, écolier,

Alain se relève. Du Guesclin l'embrasse.

Et viens.

Se tournant vers Clotilde et ses femmes.

Femmes, priez,et soyez sans alarmes.

OLIVIER, *à Alain.*

Je ne te quitte pas, frère.

DU GUESCLIN.

Aux armes!

TOUS.

Aux armes!

Ils sortent en tumulte.

SCÈNE VIII.

Un champ de bataille. — Le sol est couvert de morts et de blessés.

SOLDATS FRANÇAIS ET ANGLAIS. *Au lever du rideau, un combat très vif est engagé.*

LES FRANÇAIS.

Notre-Dame Guesclin !

LES ANGLAIS.

Saint Georges !

LES FRANÇAIS.

Notre-Dame Guesclin !

LES ANGLAIS.

Saint Georges !

Ils sortent tous à gauche en combattant ; les Anglais reculent.

SCÈNE IX.

DU GUESCLIN *entre à droite, joyeux, l'épée à la main et entouré d'un gros de* SOLDATS ANGLAIS.

DU GUESCLIN, *comptant ses ennemis.*

Ah! cela réjouit l'âme!
Six, huit, dix! j'y suffis... Gare, maudits Anglais!

Il frappe plusieurs hommes, son épée se brise.

Plus d'épée!

Leur montrant les poings.

Il me reste encor mes gantelets.
Soit! j'appris à boxer à Londres.

Donnant un coup de poing à un assaillant.

A toi, l'homme!

L'ANGLAIS, *tombant.*

Ouf!

DU GUESCLIN.

Allons, maintenant, qui veut que je l'assomme?

Les Anglais prennent la fuite.

Plus personne ! J'aurais boxé jusqu'à demain.
Poursuivons-les avec les pierres du chemin.

Il ramasse des pierres et sort en les leur jetant.

SCÈNE X.

COMBATTANTS ANGLAIS ET FRANÇAIS,
puis LE BATARD, *puis* ALAIN.

LE BOURGEOIS MAIGRE, *une hache à la main.*

Ah ! j'en ai bien tué !

LES ANGLAIS, *fuyant.*

Chandos à la rescousse !

LES FRANÇAIS, *les poursuivant.*

Notre-Dame Guesclin !

LES ANGLAIS.

Saint George !

Tous sortent en combattant.

LE BATARD, *entrant.*

On nous repousse

Ils sont vainqueurs, et tout sera bientôt fini.
Mais que je joigne au moins Olivier de Mauny!
Est-il mort? Mon collier d'or à qui me le montre!

ALAIN, *entre vivement, l'épée à la main.*

Le Bâtard de Mareuil! Enfin, je te rencontre,
Maudit!

LE BATARD, *avec dédain.*

Ce n'est pas toi que je cherche. Va-t'en.

ALAIN.

Non, car je te défie et vais rendre à Satan
Ton âme de félon, de traître et de parjure.

LE BATARD.

D'un enfant comme toi je méprise l'injure;
C'est le loup que je veux, et non le louveteau

ALAIN.

Prends garde, car il mord!

LE BATARD.

Ma main comme un étau
Broîrait la tienne au jeu du luth accoutumée.

ALAIN.

Apprends-le, d'aujourd'hui cette main est armée;
Et mon estoc, qui mit à mal plus d'un chrétien,
Bien que rouge de sang, a soif encor du tien.

LE BATARD.

Tu le veux, soit! meurs donc, mais j'aurai peu de joie
De ma victoire, ayant une aussi faible proie.
A nous deux!

Ils combattent.

ALAIN.

Moi, je veux un combat sans merci.

LE BATARD.

Jeune insensé, c'est toi qui resteras ici.

Alain lui porte un grand coup; le Bâtard tombe.

Ah! je suis mort!

ALAIN, *l'achevant d'un coup de dague.*

Que Dieu prenne en pitié ton âme!

LE BATARD, *frappant Alain à la tête.*

La tienne aussi!

Il retombe. Alain se relève en chancelant.

ALAIN.

Serpent ! il m'a tué !

Il ôte son casque et touche de la main son front ensanglanté.

La lame
M'est entrée au défaut du morion... je meurs !

Il tombe à son tour.

VOIX LOINTAINES.

Notre-Dame Guesclin !

ALAIN, *se soulevant.*

A l'aide ! Les clameurs
S'éloignent... Ah !...

Il s'évanouit.

SCÈNE XI.

ALAIN *évanoui,* LE BATARD *expirant,* OLIVIER.

OLIVIER, *appelant.*

Alain !. . Quelle horrible journée !..
Alain !... Il s'est jeté dans la lutte acharnée,

Comme un jeune étalon qui ne sent plus le mors!
Et moi, je vais, cherchant d'instinct parmi les morts.

Reconnaissant le Bâtard.

Ah! ce blessé!... Grand Dieu! C'est le Bâtard qui râle.

Il appelle encore.

Alain!

Apercevant son frère évanoui.

Le voilà! mort!... Non, mais comme il est pâle!
Mon enfant, réponds-moi... C'est ton frère... Entends-t

Il tombe à genoux, avec un grand cri.

Ah!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DU GUESCLIN, CLOTILDE, SOLDATS, ETC.

DU GUESCLIN, *d'une voix éclatante.*

La journée est nôtre, et l'Anglais est battu!

LES SOLDATS.

Victoire!

DU GUESCLIN.

Avons-nous bien besogné, bon roi Charle!

Mais que vois-je? Olivier!... Olivier, je te parle...
Son frère!...

CLOTILDE.

Mon Dieu!

DU GUESCLIN.

Mort?

OLIVIER, *avec égarement.*

Ne dites pas cela...
Car sa main n'est pas froide encore... Touchez-la.
Mais non, la tache au front!... Voyez ses lèvres blanches!...
Le chêne de Mauny perd quatre de ses branches.
Encore un qu'il faudrait coudre dans le linceul?
Tu mourrais, Alain?... Quoi! tu me laisserais seul?
Ah! je les aimais tous, mais ce coup est le pire.
J'étouffe!... Mais pourtant son cœur bat... il respire...
Il parle...

ALAIN, *d'une voix faible.*

Mon bon frère Olivier!...

OLIVIER.

Non, tais-toi...
Tu guériras... Aussi je me disais : Pourquoi

Dieu me reprendrait-il mon Alain que j'adore?
Non, vous voyez... il vit... Tu veux parler encore,
Alain?... N'ouvre donc pas ainsi ton grand œil bleu!

ALAIN, *se soulevant, avec effort.*

J'ai tué le Bâtard... Clotilde est libre... Adieu!

Il meurt.

OLIVIER, *se relevant, terrible.*

Ah! mort! mort! cette fois!

Il se jette en sanglotant dans les bras de Du Guesclin.

CLOTILDE, *s'agenouillant, et baisant Alain au front.*

Hélas! fleur tôt flétrie,
Lis pur, va refleurir dans le ciel, ta patrie!

A ce moment le ciel s'ouvre, et dans les nuages se reproduit l'apparition du tableau précédent. Mais le spectre d'Alain est dans les bras d'Enguerrand de Mauny.

DU GUESCLIN, *à Olivier.*

O mes braves Mauny, tous sont morts en soldats,
Et tu les pleures tous, toi qui les précédas!...
Mais la patrie est comme une terre épuisée
Qui veut le sang des siens pour unique rosée.

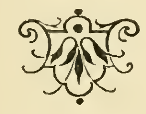
Sans savoir si l'on doit voir les épis germer,
Qu'importe ! il faut toujours la servir et l'aimer.

A Olivier.

Pleure, mais offre-lui ton deuil et ta souffrance.

Aux soldats.

Inclinez les drapeaux sur le mort !... Vive France !





ÉPILOGUE

LA MORT DE DU GUESCLIN.

(13 juillet 1380.)

L'intérieur de la tente de Du Guesclin, devant le château de Randon, en Gévaudan.

SCÈNE PREMIÈRE.

DU GUESCLIN, *couché et endormi;* OLIVIER DE MAUNY, *vieilli de seize ans, armé, sans casque, se tient debout près du lit;* UN MÉDECIN, *en robe noire, rangeant des fioles sur une crédence. Plus tard, entre* ALAIN, *fils d'Olivier et page de Du Guesclin. (Ce rôle doit être tenu par l'enfant qui a représenté Alain au prologue.)*

OLIVIER, *regardant Du Guesclin endormi.*

Ainsi donc, te voilà, Bertrand ! O destinées !
Toi, que le monde a vu pendant quarante années,
Téméraire, l'estoc à la main, et bouclé

Dans ton vieux vêtement de fer tout bosselé,
Pousser ton palefroi sur des forêts de piques ;
Toi, Du Guesclin, héros de nos luttes épiques,
Dont les fléaux d'acier frappant le morion
En ont cent fois meurtri le fier alérion
Qui, sous le choc, jetait des gerbes d'étincelles ;
Oui, toi, qui le premier appliquais les échelles
Et montais, les forçant à craquer sous ton poids,
Aux murs d'où ruisselaient l'huile en flamme et la poix ;
Cette mort du soldat, pour ta gloire rêvée,
Parmi tant de périls tu ne l'as pas trouvée,
Et d'une fièvre, ainsi qu'un vieux, sur ce grabat,
Tu vas mourir peut-être à l'heure d'un combat.

DU GUESCLIN, *parlant en rêve.*

Notre-Dame Guesclin !... A moi !... Bretagne !... France !...

OLIVIER.

Il rêve. — Ah ! je le sais, c'est de désespérance
Que tu meurs, et non pas de la fièvre, ô grand cœur ;
C'est d'un dégoût profond, d'une immense rancœur,
C'est de l'ingratitude et de la calomnie !
Voilà donc comme on tue un homme de génie.
O suprême injustice ! Il se bat quarante ans,

Il est le plus fameux guerroyeur de son temps,
Un grand vainqueur de gens et conquéreur de terre;
Il a fait, pied à pied, reculer l'Angleterre,
Et chassé ses soudards du sol que nous aimons;
Puis, pendant une trêve, il a passé les monts,
Et rendu son royaume au roi des deux Castilles.
— Gagnez donc vingt combats, forcez donc cent bastilles
Sauvez donc la patrie!... Un beau jour, que dit-on?
Que vous avez le cœur moins français que breton!
Que sais-je?... Votre roi, de qui l'âme est trompée,
Vous accuse. On s'indigne, on lui rend son épée
De connétable, on songe à l'exil... et l'on part.
Pourtant sur le chemin se dresse ce rempart,
Le château de Randon où l'Anglais tient encore.
Frémissant de revoir l'étendard qu'il abhorre,
Le héros méconnu n'ira pas plus loin. Non!
Il l'assiège, il prétend y planter son pennon,
Et, par ce dernier coup où sa vaillance éclate,
Donner un dernier tort à la patrie ingrate.

Un silence.

En aura-t-il le temps?

Au médecin.

Eh bien, qu'en dites-vous,
Maître, et comment est-il?

LE MÉDECIN.

Hélas ! comte, le pouls
S'affaiblit. La dernière espérance est finie,
Quelques heures peut-être, ensuite l'agonie...

OLIVIER, *se voilant le visage.*

Oh ! mon Dieu !

Il s'approche de Du Guesclin et lui prend la main.

Que je baise encor sa noble main !

DU GUESCLIN, *s'éveillant en sursaut.*

La ville avant une heure, ou l'assaut pour demain !

Reconnaissant Olivier.

Ah ! c'est toi, mon ami ; je faisais un beau rêve...
Mais non, toujours ce lit !... Ton bras ! que je me lève !

OLIVIER.

Mais, Bertrand...

DU GUESCLIN, *avec impatience.*

Non ! je veux me lever, je veux voir
Si tous sont à leur poste et font bien leur devoir.
Pages, pages, à moi !... mon haubert, ma cuirasse !

Entre le jeune Alain

LE MÉDECIN, *à Du Guesclin.*

Monseigneur !

DU GUESCLIN, *tombant sur un siège.*

Ah ! c'est vrai, la fièvre me terrasse !
Allons, vieux corps usé, fais un dernier effort,
Et que je sois debout pour attendre la mort !

Il se relève avec peine.

OLIVIER, *à part.*

Pauvre ami !

ALAIN, *aidant Du Guesclin à se rasseoir.*

Seyez-vous, monseigneur, je vous prie.

DU GUESCLIN, *assis, regardant Alain avec tendresse.*

Ah ! c'est toi, mon Alain. Ta jeunesse fleurie
M'est douce, ton regard naïf me fait du bien.
C'est que, vois-tu ! le vieux soldat, plus bon à rien,
Dans le fond de son cœur à l'amertume en proie,
Gardait encor l'espoir d'une suprême joie,
O fils de mon ami, mon page familier,
Celle de vivre assez pour t'armer chevalier.

A Olivier.

Olivier, je le vois, c'était une chimère.

A Alain, en l'embrassant.

Je t'aime, car je songe à ta vaillante mère,
Puis à cet autre Alain, mon jeune compagnon,
Qui te ressemblait tant et qui portait ton nom.

Rêveur, avec une profonde mélancolie.

Oh ! quel passé lointain, hélas ! et que de tombes !

OLIVIER.

Bertrand, secoue un peu la tristesse où tu tombes.
Je ne reconnais point ton ancienne vertu.
Courage !

DU GUESCLIN.

Non ! je sens que c'est la fin, vois-tu !
Je manque d'air ici... Cette tente fermée
M'étouffe... Ouvrez ! ouvrez ! Je veux voir mon armée !...

Les rideaux de la tente s'ouvrent largement au fond. On aperçoit le camp, et plus loin le château assiégé. Une foule de capitaines et d'hommes d'armes envahit le theâtre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ARMÉE.

DU GUESCLIN.

Ah! vous voilà. Venez près de moi, mes amis,
Et remercions tous le ciel qui m'a permis
De mourir entouré de mes compagnons d'armes.

CRIS DIVERS, *dans la foule.*

Du Guesclin... mourir!... Non... vous vivrez!

DU GUESCLIN.

Pas de larmes!
C'est sans faiblesse au cœur et sans pleurs dans les yeux
Qu'il vous faut écouter mes suprêmes adieux,
Frères, et recueillir ma volonté dernière.
Ensevelissez-moi couché dans ma bannière,
Avec ma bonne épée, et ma main la tenant.
Faites porter mon cœur au cloître de Dinan,
Chez les dominicains, où ma première femme
Repose, et fondez-y cent messes pour mon âme.

Puis, que mes héritiers prennent dans mon trésor
Pour les soldats blessés, trente mille écus d'or !
Mes armes, à mon frère Olivier je les donne.
Je me remets aux mains du Seigneur. Je pardonne
A ceux qui par erreur ou par mauvaise foi
M'ont pu nuire. En ce jour, je renouvelle au roi
Mon serment d'allégeance, et devant vous j'atteste
— Et j'en prends à témoin la justice céleste —
Que j'ai toujours servi Charles fidèlement,
Et que ma loyauté regrette seulement
De n'avoir pas pour lui pu faire davantage.
A vous autres, soldats, je laisse en héritage,
A toi, Clisson, à vous, de Sancerre, Mauny,
Mon labeur commencé que j'aurais bien fini
Si la mort ne s'était jetée à la traverse.
Ainsi qu'un laboureur qui promène la herse
Pour arracher l'ivraie et les ronces d'un champ,
Quarante ans on m'a vu, par la France, arrachant
En tout lieu l'étendard à la double licorne.
Contre l'invasion je fus comme une borne,
Et devant moi l'Anglais a reculé partout.
Mais vous devez mener cette œuvre jusqu'au bout.
Donc, du dernier soldat jusques au connétable,
Ne dormez dans un lit et ne mangez à table,

Tant qu'un Anglais sera possesseur d'un lambeau
De sol qui ne soit pas le lieu de son tombeau !

TOUS.

Nous le jurons !

DU GUESCLIN.

Merci ! Je puis mourir sans crainte...
Mes amis, mes enfants, une dernière étreinte !

Le capitaine et les soldats entourent Du Guesclin et lui baisent les mains. Soudain éclatent au dehors des fanfares et des clameurs.

OLIVIER.

Mais pourquoi tout ce bruit, page ?

UN PAGE *entrant, à Du Guesclin.*

C'est monseigneur
Le duc d'Anjou.

DU GUESCLIN.

Pour moi ?

SCÈNE III.

LES MÈMES, LE DUC D'ANJOU. *Il entre, suivi d'une brillante escorte. Un de ses gentilshommes porte sur un coussin l'épée de connétable, dans une gaîne de velours bleu, semée de fleurs de lis d'or.*

DU GUESCLIN, *au duc d'Anjou.*

Qui me vaut cet honneur
De voir un fils de France à mon lit funéraire ?

LE DUC D'ANJOU, *aux assistants.*

Grâce au ciel ! il n'est pas trop tard.

A Du Guesclin.

Le roi mon frère,
Dont de malins rapports égarèrent l'esprit,
Messire du Guesclin, a le cœur très contrit.
Il a vu s'altérer avec trop de souffrance
Une amitié qui fit la gloire de la France.
Mais, connaissant combien votre grand cœur l'aimait,
Il vous dit d'oublier, messire, et me commet
Pour clore entre vous deux ce débat regrettable.

Je viens donc en son nom, monsieur le connétable,
Vous embrasser et vous prier de ceindre encor
La glorieuse épée aux trois fleurs de lis d'or,
Qui, j'y compte, fera longtemps son noble office.

Il embrasse Du Guesclin.

DU GUESCLIN, *très ému.*

Ah! monseigneur, c'est trop!... c'est trop!...

LE DUC D'ANJOU.

Non, c'est justic

LA FOULE.

Oui, justice!

Le seigneur qui porte l'épée s'agenouille devant Du Guesclin et la lui présente.

DU GUESCLIN, *la prenant et la tirant du fourreau.*

Viens donc, viens!... Si je te reprends,
Ce n'est plus pour aller combattre au premier rang;
Mais je puis te baiser fièrement, car mon âme
Est aussi pure, aussi loyale que ta lame.

Au duc d'Anjou.

Ah! duc, je meurs content... Allez le dire au roi.

Râlant.

J'étouffe!... Entre vos bras, mon Dieu, recevez-moi!...

Olivier, un frisson pénètre en mes entrailles...
Et le fort n'est pas pris... Enfants, tous, aux murailles !

Il tombe mort sur le lit.

TOUS, *avec désespoir.*

Ah !

LE MÉDECIN, *posant sa main sur le corps de Du Guesclin.*

C'est fini.

OLIVIER, *à genoux.*

Prions !...

Moment de silence religieux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR ANGLAIS DU CHATEAU DE RANDON. *Il entre au fond, suivi d'une escorte, en portant les clefs de la ville sur un plat d'argent.*

OLIVIER, *se relevant.*

Qui nous trouble ?

LE GOUVERNEUR.

Pardon !

Je suis le gouverneur du château de Randon.
J'ai lutté ! N'ayant plus de pain, je me résigne.
Qui commande à présent ici ?

OLIVIER.

Nul n'en est digne,
Car Du Guesclin n'est plus.

LE GOUVERNEUR.

Je viens rendre le fort.
Où déposer ces clefs ?

OLIVIER.

Où ?

Montrant Du Guesclin.

Sur son lit de mort.

Le gouverneur dépose les clefs aux pieds du cadavre.





TABLE

Pages.





IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

Édition in-18 jésus, papier vélin.

POÉSIE

Premières Poésies (*Le Reliquaire, Intimités*) 1 vol. (*épuisé*)
Poëmes modernes. 1 vol. . . . . 3 »
La Bénédiction, poëme. 1 vol. . . . . » 50
La Grève des Forgerons, poëme. 1 vol. . . . . . » 75
Lettre d'un Mobile breton. 1 vol . . . . » 50
Plus de sang! (Avril 1871). 1 vol. . . . . » 50
Les Humbles. 1 vol . . . . 3 »
Le Cahier rouge. 1 vol. . . . . 3 »
Olivier, poëme. 1 vol . . . . 2 »
Le Naufragé, poëme. 1 vol. . . . . » 50
Les Récits et les Élégies (*Récits épiques. — L'Exilée. — Les Mois. — Jeunes Filles.*) 1 vol. . . . . 3 »

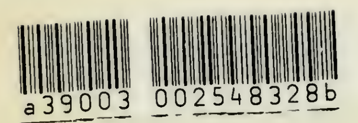
THÉATRE

Le Passant, comédie en un acte, en vers. 1 vol. . . . 1 »
Deux Douleurs, drame en un acte, en vers. 1 vol. . 1 50
Fais ce que dois, épisode dramatique en un acte, en vers. 1 vol. . . . . 1 »
L'Abandonnée, drame en deux actes, en vers. 1 vol. . 2 »
Les Bijoux de la délivrance, scène en vers. 1 vol. » 75
Le Rendez-vous, comédie en 1 acte, en vers. 1 vol. . 1 »
Prologue d'ouverture pour les Matinées littéraires de la Gaîté. 1 vol. . . . . » 50
Le Luthier de Crémone, comédie en un acte, en vers. 1 vol. 1 50
La Guerre de Cent ans, drame en 5 actes, avec prologue et épilogue, en vers, en collaboration avec A. d'Artois. 1 vol. . . . . 3 »

ROMAN

Une Idylle pendant le siège. 1 vol. . . . . . 3 »

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue S-Benoît.


a39003 002548328b